

Cadeau mortel

**Richard Sapir
Warren Murphy**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

57

GÉRARD DE VILLIERS

PRÉSENTE

L'IMPLACABLE

Cadeau mortel

L'IMPLACABLE
Cadeau mortel



PLON

PLON

Richard Sapir
et Warren Murphy

CADEAU MORTEL

SÉRIE L'IMPLACABLE

- 1 IMPLACABLEMENT VÔTRE
- 2 SAVOIR C'EST MOURIR
- 3 PUZZLE CHINOIS
- 4 L'HÉROÏNE DE LA MAFIA
- 5 DOCTEUR SÉISME
- 6 CONDITIONNÉ À MORT
- 7 RUMBA CHEZ LES ROUTIERS
- 8 CONFÉRENCE DE LA MORT
- 9 LES FOUS DE LA JUSTICE
- 10 LE TYPHON DU TIERS MONDE
- 11 MARCHÉ OU CRÈVE
- 12 SAFARI HUMAIN
- 13 ROCK'N'DROGUE
- 14 JEUNE CADRE DYNAMIQUE
- 15 CRIMES CLINIQUES
- 16 POUR QUELQUES BARILS DE PLUS
- 17 TOTEM ATOMIQUE
- 18 BIFTONS BIDONS
- 19 DIVINE BÉATITUDE
- 20 FATALE FINALE
- 21 MAUVAISES GRAINES
- 22 CERVELLE TRAFIC
- 23 COMPTINE CRUELLE
- 24 CŒURS DE PIERRE
- 25 RÊVE MÉCANIQUE
- 26 BLOODY BORTSCH
- 27 DERNIER HOLOCAUSTE
- 28 CROISIÈRE DE LA MORT
- 29 CULTE SANGLANT
- 30 COLÈRE NOIRE
- 31 SECOURS MORTEL
- 32 CHROMOSOMES CANNIBALES
- 33 VAUDOU MACHINE
- 34 RAGE BLANCHE
- 35 TOVARITCH COW-BOY
- 36 PORNO-DOLLARS
- 37 PEUR JAUNE
- 38 MAFIA-CITY
- 39 KIDNAPPING À LA MAISON-BLANCHE
- 40 JEUX DANGEREUX
- 41 TORCHES VIVANTES
- 42 DOUCE ÉNERGIE
- 43 NOIR LINCEUL
- 44 BYE BYE L'ESPION
- 45 SAINTE APOCALYPSE
- 46 BAIN DE SANG
- 47 MENACE COSMIQUE
- 48 PÉTRO-MASSACRE
- 49 PLUS JAMAIS
- 50 TOXICO-JOUVENCE
- 51 FUREUR AVEUGLE
- 52 L'OR DES MAUDITS
- 53 MORTEL SACRILÈGE
- 54 CITIZEN CAME
- 55 ALERTE ROUGE
- 56 VISITE SPATIALE

RICHARD SAPIR
WARREN MURPHY

L'IMPLACABLE

CADEAU
MORTEL

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR FRANCE-MARIE WATKINS

PLON

Titre original :

DATE WITH DEATH

Illustration de la couverture : Loris

© by Richard Sapir and Warren Murphy, 1984.

© Librairie PLON/GECEP 1987

pour la traduction française

ISBN 2-259-01625-1

Édition originale :

ISBN 0-523-41567-2

PINNACLE BOOKS INC. NEW YORK

New York N.Y. 10016

CHAPITRE PREMIER

La cabane était construite de bric et de broc. En carton, surtout, et avec des restes de caisses d'emballage et deux écriteaux de tôle ondulée d'un chantier de construction voisin. Le sol en terre battue était couvert de quelques paillasses. Il n'y avait pas de fenêtres, rien qu'une ouverture servant de porte et un trou gros comme le poing dans le toit pour évacuer la fumée de la lampe à pétrole.

À l'intérieur, sept personnes se tassaient, assises en tailleur autour d'une table de fortune. Six faisaient partie de la famille Madera. La septième, celle qui était le plus près de la porte, était leur invité de marque. Ce personnage s'appelait Wally Donner et il ne se sentait pas bien. À vrai dire, s'il ne respirait pas bientôt un peu d'air frais il allait vomir, vomir incoerciblement, et cela ne concorderait pas du tout avec ses projets !

La figure de Donner luisait de sueur et sa chemise infroissable trempée lui collait au dos et aux épaules. Non seulement il souffrait de la chaleur mais il avait des crampes dans les jambes, assis par terre comme ça. Le pire, cependant, c'était l'odeur, l'odeur indescriptible de six corps mal lavés réunis dans un espace guère plus grand que celui de son placard à balais, chez lui.

Donner respira profondément et se força à ignorer ce qui l'entourait. Il devait se concentrer sur sa mission, la seule chose importante. Il était là pour vendre un rêve, la vision d'un endroit lointain, étincelant. C'était moins facile qu'il l'avait cru. Parfois on devait forcer les gens à imaginer cet endroit, à le voir nettement dans leur esprit. Et, comme tout bon marchand de rêve, Donner essayait de se rappeler la première et unique règle du jeu : *Garde ta pensée sur le rêve.*

— Tout le monde a suffisamment à manger, dit-il avec un grand sourire amical.

Il avait une voix profonde, apaisante. À la lueur de la lampe grésillante, ses cheveux blonds humides ressemblaient à de l'or poli. Ses yeux bleus très pâles brûlaient de surexcitation fébrile.

— C'était un véritable festin, murmura poliment Consuelo Madera.

Elle était l'aînée des trois sœurs et la plus belle. Donner l'avait rencontrée quelques minutes après avoir garé sa camionnette sous un piñon poudreux, sur la place du village. Dès cet instant, il comprit qu'elle était exactement ce que son employeur recherchait. Les deux Madera cadettes étaient acceptables aussi. Ces beautés brunes se

révélaient un bonus inattendu mais apprécié.

— Ce n'est rien, assura Donner en désignant d'un geste les papiers gras de nouilles chinoises, de Ring Dings et de hot dogs. En Amérique, ce ne serait qu'un en-cas.

L'estomac de Donner se révoltait à la simple vue des barquettes de cellophane maculées de chocolat mais il garda le sourire.

— Ces choses s'achètent aisément en Amérique ? demanda Miguel Madera.

Il était le seul garçon de la famille, un gros gamin asthmatique avec des yeux marron terne et affligé d'une mauvaise haleine et d'acné. Il avait mangé presque autant que le reste de la famille réuni. Pendant un moment, Donner avait cru qu'il serait obligé de retourner à la camionnette pour rapporter encore des friandises.

— Vous pouvez en acheter n'importe où, au nord de la frontière, affirma-t-il. Et avec l'argent que nous offrons, vous pourrez en remplir des pièces entières.

Cette déclaration provoqua un bavardage animé. Les Madera s'exprimaient maintenant dans le dialecte local, un bizarre mélange d'espagnol et d'indien guttural. Donner parlait couramment l'espagnol mais il ne comprenait qu'un mot sur quatre ou cinq de ce charabia. Cela l'irritait.

Il sentit une légère brise et tourna vivement la tête vers la bouffée d'air frais. Son estomac se calma un peu mais la puanteur demeura. C'était la lourde odeur âcre de la pauvreté, aussi reconnaissable à sa façon que celle d'un parfum de grand prix.

— Parlez-nous encore des habitations, demanda Consuelo avec un sourire.

— Chacun de vous aura sa chambre. Une chambre dix fois plus grande que cette hutte. Il y aura des tapis épais, partout, l'air sera climatisé et vous aurez de l'eau chaude au robinet. Et naturellement, comme je l'ai promis, la télévision en couleurs dans chaque pièce.

— Ça paraît fantastique, murmura Consuelo.

Elle pencha la tête d'un air songeur. La faible lumière vacillante soulignait le contour de ses pommettes saillantes et la nuance cuivrée de sa peau. Des reflets d'or dansaient dans ses cheveux noirs.

C'est vraiment une beauté, pensa Donner. Peu importait que dans vingt ans elle ait un corps de pomme de terre, comme toutes les nanas mexicaines. Pour le moment, elle était parfaite. Exactement ce qu'il fallait.

— Qu'est-ce que nous aurions à faire, au juste, en échange de tout cela ? demanda-t-elle.

Il lui adressa son plus charmant sourire.

— Mais ce que vous voudrez, roucoula-t-il. Vous disposerez des bouquets de fleurs, vous ferez de la décoration, des achats dans les

magasins, tout ce qui vous amuse.

Il lui tapota la main. Elle hocha la tête, trop émue pour parler. Elle savait que ces choses étaient possibles, et même vraies. L'année passée, elle avait franchi elle-même la frontière, en barbotant dans les eaux boueuses du Rio Grande, avec une dizaine d'autres, en transportant quelques effets dans un baluchon, sur sa tête. La patrouille de la garde-frontière les attendait du côté américain. Quand les étrangers avaient été aperçus, des hommes les avaient pourchassés en camion, en perçant de grands trous dans l'obscurité avec leurs gros phares. Mais Consuelo avait réussi à leur échapper et avait passé trois jours entiers avec sa cousine, qui était femme de ménage à El Paso. C'était là que les gardes-frontière l'avaient rattrapée. Après une nuit dans un centre de détention, ils l'avaient renvoyée chez elle en car. Mais elle avait vu les merveilles et elle savait qu'elles existaient vraiment.

— Il y a quelques mois, dit-elle, un autre homme a offert de nous faire passer la frontière. Mais il nous demandait de le payer cent dollars pour chacun, d'avance, et de nous cacher dans le coffre de sa voiture, tous ensemble.

Elle frémissait encore au souvenir de ce passeur, avec sa figure grêlée de petite vérole et sa dent d'or qui luisait comme un mauvais œil.

— Un coyote, dit Donner en riant.

— Pardon ?

— Un coyote. Un passeur professionnel, un contrebandier. Mais je ne suis pas comme ça. Je ne vous demande aucun argent. Mon patron paie tous les frais. Nous traverserons la frontière avec élégance, assura-t-il en désignant l'Ecomoline neuve lustrée garée devant la porte. Pas question de vous cacher dans un coffre, avec moi.

— Mais les gardes de la frontière...

— Des arrangements ont été faits avec les autorités pour que vous passiez sans aucun des inconvénients habituels.

Tout paraissait impossiblement merveilleux à Consuelo et cependant elle hésitait. Elle ne savait pas du tout pourquoi.

— Et la *carta verde* ? demanda-t-elle. Ma cousine dit qu'on doit en avoir une pour travailler en Amérique.

— Pas de problème, répliqua Donner en souriant pour masquer son irritation tout en tirant de la poche de sa chemise fripée un petit paquet de « cartes vertes », l'indispensable carte de travail pour les étrangers. Nous les remplirons plus tard.

Il les étala comme un prestidigitateur sur le point de faire un tour de cartes. Quand tout le monde les eut bien vues, il les remit dans sa poche.

— Alors ? dit-il à Consuelo.

Il savait que c'était elle qu'il devait convaincre. Si elle acceptait, les autres suivraient.

— Mais pourquoi ? demanda-t-elle, le front plissé par la perplexité. Pourquoi nous ? Nous n'avons rien fait de spécial pour mériter cette bonne fortune.

Donner se pencha d'un air complice.

— Eh bien, je ne suis pas censé vous le dire, mais...

Il laissa énigmatiquement sa phrase en suspens. Les Madera se penchèrent à leur tour, l'air impatient.

— Nous ne dirons rien, déclara finalement Miguel comme pour affirmer son autorité sur sa famille. Comment vous dites... Ça ne sortira pas de cette pièce, O.K. ?

Donner s'appliqua à considérer longuement le Mexicain, comme s'il essayait de se décider. Enfin, quand la tension devint insoutenable, il hocha la tête et soupira.

— Très bien. Vous êtes un sacré négociateur, vous savez ?

Miguel sourit fièrement. Les filles regardèrent leur frère avec admiration.

— Tout a commencé dans les premiers temps de la télévision, avec une émission américaine appelée « Le Millionnaire », dit Donner.

Une des sœurs de Consuelo battit des mains.

— Ah oui ! Un ami de notre oncle en Amérique lui a écrit pour le raconter, avant de mourir. Un homme riche donnait de l'argent aux étrangers.

— Est-ce que c'est ça ? demanda Consuelo. Un cadeau d'un millionnaire ?

— Je ne peux pas en dire plus. Dites-vous simplement qu'il y a beaucoup, beaucoup de gens riches aux États-Unis.

— C'est la terre des possibilités, déclama Miguel. En Amérique, tout homme a le droit d'être riche. Même si un homme ne travaille pas, le gouvernement lui donne plus d'argent qu'il n'en gagne ici, rien que pour qu'il soit riche. Ça s'appelle l'État-providence.

— Vous gagnerez encore plus que les chômeurs, si vous venez avec moi, promet Donner.

La famille se remit à discuter dans son baragouin. L'estomac de Donner se révoltait de plus en plus. Il lui fallait vraiment respirer bientôt de l'air frais. Les conneries qu'il débitait s'accumulaient vite, au point qu'il ne s'y retrouvait pas. « Le Millionnaire », quoi, bon Dieu, se dit-il. Ces gogos croiront n'importe quoi.

Un *jijene* se posa sur son bras. Il écrasa l'insecte d'une claque et se débarrassa d'une chiquenaude du minuscule cadavre. Qu'est-ce qu'ils avaient à hésiter comme ça ? Comme pour rendre l'attente encore plus insupportable, le chien de la famille entra, leva la patte et décora le mur d'un jet jaune puant. Donner se retint très difficilement de

l'attraper et de lui tordre le cou.

Il reporta son attention sur la famille. Consuelo et sa mère chuchotaient. La figure de la vieille femme restait impassible. Elle paraissait plus indienne que mexicaine, avec ses traits anguleux et ses yeux aux lourdes paupières qui ne quittaient pas Donner. Il en éprouvait un malaise. Elle avait l'air de savoir ce qu'il manigançait. Peut-être y avait-il quelque chose dans le sang, se dit-il, quelque chose qui remontait au temps lointain où le premier *conquistador* avait tendu un bâton merdeux à un de ses ancêtres.

Par vieille habitude, Donner passa une main sous la table pour s'assurer que le Ruger Blackhawk était toujours confortablement niché dans l'étui à sa cheville. Il n'aimait pas prendre de risques, il jouait toujours la sécurité, même s'il avait rarement l'occasion de se servir de son arme. Il donna une petite tape significative à sa Rolex.

— Il se fait tard, dit-il avec bonne humeur. Je ne veux pas vous précipiter mais... Si ça ne vous intéresse pas, il faudra que je trouve une autre famille. Le règlement, vous comprenez.

— Nous irons avec vous, annonça calmement Consuelo.

Sa mère continua de dévisager Donner avec méfiance mais le vieux lui claqua l'épaule avec un sourire révélant deux chicots jaunis. Les deux filles cadettes pouffèrent. Les yeux de Miguel brillèrent à la perspective de Ring Dings illimités. Même le chien parut satisfait.

— J'applaudis votre bon sens, dit Donner. Vous allez adorer l'Amérique. Je vous attends dehors. Ne soyez pas trop longs pour faire vos bagages. Et ne dites pas au revoir à vos voisins. Ils vous envieraient votre chance et risqueraient d'en parler à qui ne doit rien savoir.

Sur ce dernier avertissement, il se leva et se précipita hors de la cabane en respirant profondément l'air frais pour apaiser son estomac révolté.

Adossé à la camionnette, il alluma une cigarette en gardant un œil prudent sur la cabane. Trois d'un coup, pensa-t-il avec satisfaction. Consuelo était parfaite, exactement ce que demandait son employeur. Une figure de reine, un corps de pute. Dommage qu'elle soit mexicaine.

Depuis toujours, Donner détestait tout ce qui évoquait de près ou de loin le Mexique. Il avait la nausée rien qu'à la vue d'un sac de Dorinos. Il frémissait chaque fois qu'il passait devant un Taco John's. Les Mexicains étaient, à son avis, la lie de la terre. Ce préjugé négatif était particulièrement désagréable pour Wally Donner parce que, en fait, il était lui-même à moitié mexicain. Même son nom était à moitié mexicain. José Donner. Il l'avait en horreur.

Il n'avait aucun souvenir de son père, un grand blond souriant, dégingandé, qui avait disparu un soir, quelques mois après la

naissance de Donner. Pendant des années, sa photo dans un cadre d'argent avait trôné sur la télé. La mère de José commençait toujours sa journée en époussetant le portrait, après quoi elle se mettait à son repassage, un monceau de chemises appartenant toutes aux hommes riches vivant au sommet de la colline. Tout en repassant, elle parlait constamment à son petit garçon, dans un espagnol aux doux accents. Elle lui racontait des histoires et des légendes, des bribes de folklore et des potins, n'importe quoi pour atténuer la monotonie de son travail.

Le jeune Donner ne jouait jamais avec les enfants du voisinage. Peu de visiteurs venaient dans leur bungalow au crépi écaillé. Il était encore plus rare que la mère et le fils s'aventurent à l'extérieur. Donner avait donc cinq ans déjà, quand il s'aperçut que l'anglais n'était pas une langue parlée seulement à la télévision. Il apprit cette leçon durement, le tout premier jour où il alla à l'école. Il avait l'air tellement américain, avec ses cheveux blonds, ses yeux bleus et son teint rose... mais tout ce qui sortait de sa bouche était du parler « métèque ».

Les petits Blancs le détestaient. Les petits Mexicains le détestaient. La poignée de Noirs et de Chinois le trouvaient à mourir de rire. Le jeune Donner passa sa première journée à se battre avec tous les gamins. Et il rentra chez lui le soir bien résolu à apprendre l'américain, même si pour cela il devait ne plus jamais parler à sa mère.

Son professeur était le poste de télévision. Dans un sens, il devint aussi son foyer. Tous les soirs il s'évadait dans le monde heureux et ordonné du *Donna Reed Show*, de *Father knows best* et de dix autres émissions du même acabit. À la télévision, les gens avaient des familles entières. Ils vivaient dans de jolies rues bordées d'arbres et ils se lavaient les mains avant le dîner. La mère, quelle que soit l'émission, avait toujours des boucles d'oreilles et de hauts talons. Le plus beau, c'était que jamais rien de vraiment désagréable n'arrivait dans les feuilletons. Bien sûr, les personnages avaient des problèmes, mais même si c'étaient des problèmes redoutables, tout s'arrangeait avant le dernier spot publicitaire.

Le feuilleton préféré de Donner était *Laissons faire le Castor*. Personne au monde n'était plus sain et plus américain que ce Wally Cleaver. Wally vivait sous un charme. Donner pensait que Wally Cleaver aurait pu tuer une vieille dame à coups de hache et tout s'arrangerait quand même très bien, du moment qu'il allait trouver son père, les mains dans les poches et la figure toute souriante et gentille, et disait « Ah ! mince, papa ! ».

Alors Donner regardait et s'instruisait. Les années passaient rapidement, toutes pareilles. Le jeune Donner continuait de se battre dans la journée et de regarder la télévision le soir, en bouchant ses

oreilles au bavardage incessant de sa mère pour se concentrer sur le petit écran. Il ne fut pas long à apprendre l'américain. Il savait, même alors, que la langue avait toujours été en lui. C'était simplement une question de forcer sa langue à articuler les mots. En même temps, il faisait des efforts désespérés pour oublier l'espagnol mais il ne pouvait le chasser de son esprit. Il dut finalement s'avouer vaincu. L'espagnol était avec lui pour la vie, comme une marque de naissance hideuse que lui seul voyait dans la glace.

À quinze ans, il partit de chez lui, en s'esquivant en douce un dimanche matin alors que sa mère était à la messe. Ce n'était pas un vieux projet. Il se réveilla simplement ce jour-là en sachant qu'il était temps de partir. Il rangea quelques effets dans son sac de gym et s'en alla dans la rue sans prendre la peine de refermer la porte. Il ne laissait pas de lettre non plus. Sa mère saurait qu'il était parti pour de bon quand elle verrait le cadre cassé sur la télé et la photo de l'homme blond souriant déchirée parmi les débris de verre. Et si elle était assez bête pour croire à un accident, elle n'aurait qu'à jeter un coup d'œil dans le vieux bocal de bonbons Whitman où elle rangeait l'argent du ménage. Quand elle regarderait, elle serait renseignée.

Son tout premier soir de liberté, Donner fut pris en stop par une dame dans une Cadillac Eldorado. Il se la rappelait encore, ses cheveux blonds brillants, les replis de peau tannée et ridée de son cou, ses doigts aux ongles carmin pianotant nerveusement sur le volant.

Elle lui demanda son nom. Ses lèvres commencèrent à former « José », mais ce qui sortit ce fut « Wally ».

— Wally. C'est gentil.

— Mince, madame, merci, dit Donner.

Ce fut le commencement.

Elle le plaignit, un grand et beau garçon comme lui, seul dans le monde. Sa compassion prit la forme d'une invitation. Elle pensait que ce serait gentil si Donner passait quelques jours avec elle.

Les quelques jours durèrent un mois et Donner le passa à apprendre de nouvelles choses intéressantes sur son corps, des choses qu'il n'avait fait que soupçonner. Rétrospectivement, il pensait que la vieille peau en avait eu plus que pour son argent. Les trois mille dollars avec lesquels Donner s'était enfui se transformèrent en cent dollars par jour. Il savait qu'il les valait et il savait encore bien d'autres choses.

Il voyagea de ville en ville et découvrit qu'il y avait toujours quelqu'un pour l'aider, pour fourrer quelques billets verts dans son jean en échange de certains services rendus. Malgré tout, il y avait de rares moments où les vaches étaient maigres. Alors, comme tout bon homme d'affaires, Donner ajouta une autre corde à son arc. Dans la plupart des milieux, on appelait ça les attaques à main armée.

Il tua pour la première fois à Jackson Hole, dans le Wyoming, quand l'employé d'un magasin de spiritueux commit l'erreur de tendre la main vers le canon scié, sous le comptoir. Le souvenir était encore vif, comme une rediffusion favorite. Le coup de tonnerre de la détonation, le drôle de motif tracé par le sang sur la chemise à carreaux fanée du vendeur, la surprise de cet homme avant qu'il tombe à la renverse dans un étalage de vins en promotion.

— Nous sommes prêts ! cria Consuelo, en arrachant Donner à ses souvenirs.

Il se força à sourire.

— Alors qu'est-ce que nous attendons ?

Il jeta sa cigarette et ouvrit la porte de l'Ecomoline. L'intérieur était confortable et engageant, avec un tapis par terre et des fauteuils rembourrés à la place des sièges habituels. Toutes les vitres, sur les côtés et à l'arrière, étaient teintées. Si les Madera trouvèrent cela un peu bizarre, aucun ne fit de réflexion.

— Allons-y ! s'exclama Donner. La route est longue jusqu'à la frontière.

Jetant un dernier regard à la cabane, Consuelo conduisait sa famille à travers le bout du jardin en friche. Ils emportaient leurs quelques biens dans des baluchons d'étoffe. Miguel tenta sans succès de cacher le chien dans les replis volumineux de sa chemise, mais l'animal ne cessait de gigoter et de lécher la figure grasse du Mexicain. Donner décida de laisser passer. Pourquoi faire des histoires maintenant, alors qu'il pourrait aussi facilement régler la question une fois la frontière passée ? Les Madera montèrent dans le minicar, dans un silence respectueux. Quand tout le monde fut assis, Donner referma la porte coulissante et tourna la clef dans la serrure.

Il se concentra sur sa conduite, sur l'étroite route de montagne en lacets. Il n'y avait pas beaucoup d'éclairage ni de panneaux indicateurs dans cette région du Chihuahua. Les quelques villages isolés n'avaient même pas de rues pavées. C'était ahurissant, pensait-il, comme ces gens étaient hors de contact avec le monde, comme si le XX^e siècle était passé devant eux sans même prendre la peine de leur faire signe de la main. Cela facilitait son travail. Au début, il avait essayé les villes frontière, mais elles étaient trop américanisées, les gens trop méfiants, trop durs, trop habitués à faire leurs petits trafics pour l'écouter. Donner avait vite compris que si l'on veut vendre un rêve, il faut aller où les gens y croient encore.

Quand il arriva enfin sur la route principale, il tira de sous son siège une bouteille de tequila. Derrière lui, les Madera chantaient comme une bande de gosses partant en camping. Ils chantaient des chansons où il était question d'amour, de révolution, de mort et de la Sainte Vierge. Leurs voix incessantes lui portaient sur les nerfs.

— Voilà quelque chose pour que la route paraisse moins longue, proposa-t-il en faisant passer au vieux la bouteille enveloppée de raphia, et il sourit en entendant sauter le bouchon. Buvons un toast à une vie nouvelle meilleure en Amérique !

— Excusez-moi, dit Consuelo, mais je ne supporte pas l'alcool. Et mes sœurs sont encore trop jeunes pour boire.

— Mais il le faut ! insista Donner. Votre estomac n'est sûrement pas aussi délicat. Après tout, c'est un toast, une occasion de grand honneur et de sérieux. Naturellement, si ça ne signifie rien pour vous...

Il se tut, comme s'il était écrasé par la déception.

— Bon, dit-elle. Rien que pour cette fois, en l'honneur de l'occasion.

Donner les regarda dans le rétroviseur se repasser la bouteille. Ça marchait à tous les coups. Il suffisait de faire appel à la fierté mexicaine et on pouvait tirer n'importe quoi de ces gens-là. Une fois que la tequila eut fait un tour complet, la tête du vieux retombait déjà sur sa poitrine. Les autres Madera tombèrent dans les pommes quelques secondes plus tard. Donner entendit la bouteille tomber sur le tapis. Le chien jaune efflanqué se releva pour laper les dernières gouttes avant qu'elles soient absorbées par la carpe. Un instant plus tard il s'écroula à son tour, ses grands yeux marron vitreux et brillants.

— Un truc fort ! dit tout haut Donner, en riant. On ne vous a jamais appris, bande de cons, à ne pas boire avec des étrangers ?

Riant toujours, il accéléra. Il était maintenant sur une route principale, à environ une heure et demie de la frontière. En tenant compte de la quantité d'hydrate de chloral qu'il avait versée dans la tequila, les Madera allaient rater leur arrivée en Amérique.

Donner se carra sur son siège. C'était bon de sentir le vent sur sa figure et de ne rien avoir devant soi qu'une grande route déserte. Il alluma une Winston et tira une longue bouffée. Sa vie avait réellement changé, ces derniers mois. Il se rappelait encore sa surprise quand la première lettre était arrivée. Le craquement de l'épaisse liasse de billets qui était tombée de l'enveloppe pour former un petit tas vert désordonné sur le tapis élimé. Jamais il n'avait vu tant d'argent à la fois et la lettre en promettait bien plus.

La lettre elle-même était brève, simple, directe. En échange de cette fortune subite, il n'avait qu'à fournir à son employeur anonyme... des femmes. Deux cent quarante-deux, pour être précis. Des spécifications étaient données quant à l'âge et aux attributs physiques, mais le type exigé serait très difficile à trouver. En un mot, le mec voulait de jolies femmes. Ça, ce n'était pas trop difficile à comprendre.

Il n'y avait qu'un os dans cette affaire. Donner ne devait pas choisir de femmes dont la brusque disparition causerait un grand pétard. Son futur employeur suggérait dans sa lettre de recruter surtout au Mexique, car là-bas on avait tendance à ne pas trop se préoccuper des personnes disparues. Il informait Donner que des dispositions avaient été prises pour qu'il puisse passer et repasser la frontière sans que son véhicule soit fouillé. Le dernier feuillet de la lettre était plein d'instructions détaillées sur les points de passage, les heures, même les routes à emprunter pour être sûr de tomber sur un garde-frontière *simpatico*. Manifestement, on avait déjà dépensé beaucoup d'argent et de temps pour lui paver la voie. Donner fut encore plus impressionné quand il trouva les clefs d'un minicar de douze passagers dans l'enveloppe, ainsi que l'acte de vente et les papiers de cette voiture, le tout à son propre nom.

Donner était alors allé à sa fenêtre et avait légèrement écarté le rideau pour regarder dehors. Le véhicule était garé juste devant chez lui. Il vérifia le numéro. C'était bien ça, pas de doute. Comment ces gens pouvaient-ils être si sûrs d'eux ? Pourquoi l'avait-on choisi, lui, sur les milliers de personnes habitant à Santa Fe ?

Une autre pensée lui vint. Qu'est-ce qui l'empêchait de prendre l'argent et la bagnole et de se tirer pour disparaître dans la nature ? Cette idée lui réchauffa le cœur. Pourquoi pas ? Toute personne assez confiante pour donner une voiture à un inconnu méritait d'être escroquée.

Ce tourbillon de réflexions fut interrompu par l'aigre sonnerie du téléphone. Donner hésita un instant. Puis il décrocha.

— Vous avez lu la lettre ? demanda son correspondant, d'une voix sèche, froide, dépourvue d'émotion.

— Je l'ai lue, répondit Donner.

— Bien. Maintenant vous avez deux choix. Un, vous pouvez entrer à mon service et en tirer de nombreux bénéfices. Deux, vous pouvez refuser mon offre généreuse. Dans ce dernier cas, il vous suffit de placer l'enveloppe et son contenu sous le pare-soleil du minicar, côté volant. Quelqu'un passera dans l'heure pour l'emmener. D'autre part, si vous acceptez l'offre, j'attends que vous commenciez à travailler dès aujourd'hui.

— Franchement, je n'ai pas encore...

— Réfléchissez vite, dit la voix froide. Au fait, si vous avez envisagé une autre solution, oubliez-la tout de suite. Le monde est grand, M^r Donner, mais pas assez.

Sur ce dernier avertissement, l'inconnu raccrocha.

Donner respira profondément et raccrocha à son tour, tout doucement. Il fut étonné de s'apercevoir que sa main tremblait. Toute idée qu'il avait eue de disparaître avec le véhicule et l'argent s'envola.

L'homme du téléphone lui faisait l'effet d'un individu avec qui on ne plaisantait pas.

Il ne lui fallut que quelques minutes pour se décider. Il acceptait la proposition. C'était bien trop bon pour la laisser passer. Plus il y pensait, plus il se rendait compte que c'était exactement le genre de travail pour lequel il était fait. Il avait toutes les qualifications, l'allure, le charme, sa maîtrise de la langue espagnole. Et le fait qu'il avait tué sans hésitation ni remords serait précieux aussi. Avec ce qu'il pensait des Mexicains, tout cela faisait un emploi idéal pour Wally Donner.

Il ressentit un petit frisson momentané, comme si une main glacée venait de le caresser. Il venait de penser que quelqu'un savait à peu près tout de lui. Et ce quelqu'un était l'homme pour qui il venait d'accepter de travailler.

Le frisson passa. En quelques jours, Donner s'absorba dans son travail, savoura l'espèce de pouvoir que cela lui donnait, sa possibilité de transformer des vies et des destins par quelques mots gentils et un sourire engageant.

Donner ne s'inquiéta jamais beaucoup de ce qui arriverait aux femmes une fois qu'il les aurait livrées et ne chercha pas à savoir pourquoi son employeur en voulait exactement 242. Tout bien pesé, il s'en fichait éperdument. Il avait à penser à son propre avenir. Un avenir de richesse et de respect, aussi éloigné que possible de son enfance misérable.

*

* *

Donner aperçut devant lui les vives lumières de Juarez. C'était une ville-frontière comme des dizaines d'autres, un peu plus grande mais quand même rien de plus que des bars, des bordels et des magasins pleins de camelote exorbitante. Le néon pastel étincelant était une invitation aux jeunes touristes de perdre leur pucelage et leur portefeuille, en même temps, avec peut-être en prime une bonne chtouille en souvenir du Mexique ensoleillé.

Il passa sans incident au poste-frontière. Le garde souriant feignit de respecter les formalités et le fit circuler. Donner s'était souvent demandé combien ces types de la frontière touchaient pour leur rôle dans l'opération. Son employeur anonyme s'y entendait vraiment pour distribuer les billets verts.

Une fois aux États-Unis, Donner se trouva coincé dans les embouteillages d'El Paso. Quand il finit par s'en dégager, il fonça dans le Nouveau-Mexique. C'était la dernière ligne droite. Plus que soixante-dix kilomètres jusqu'au rendez-vous et retour au motel pour un verre ou deux et huit heures de repos bien mérité.

Donner roulait si vite qu'il faillit ne pas voir l'auto-stoppeuse. Mais un bref aperçu de cheveux blonds volant au vent et de longues jambes fuselées le fit freiner pile. Il passa la tête à sa portière avant de faire marche arrière, pour s'assurer qu'elle était seule.

— Je peux vous conduire quelque part ? demanda-t-il en souriant.

— Si vous allez du côté de Santa Fe, ça m'arrangerait.

La fille lui rendit son sourire. Elle paraissait 18 ans, peut-être 20, et elle avait une jolie figure avec une fossette au menton, encadrée par des cheveux en désordre couleur de miel. Elle portait un jean coupé qui révélait les jambes bronzées et un simple tee-shirt blanc qui moulait le galbe de ses seins, surtout là où le coton était tendu par les sangles de son havresac.

— Montez donc, lui dit Donner. Je vais tout droit jusqu'à Santa Fe.

Pendant qu'elle contournait le capot, Donner jeta un coup d'œil à ses Mexicains endormis. L'arrière du minicar était trop obscur pour laisser voir autre chose que de vagues silhouettes indistinctes. Tout irait parfaitement tant que la fille ne deviendrait pas trop curieuse de l'arrière du véhicule.

— Merci infiniment, dit-elle quand Donner redémarra. Ça fait des heures que je suis là.

— Vous avez de la chance que je sois passé. C'est comment, votre nom ?

— Karen Lockwood, répondit-elle distraitement alors que le minicar tournait dans un chemin de terre défoncé. Vous êtes sûr que vous allez à Santa Fe ?

— Absolument, assura Donner. Ce n'est qu'un raccourci. Le meilleur moyen d'éviter tous les embouteillages autour de Salinas.

La fille hocha la tête. Elle voulait le croire, c'était visible. Elle était fatiguée, perdue, et elle voulait croire qu'il l'aidait. Ça marchait à chaque coup. Qu'on leur donne un rêve et elles continuaient de rêver, même quand on leur glissait le couteau entre les côtes.

— C'est une région assez désolée, dit-il nonchalamment. Je dois avouer que ça m'étonne de vous trouver par là toute seule. Mais ça ne me regarde pas, bien sûr... Je suis simplement inquiet de nature.

— Ne perdez pas votre temps à vous inquiéter pour moi, répliqua-t-elle en riant.

Sa main droite se leva tout à coup et une fraction de seconde plus tard elle serrait le manche en corne d'un méchant couteau à cran d'arrêt. Elle le tint devant elle, son bras raide et tendu sans frémir. La lame légèrement courbe scintilla au clair de lune.

— N'ayez pas peur, dit-elle à Donner. Je ne m'en sers que comme moyen d'autodéfense. J'aime voyager seule. J'ai fait tout le sud-ouest comme ça.

Elle remit le couteau dans le fourreau caché par ses longs cheveux

blonds.

— Vous avez déjà eu à vous en servir ? demanda Donner, les dents serrées.

— Une ou deux fois. Dites, vous ne pourriez pas vous arrêter un instant, une fois que nous aurons rejoint l'autoroute ? À une station-service ou un bar de routiers, n'importe où pour que je boive un coca. J'ai des cactus dans la gorge.

— Le premier que nous trouverons, promet Donner et il ralentit un peu pour glisser une main sous son siège. En attendant, essayez un petit coup de ça.

Il offrit la bouteille enveloppée de raphia. Elle était la jumelle de celle que les Madera s'étaient repassée avant d'être pris d'un soudain besoin de sommeil.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle avec méfiance.

— Tequila Santa Maria. L'alvaro pousse à l'état sauvage par ici. Les péquenots du coin fabriquent leur alcool maison. C'est fort mais vous avez l'air de pouvoir supporter ça.

— Je vous prie de le croire ! dit-elle en riant.

Elle arracha le bouchon et but une longue gorgée. Moins d'une minute plus tard, sa tête était retombée sur l'épaule de Donner. Il allongea la main et lui reprit la bouteille. Pas la peine de laisser perdre du bon alcool.

À une vingtaine de mètres devant lui il avisa un profond arroyo. Ralentissant à trente à l'heure, il s'en approcha. Quand il fut aussi près que possible, il coupa le contact et sauta à terre. Il était temps d'alléger son chargement et ce coin-là en valait un autre. Après tout, il n'était payé que pour livrer des filles.

Après avoir retiré du fourreau le couteau à cran d'arrêt, Donner souleva la blonde et la jeta à l'arrière. Puis il entraîna Miguel, la vieille dame et le vieux. Quand tous trois furent allongés côte à côte dans le fond du ravin, hors de vue de voyageurs passant sur la route, il dégaina son Blackhawk et y vissa un silencieux de sa fabrication.

— Bienvenue en Amérique, dit-il en souriant.

Lentement, avec soin, il logea une seule balle dans chaque tête.

Donner était trop absorbé pour remarquer le chien. Il se glissa hors du véhicule et grimpa se cacher parmi des rochers. Et il resta là, couché sans bruit, immobile, jusqu'à ce que l'Ecomoline disparaisse à l'horizon. À ce moment, le chien descendit dans l'arroyo, aux renseignements. Il fit deux fois le tour des cadavres, gratta la terre et finit par lever le museau pour hurler à la lune.

CHAPITRE II

Il s'appelait Remo et il fourrait son doigt dans le canon d'un 38 Smith et Wesson, en se disant que les assaillants n'étaient plus ce qu'ils étaient.

Tout avait commencé avec les malles de Chiun. Comme d'habitude, l'entraîneur de Remo avait rempli vingt-sept grands coffres de laque en prévision du trajet de six kilomètres jusqu'à l'aéroport.

— Nous allons simplement retrouver Smith pour des instructions, protesta Remo. S'il n'était pas si paranoïaque, il nous appellerait au téléphone. Nous n'avons pas besoin de tous ces bagages, rien que pour aller lui parler.

— Imbécile, répliqua le vieux Coréen. Il est évident que l'empereur Smith veut nous faire voyager. Un assassin assis dans une chambre de motel ne sert à rien.

— Un assassin avec vingt-sept malles-cabine non plus.

— Seulement s'il est encombré d'un élève blanc paresseux qui passe son temps à discuter au lieu de faire son devoir.

— C'est drôle, je croyais que mon devoir était de travailler pour le type qui nous paie.

— Seulement quand c'est nécessaire, ô tête à cervelle de porridge. Ton principal devoir est de veiller aux besoins de ton frêle et vieux professeur au crépuscule de sa vie. Maintenant appelle un taxi.

— Un taxi ? grommela Remo. Appelez-en cinq. Nous avons besoin d'une caravane pour trimbalier tout ça.

— Le Maître de Sinanju ne s'occupe pas de détails oiseux, déclara Chiun en chassant un grain de poussière imaginaire de son kimono de brocart vert. Fais attention de ne pas abîmer mon Betamax.

— Dans laquelle ? demanda Remo en hissant deux des malles sur ses épaules.

— Celle-là. C'est la machine sur laquelle je regarde l'histoire de ton pays.

Remo laissa échapper un petit miaulement de défaite. Ce que le vieux monsieur considérait comme un essai visuel sur l'Amérique était, en réalité, un feuilleton télévisé intitulé *Ainsi tourne la planète*, qui n'était plus diffusé depuis quinze ans. Chiun avait un sens des réalités très personnel. On pouvait se défaire des gens, pas des personnages de la télévision. Il était inutile de discuter.

Remo chancela hors du motel, posa les deux malles et chercha des yeux un taxi. Il n'y en avait aucun en vue. Pendant qu'il cherchait, un

petit garçon jeta un cornet de glace à moitié fondue sur une malle. Un chien vint la lécher puis il leva la patte dessus. Au coin de la rue, un jeune homme était adossé à un lampadaire et se curait méthodiquement les dents avec un poignard tout en contemplant les étincelantes serrures de cuivre. Dans ce quartier-là, on n'abandonnait pas ses bagages sur le trottoir pour partir à la recherche d'un taxi.

L'horloge au coin de la rue marquait 10 h 49. Remo était censé retrouver son employeur, Smith, à onze heures précises. Au train où allaient les choses, il aurait de la chance s'il arrivait à l'aéroport au coucher du soleil.

Une lueur d'espoir brilla un instant dans ses yeux à la vue d'un jeune homme en jaune qui s'approchait de lui. La tête récemment rasée du garçon luisait au soleil. Ses pieds nus faisaient un léger bruit de frou-frou alors qu'il marchait sur le trottoir jonché de détrit. Il portait dans une main un tronc aux couleurs vives et de l'autre il faisait claquer une paire de petites cymbales.

Ça tombe bien, se dit Remo. Ce gosse est un cinglé mais les dingues des sectes ne volent pas des malles pleines de costumes civils. Il sourit au jeune homme.

— Hare Krishna, dit le garçon d'une voix aiguë mais enthousiaste en levant le tronc sous le nez de Remo. Je quête pour l'église de Krishna et ses fidèles. Un don de cinq ou dix dollars serait apprécié.

— Je ferai mieux que ça, répondit Remo en tirant de sa poche une grosse liasse de billets de cent dollars et le jeune en jaune ouvrit des yeux ronds en le voyant en détacher un. Écoutez, il faut que je rentre chercher d'autres malles. Si vous voulez bien surveiller celles-ci pour moi et arrêter un taxi s'il en passe un, le billet de cent est pour vous.

Le jeune homme se redressa, soudain indigné.

— Vous voulez que je *fasse* quelque chose en échange ?

— Il me semble que ce n'est pas beaucoup demander !

— Je travaille pour Krishna. Nous méprisons la cupidité de l'Occident. Notre vie se passe dans la contemplation, pas à vendre notre labeur contre de la monnaie.

— D'accord. Ce n'était qu'une idée comme ça.

— Dépendre de l'argent et du profit matériel est une corruption de l'esprit. Quand l'âme est corrompue, le diable prend racine. La cupidité engendre le crime. La désintégration de l'humanité est...

— Ça va, ça va. Je trouverai quelqu'un d'autre.

Le jeune homme fouilla dans les replis de sa longue robe.

— Attendez un instant. Je veux vous montrer quelque chose, dit-il en exhibant un automatique noir brillant. Vous savez ce que c'est ça ?

— Je peux essayer de deviner.

— Je suis contraint de me défendre contre les malfaisants du monde avec cette arme. Cela m'est douloureux de la porter mais il y a

des gens capables de me voler le produit de ma quête.

Tout en parlant, il caressait amoureusement le pistolet.

— Sans lui, je serais sans défense, dit-il.

— Vous me fendez le cœur.

Les yeux du jeune homme ne quittaient pas l'automatique.

— C'est vraiment un tueur d'hommes, vous savez, murmura-t-il d'une voix rêveuse. Si je décide de m'en servir, je peux obtenir tout ce que je veux, avec ce bébé-là. Tout ce que j'ai à faire, c'est...

Lentement il tourna le canon de l'arme sur Remo.

— C'est comme ça, hein ?

— Vous avez compris. Où est cette liasse de billets que vous exhibiez ?

— Dans ma poche. Et elle va y rester, Gunga Din.

Ce fut à ce moment-là que Remo fourra son doigt dans le canon.

Après ça, tout se passa très vite. Le Krishna pressa la détente mais quand la balle sortit du canon Remo avait fait un nœud avec le pistolet, braqué vers le ciel.

— Comment est-ce que vous avez fait ça ? souffla Krishna.

— Comme ça.

Remo souleva le jeune homme par les chevilles et le fit tourner en lui donnant la forme d'un bretzel.

— Ce n'est que de l'argent ! glapit le garçon en essayant de se déplier. Finalement, l'argent, ça ne vaut pas grand-chose !

— Toi non plus, dit Remo.

Il leva les bras en leur imprimant une petite torsion qui envoya le garçon tourbillonner à sept mètres dans les airs.

— Brutalité bourgeoise ! glapit le Krishna qui semblait planer comme une poussière dans le ciel.

Remo croisa paisiblement les bras.

— Et alors ? Vous n'allez pas me rattraper ?

— Non, dit Remo.

— Alors qu'est-ce qui va se passer ? gémit le garçon.

— Vous n'avez jamais jeté un œuf dans une piscine vide ?

Le Krishna hurla. Tout en redescendant, il négocia. Sa robe safran s'était entortillée autour de ses jambes maigres.

— Ça va, dit-il en s'efforçant de parler calmement. Vous gagnez. Voilà le marché. Vous me rattrapez et je m'en vais, d'accord ?

Remo réfléchit.

— Je crois que j'aime mieux regarder le vieux truc de l'œuf.

D'une claque, il le renvoya en l'air.

— Le tronc. Vous pouvez garder le tronc avec toutes les oboles !

— Non, merci. L'argent est bien trop sale et ça corrompt. La mort est bien plus satisfaisante. Surtout la tienne.

Le garçon sanglotait.

— Qu'est-ce que vous voulez ? Je ferai n'importe quoi !

Il était maintenant assez bas pour que les passants voient son caleçon rouge sous la robe.

— N'importe quoi ? dit Remo.

— N'importe quoi ! S'il vous plaît ! Rattrapez-moi !

Une seconde avant l'impact, Remo avança le pied, redressa ses orteils et effleura le dos du jeune homme de manière à lui faire exécuter une gentille cabriole qui rompit sa chute. Et Remo l'attrapa alors par la peau du cou.

— Tu as dit n'importe quoi, hein ?

— Ouais, grogna le jeune homme.

— Oui, monsieur, rectifia Remo. Ou je te renvoie en l'air.

— Oui, monsieur !

— Bien. Tu as du potentiel.

— Pour quoi ?

— L'armée. Tu vas t'engager.

— Dans *l'armée* ? Vous êtes fou !

Remo exerça la plus légère des pressions sur le cou du Krishna qui hurla :

— Je veux dire oui, oui, monsieur !

Un taxi s'arrêta près d'eux.

— C'est maintenant que j'ai un taxi, marmonna Remo en soupirant.

Il tendit au chauffeur un billet de cent dollars.

— Emmenez cette demi-portion au bureau de recrutement !

— J'ai pas de monnaie, dit le taxi.

— Appelez cinq de vos copains pour qu'ils viennent ici et gardez la monnaie, répliqua Remo en poussant le garçon sur le siège arrière et il claqua la portière. L'oncle Sam a besoin de toi !

Comme d'un coup de pied au cul, pensa Remo quand le taxi fut parti. Et puis quoi ! Ça valait la peine d'essayer et c'était mieux que de tuer le gamin. Même un tueur à gages ne pouvait assassiner tous les petits crétins qui le prenaient à rebrousse-poil.

Mais qu'est-ce qui l'avait fait penser à l'armée ? se demanda-t-il tout en se remettant à faire la navette pour trimbaler les malles de Chiun de la chambre de motel vers les taxis. Son service militaire était loin. Il y avait longtemps et mieux valait l'oublier, en même temps que le reste de la vie qui lui avait appartenu.

Plus de dix ans, depuis qu'il avait quitté l'armée pour devenir flic.

Plus de dix ans qu'il avait cessé d'exister.

D'après tous les dossiers, Remo Williams était mort. Il était mort sur la chaise électrique pour avoir tué un revendeur de drogue. Mais c'était un tas de fumée sans feu, une habile illusion de magicien. Remo n'avait pas été grillé sur la chaise. C'était un coup tordu de justice

immanente, parce que, d'abord, il n'avait pas tué le revendeur.

Tout cela faisait partie d'un astucieux coup monté par un certain Harold W. Smith. Tout avait été agencé depuis un fauteuil confortable placé devant un terminal d'ordinateur, dans les profondeurs secrètes du sanatorium de Folcroft, à Rye, dans l'État de New York. Comme un prestidigitateur dément, Smith avait joué des tours macabres pour faire de Remo le non-individu qu'il voulait. Une arrestation frauduleuse, un procès bidon et une fausse mort, tout cela créé par un tour de passe-passe de Smith. La comédie avait été mise en scène dans ses moindres détails, jusqu'à la substitution d'un autre cadavre pour celui de Remo.

Tout cela s'était fait dans le seul but de fournir à Smith un homme qui, officiellement, n'existait pas. Remo était le parfait candidat, un orphelin sans liens familiaux, un flic solitaire qui était mort, enterré et promptement oublié.

En reprenant connaissance quelques jours après son simulacre d'exécution, Remo apprit le bizarre destin qu'on lui réservait. Il devait être le seul et unique exécuteur des hautes œuvres de CURE, une organisation illégale créée par Harold W. Smith pour le président des États-Unis. Le but de CURE était de lutter contre le crime hors des limites de la Constitution.

Les ordres de Smith pour CURE venaient directement du président des États-Unis, le seul outre Smith et Remo à connaître l'existence de l'organisation. Même Chiun, l'entraîneur et le maître de Remo, ne savait rien du fonctionnement de CURE. Il croyait qu'il préparait Remo au rôle de garde du corps de Harold W. Smith, une fois que ledit Smith aurait usurpé la couronne des États-Unis et se serait proclamé empereur d'Amérique.

C'est ainsi que les anciens Maîtres du village coréen de Sinanju gagnaient leur vie depuis des millénaires. Sinanju était un village pauvre, sans rien à échanger contre des vivres. Son seul capital était une puissance physique qui par la suite, entre des mains moins dignes, était devenue ce que l'on appelait les arts martiaux. Les Maîtres des techniques de combat de Sinanju étaient les plus grands tueurs du monde et c'était ce talent qu'ils louaient aux souverains d'autres pays afin de nourrir leur village.

Traditionnellement, chaque Maître de Sinanju entraînait un élève pour prendre sa place après sa disparition. Contrairement à la tradition, l'actuel Maître de Sinanju avait été affligé d'un homme blanc adulte comme apprenti. Cela faisait partie du contrat entre Harold W. Smith et Chiun. Le vieil Oriental devait entraîner Remo Williams en échange d'une pleine cargaison de lingots d'or livrée chaque année par sous-marin au village de Sinanju.

Au début, Chiun avait cru qu'il lui serait impossible d'apprendre à

un Blanc mou et mangeur de viande les secrets de la plus difficile discipline de tous les arts martiaux. Mais avec le temps, le vieux Maître lui-même devait reconnaître que Remo possédait une aptitude quasi surnaturelle.

Remo, de son côté, n'aimait pas avoir son identité étouffée par un système informatique et il résista à la volonté de Smith de faire de lui un assassin professionnel. Il y avait quelque chose de vaguement antiaméricain dans la vocation que lui avait choisie Smith.

Mais Smith parla et Remo réfléchit au jour où la balle d'un assassin avait mis fin à la vie du Président même qui avait fondé CURE. Il était évident qu'une telle malédiction ne pouvait être combattue que par une force également mortelle. Deux minutes après sa prise de pouvoir, le nouveau Président se vit offrir, et accepta, le redoutable fardeau de l'existence de CURE.

Les souvenirs s'estompèrent alors que Remo retournait pour la treizième fois dans la chambre du motel.

— Allons-y, petit père, dit-il en soulevant les trois dernières malles.

Chiun le chassa d'un geste agacé. Il était assis sur un des lits, en grande conversation avec la femme de chambre.

— *Tous mes parents*, ce n'est pas mal, dit-elle de l'air d'une personne qui s'y connaît, mais rien ne vaut *Ainsi que tourne la planète*. C'est ce que j'ai toujours préféré.

Elle écrasa une cigarette dans un cendrier débordant de mégots tachés de rouge à lèvres.

— Moi aussi ! s'exclama Chiun et sa barbiche et ses cheveux blancs opinèrent avec enthousiasme.

— Ce Rad Rex est un rêve, murmura-t-elle en lissant sa blouse de nylon rose sur ses larges cuisses. Quel homme !

— Et Mona Madrigal ! murmura Chiun avec admiration. La plus belle des femmes. Elle est peut-être coréenne.

— Ça se peut, dit la femme de chambre, le front plissé par la réflexion. Elle était petite, et tout. Mais ils ne le disaient pas, dans cet article de magazine que j'ai lu. Simplement qu'elle était divorcée.

— Quel dommage, dit Chiun avec considération. Mais aussi, seul le plus extraordinaire des hommes pouvait plaire à une personne aussi merveilleuse que Mona Madrigal.

— Sais pas. Ça disait qu'elle habitait à Santa Fe.

— Vous n'avez pas de travail à faire ? demanda Remo avec irritation.

La bonne renifla et se leva. Chiun lui tapota la main.

— Ne faites pas attention à lui, chuchota-t-il. Il y a des gens qui n'ont pas d'âme.

— J'ai perdu la mienne en me rompant le dos, grogna Remo avant de sortir de la chambre avec les malles.

Harold Smith s'était donné beaucoup de mal pour se déguiser. Au lieu de son habituel costume trois-pièces gris, lunettes cerclées d'acier et attaché-case à la main, il était en trois-pièces marron, lunettes cerclées d'acier et attaché-case. Jamais il n'avait fait preuve d'autant d'imagination.

— Faites comme si vous ne me connaissiez pas, marmonna-t-il entre ses dents en croisant Remo et Chiun dans la galerie de l'aéroport. Retrouvez-moi à la porte 27.

— À votre bon plaisir, empereur, dit Chiun en s'inclinant bien bas. Nous ne dirons à personne que nous vous retrouvons à la porte 27. Vos loyaux assassins sont à votre service à tout moment, ô illustre...

— Je crois qu'il veut que nous ne le remarquions pas, petit père, intervint Remo.

— Ridicule. Tout empereur veut être remarqué. C'est pour ça qu'ils désirent devenir des empereurs.

— Smitty n'est pas un empereur !

Depuis dix ans, Remo s'acharnait à expliquer tous les jours à Chiun la position de Smith.

— Bien sûr que non. Eh, eh, eh ! On ne désire pas être appelé empereur alors que l'empereur actuel est encore sur le trône. Eh, eh !

— Laissez tomber, allez.

La porte 27 était encombrée de passagers faisant la queue pour embarquer. Smith feignit de ne pas voir le jeune homme brun aux poignets exceptionnellement épais et le vieil Oriental en kimono qui s'assirent près de lui dans la salle d'embarquement.

— Vous êtes en retard, dit-il d'une voix acerbe.

— Pouvions pas faire mieux, répliqua Remo.

— Enfin, peu importe. Nous n'avons guère de temps. Vous devez prendre cet avion, déclara Smith en indiquant de la tête la longue file de passagers.

— Où allons-nous ?

— Au Nouveau-Mexique. Il y a eu une épidémie de meurtres inexplicables dans la région.

— Et alors ? Ils ont de la police, au Nouveau-Mexique.

— Une épidémie. Plus de trois cents en quelques semaines. Aucune victime identifiée. Des Mexicains, à en juger par leur type et leurs vêtements. Aucune constante d'âge, de sexe ou de profession, rien que dans la méthode d'exécution. Ils sont tous morts d'une seule balle dans la tête.

— Et le FBI ?

— Ils ont été appelés mais n'ont rien trouvé. Au début, on a soupçonné que les cadavres étaient ceux d'espions cubains mais on a tiré un trait là-dessus. Et puis les ordinateurs de CURE ont découvert deux petits faits intéressants. Le premier étant que les meurtres

semblent avoir un rapport avec une augmentation dramatique des disparitions de personnes, au Mexique.

— Vous voulez dire que c'était des personnes disparues au Mexique et des morts au Nouveau-Mexique ?

— Ce ne sont pas les mêmes personnes. Depuis quelques semaines, la plupart des disparitions signalées ont été celles de jeunes femmes. Aucune des victimes de ces meurtres n'est une jeune femme. C'est la seule constante.

— Comme piste, c'est plutôt mince. Quelle est l'autre information ?

— Cela ne veut peut-être rien dire du tout, mais il y a eu une subite augmentation de la circulation aérienne autour et dans les montagnes Sangre de Cristo. C'est dans la même région que les meurtres.

— La circulation aérienne ? Est-ce qu'ils tuent ces gens à partir d'hélicoptères ?

— Non. Les blessures sont infligées à très courte portée par une arme de poing. Un Ruger Blackhawk. C'est un seul tueur qui commet ces crimes et il ne sera pas facile à trouver. La région des mesas est immense. Et si cette affaire continue, la presse va avoir vent de l'histoire et terrifier tout le sud-ouest. À ce moment-là, le tueur se terrera certainement et nous perdrons tout espoir de l'attraper. Le Président est inquiet.

Remo hocha la tête.

— Je croyais que mon temps de flic était passé.

— Quelqu'un doit bien faire le travail.

Smith se leva. C'était sa phrase favorite, s'appliquant à toutes les missions désagréables. Remo devait faire son travail, qui allait de l'élimination de témoins infortunés au balayage des cadavres.

— À propos, je me suis arrangé pour qu'une voiture vous attende à l'aéroport de Santa Fe.

Smith remit à Remo deux clefs sales réunies sur un bout de fil de fer.

— Smitty, vous êtes un prince.

— Un empereur, souffla Chiun.

— Gardez vos flatteries, grogna Smith. Je savais que vous auriez besoin d'une voiture et c'est le seul moyen que j'ai trouvé pour vous empêcher d'en voler une. C'est une Chevrolet bleue de 55.

Il s'éloigna. Sur la banquette, il y avait deux billets. Quand Remo les ramassa, Chiun les lui arracha de la main.

— Il me semble qu'il a dit Santa Fe, mais je ne puis croire à mon bonheur ! glapit le vieux Coréen.

— Hein ? Ouais, fit vaguement Remo en reprenant les billets. Il paraît qu'il y a de jolis couchers de soleil, là-bas.

— Non, non. Ce n'est pas pour ça que nous allons dans cet endroit.

C'est à Santa Fe qu'habite Mona Madrigal.

Remo poussa doucement Chiun dans la file d'embarquement.

— Ah ? C'est épatant. Quelle fantastique coïncidence !

— Ce n'est pas une coïncidence, déclara obstinément Chiun. Est-ce que le lever quotidien du soleil est une coïncidence ? Il est évident que l'empereur Smith, dans sa divine et radieuse sagesse, a jugé bon de récompenser un pauvre vieillard pour ses nombreuses années de loyaux services. Il s'est arrangé pour me faire rencontrer la dame de mes rêves.

— Petit père, dit Remo avec gentillesse, je ne voudrais pas vous faire de peine mais je veux bien parier que Smith n'a jamais entendu parler de cette Mona Mac Rigodon ou je ne sais quoi.

— Madrigal, rectifia sèchement Chiun. Ne t'abuse pas et ne va pas croire que tous les hommes sont aussi superficiels et ignorants que toi.

Sur ce, il joua des coudes dans la foule, bouscula tout le monde et alla s'asseoir à sa place.

— Insultez-moi tant que vous voudrez, dit Remo, mais Smitty ne va pas en passer par vos trente-six volontés. Nous allons à Santa Fe en mission.

— Simple ruse. Si tu connaissais comme moi les manières des empereurs, tu saurais que cette histoire de cadavres en masse n'est qu'une ruse pour m'amener dans la ville où demeure Mona Madrigal.

— Pour que vous puissiez faire sa connaissance, dit Remo.

— Maintenant tu comprends !

CHAPITRE III

Après avoir lentement savouré le dernier morceau de gâteau au chocolat, Miles Quantril posa sa fourchette et se tapota les lèvres avec sa serviette blanche bien amidonnée.

— Vous pouvez desservir, murmura-t-il.

Il se tamponna la bouche une dernière fois pour faire bon poids et laissa tomber la serviette dans son assiette à dessert.

Un vieux domestique aux cheveux blancs apparut. Rapidement et en silence, il rassembla la vaisselle du déjeuner, en prenant grand soin de ne pas faire tomber la moindre miette sur le costume de Savile Row de son patron. Le maître d'hôtel avait eu ce malheur, une fois, et en guise de réprimande Quantril lui avait flanqué un grand coup de pied dans les fesses. Par les nuits particulièrement froides, l'arrière-train du domestique était encore douloureux, bien que l'incident ait eu lieu plus d'un an auparavant.

Dans sa longue carrière de « gentleman's gentleman », il avait servi des vicomtes, des barons, des lords et des rois. Jamais aucun n'avait posé un soulier contre son fond de pantalon, pour quelque raison que ce fût. Mais aussi, aucun n'avait payé seulement la moitié des gages consentis par M^r Quantril. Maintenant que l'âge de la retraite approchait, le maître d'hôtel estimait que l'argent était infiniment plus important que la dignité. On ne pouvait placer en banque une vie entière de bonnes manières et de raffinement. Il comptait donc rester dans cette place jusqu'à la fin, en faisant particulièrement attention à ne pas laisser tomber de miettes.

Quand le domestique se fut glissé discrètement hors de la pièce, Quantril prit un magazine à côté de lui. Il était ouvert et Quantril pouvait y admirer sa photo. Il aimait lire des articles sur lui-même.

À trente-trois ans il était grand, beau et d'une élégance méticuleuse, depuis ses cheveux à la raie bien droite jusqu'à ses ongles soigneusement manucurés. Ce jour-là, il portait un de ses 280 costumes sur mesures, avec une chemise, une cravate et une pochette aux couleurs agréablement coordonnées. Ses mocassins italiens noirs étaient cirés à la perfection.

Miles Quantril vivait à la hauteur de l'image donnée de lui dans *Time*, *Newsweek* et *People*. Né dans une famille de l'aristocratie des Vieilles Fortunes, il était un des célibataires les plus riches et les plus beaux des États-Unis. Il était entouré de richesses, poursuivi par les jolies femmes et c'était un bourreau de travail. « Le magnat favori de

l'Amérique », proclamait le magazine qu'il lisait. « Où va-t-il aller maintenant ? »

— Où, en effet, murmura Quantril en laissant errer son regard dans ses bureaux de grand luxe.

Le soleil de l'après-midi inondait le mobilier de verre et de chrome posé sur l'épaisse moquette. Une rangée d'ordinateurs occupait tout un mur. Un autre mur était tapissé de riches reliures de cuir d'une collection de livres rares d'un demi-million de dollars. Le bureau représentait l'équilibre parfait entre le pouvoir et l'élégance. Il sourit.

— Ah, mes amis, vous n'avez aucune idée de ce que je vais faire maintenant. Aucune idée.

À la réflexion, il comprenait que sa réussite était inévitable, avec ou sans la fortune familiale. Il était un chef né.

Il avait eu la première révélation de sa puissance à l'âge de six ans, quand il avait surpris la femme de chambre de sa mère et le chauffeur en train de forniquer dans le placard à linge de la demeure de ses parents à Southampton. Il avait fait chanter les deux domestiques, pour cent dollars chacun.

Au cours préparatoire, Quantril était devenu le plus jeune trafiquant de drogue dans l'histoire de l'établissement, un fait qui fut découvert par les autorités scolaires qui le prirent en flagrant délit. Sans une soudaine donation extrêmement importante de la famille Quantril au budget de rénovation de l'école, le jeune Miles aurait été expulsé. Il fut quand même soumis au plus sévère châtement qu'il avait jamais encouru. Il fut mis aux arrêts pour trois mois.

Ce fut une triste période pour Miles Quantril. Il avait douze ans et rien d'autre à faire que de monter les pur-sang de l'écurie familiale, regarder un de ses trois postes de télévision, nager dans la piscine olympique avec son appareil faiseur de vagues, jouer dans son bowling personnel du sous-sol, tirer la grouse et passer le temps de ses loisirs dans son laboratoire de chimie de plusieurs millions de dollars, cadeau de son père à la Noël de l'année précédente. C'était une existence désespérante.

Mais Quantril tint le coup. Dans son labo, il découvrit comment fabriquer des bombes. Au début, elles étaient rudimentaires, rien que des boules informes en plastique avec diverses quantités de nitroglycérine et de TNT dedans. Mais elles s'améliorèrent, la pratique venant. Au bout de six semaines, il faisait sauter des mines dans la roseraie familiale. À dix-sept ans, il avait déjà inventé et mis au point un explosif assez puissant et précis pour faire sauter le siège local de la police.

Il fut arrêté mais comme l'incident s'était produit trois jours avant son dix-huitième anniversaire, il fut jugé par le tribunal pour enfants et le verdict fut accompagné du sursis par un juge qui jouait au golf

avec le papa de Miles.

— Je vais m'occuper du gamin à ma façon, promet Quantril père.

Ce qu'il fit. Le jeune Miles Quantril, un des plus riches héritiers d'Amérique, fut déshérité, sans un centime.

— Je t'enverrai à l'université, lui dit son père. Je te paierai une éducation. Mais ce sera tout. Plus d'argent de poche, plus de voitures de sport, plus de vacances sur la Riviera. Tu te débrouilles tout seul.

Miles Quantril accepta l'argent des études et alla à l'université. Malheureusement, le jour même de son départ, la demeure séculaire des Quantril disparut dans une explosion de flammes. Aucun de ses parents ne survécut.

À l'université, il choisit le garçon le plus intelligent de son pavillon-dortoir et lui demanda de rédiger ses compositions à sa place.

— Pourquoi est-ce que je ferais ça ? demanda Bull Peterson.

— Aucune raison, dit Quantril.

— Va te faire mettre.

La nuit suivante, le lit de Bull Peterson s'embrasa mystérieusement.

Quand Peterson sortit de l'hôpital, il proposa à Miles de lui faire tous ses devoirs.

Après ce beau début, ce fut très simple d'organiser tous les meilleurs étudiants du campus en équipe et de la transformer en usine à compositions au service de toute l'équipe de football de l'université.

Les joueurs de football ne payèrent pas Quantril pour ce service mais acceptèrent de lui fournir des filles, les filles les plus belles et les plus sexy de l'État.

Pendant un moment, Miles fut heureux d'avoir une fille différente tous les soirs, pour lui tout seul. Mais les filles n'enrichissent pas un homme. Un après-midi, couché dans son lit aux draps de satin avec une superbe blonde plantée entre ses jambes, il lui vint une idée. L'idée était d'une lumineuse simplicité. Elle sentait déjà les richesses à venir.

Son nom était Rencontres de Rêve. Rencontres de Rêve, comme l'imaginait Miles, serait un service trait d'union, mais complètement différent de ces marieurs en gros, qui collaient à leurs clients des partenaires aussi tartes et ternes qu'ils l'étaient eux-mêmes. Non, les clients de Rencontres de Rêve n'auraient que la crème des crèmes.

Comme preuve, ces clients de Quantril recevraient, contre un abonnement exorbitant, des vidéocassettes des partenaires proposées. Mais ces cassettes ne ressembleraient à rien de ce qu'on trouvait sur le marché.

Au lieu de voir leurs futurs conjoints tels qu'ils étaient, les abonnés de Rencontres de Rêve regarderaient au magnétoscope leurs fantasmes se réaliser. Quoi qu'ils veuillent – une aristocrate parisienne leur

faisant la causette sur les berges de la Seine, une perle de harem dansant en voiles transparents, une princesse chinoise traversant sur la pointe des pieds un temple de la Cité Interdite – ils l'auraient, le complet avec musique, décor, costumes et dialogue prérédigé. Les cassettes de Rencontres de Rêve seraient des spots publicitaires pour le sexe, l'amour et d'autres Rencontres de Rêve.

Quantril se livra à un essai de son idée sur le campus, en utilisant des artistes de cinéma, de théâtre et des communications pour produire sa première cassette. Comme sujet de ce vidéo-clip il engagea une call-girl appelée Wanda Wen pour qu'elle s'habille en dame du Moyen Âge et se livre à un strip-tease à la fenêtre d'une tour de pierre.

Il l'essaya sur cinq des plus riches étudiants. Tous les cinq acceptèrent de payer des sommes à quatre chiffres pour un rendez-vous avec Wanda et la promesse d'une autre cassette avec une Rencontre de Rêve tout aussi affolante.

À la fin du premier trimestre, Miles Quantril avait gagné assez d'argent pour quitter l'université et aller à Hollywood où il acheta tous les studios abandonnés qu'il put. Il embaucha des cadreur et des metteurs en scène de films porno pour tourner ses vidéo-folies. Il fit tourner des spots publicitaires pour ses cassettes et les fit passer à la télévision.

Le chiffre d'affaires atteignit des sommets. Huit ans plus tard, Rencontres de Rêve avait des succursales dans quatorze grandes villes et la compagnie faisait un bénéfice brut de plus de cent millions de dollars par an.

Quatre ans après, Quantril possédait des parts majoritaires de plus de vingt autres compagnies et Rencontres de Rêve prenait de l'expansion pour devenir le noyau d'un consortium international faisant le tour du monde.

Encore deux ans et Quantril était un des hommes les plus riches du monde. Il avait tout ce qu'il voulait.

Il eut alors une autre idée.

C'était une idée que Napoléon avait déjà eue. Et Hitler. Et Attila le Fléau de Dieu. Et Charlemagne.

Miles Quantril avait l'intention de contrôler le continent où il vivait. Il entendait posséder les États-Unis d'Amérique.

Mais la nouvelle idée méritait réflexion. Quantril savait que dans un pays aussi stable que les États-Unis, jamais il ne pourrait s'emparer du pouvoir par un assassinat spectaculaire ou un coup d'État bien armé. Les menaces nucléaires étaient hors de question aussi. Non, il lui faudrait conquérir l'Amérique lentement, subtilement, à partir de l'intérieur.

Cela risquait même, s'avoua-t-il, de durer aussi longtemps que deux ou trois ans. Mais un matin, le pays se réveillerait sous la

domination de Quantril, sans que personne ne sache précisément comment cela s'était passé.

Son grand projet avait pour base un groupe clef de 242 hommes célibataires. Des hommes qui travaillaient dans le gouvernement, la banque, les transports, l'armée et toutes les espèces de grosses affaires. Rien que des hommes soigneusement sélectionnés de l'échelon moyen de la direction. Ils ne devaient pas être très importants mais plus simplement de ceux qui appuyaient sur les boutons et remplissaient les formulaires, les hommes qui, en somme, effectuaient le travail nécessaire pour faire marcher l'Amérique.

Ils devaient aussi appartenir à un certain type classique. Ils étaient tous de ces hommes qui, quel que soit le mal qu'ils se donnent, n'arrivent pas à séduire les femmes. Quantril en avait connu des milliers, depuis les débuts de Rencontres de Rêve. Ils avaient l'air d'avoir tous un penchant pour les lunettes aux grosses montures noires, les supports de stylos en plastique et la mauvaise haleine.

Rencontres de Rêve était encore un de leurs points communs. Quantril se servit de la compagnie pour trouver exactement les hommes dont il avait besoin.

Les formulaires d'abonnement de Rencontres de Rêve furent complètement changés. Aucun autre service de ce genre n'approchait, même de loin, du côté exhaustif des questionnaires. Quand les postulants avaient fini de les remplir, l'ordinateur de Rencontres savait absolument tout ce qu'il y avait à savoir sur eux.

L'ordinateur calcula le nombre précis d'hommes dont Quantril aurait besoin. Il n'en revint pas, qu'un seul individu puisse s'emparer d'un pays de la taille des États-Unis avec l'aide de seulement 242 complices inconscients.

Il leur enverrait le genre de femmes qu'ils avaient toujours rêvé de posséder, qu'ils ne pourraient jamais séduire eux-mêmes. Mais ça, ce n'était pas une nouveauté. La rencontre d'une époustouflante beauté était la marque de fabrique de la société.

Le problème, c'était les femmes. Les call-girls et les fugueuses qu'il avait utilisées ne pouvaient plus faire l'affaire. Il avait besoin d'un nouveau cheptel d'innocentes qui ne savaient pratiquement rien. Il voulait que chacun des postulants masculins que l'ordinateur avait désignés rentre simplement de son travail, un soir, et découvre une beauté endormie chez lui, entièrement nue à part un nœud de ruban de paquet-cadeau et une discrète carte de vœux anonyme.

Selon leur profil psychologique, les hommes feraient exactement ce qu'attendait d'eux Quantril. Ils profiteraient de la situation. Quelques jours plus tard, quand les filles commenceraient à se réveiller de leur léthargie de droguées, les hommes de Quantril entreraient en scène. Ils arriveraient armés de photos en couleurs sur papier glacé

représentant des scènes de débauche et aussi d'une offre de les débarrasser des filles devenues enrégées. Quantril pensait que ce serait plus qu'assez pour transformer chaque individu en un collaborateur dans son plan de conquête de l'Amérique.

Au début, la fourniture d'autant de superbes filles avait semblé bien problématique. Mais Quantril comprit alors que l'enlèvement, comme le chantage, pouvait être pratiqué sur une grande échelle.

Le mot de passe était « subtilité ». Pas question de faire emporter des hordes de femmes hurlantes d'un même endroit, en même temps. Les choses de ce genre avaient tendance à être remarquées.

Il choisit au contraire de laisser un seul homme commettre tous les rapt, et cet homme n'enlèverait jamais plus de deux ou trois filles à la fois. Quantril utilisa encore les fichiers de Rencontres de Rêve pour recruter exactement l'homme qu'il lui fallait. En Wally Donner, il reconnut un prédateur inné, un joli perdant motivé par la cupidité. La haine presque pathologique de Donner pour les Mexicains était un avantage supplémentaire. Quantril n'aurait qu'à le pointer dans la bonne direction. L'homme n'était pas plus intelligent qu'un jouet mécanique aux belles couleurs mais une fois que Quantril l'aurait mis en marche, il fournirait un flot constant de beautés brunes d'au-delà de la frontière.

Sur ses ordres, Donner effectuait ses livraisons à une piste d'atterrissage isolée au sud de Santa Fe. Là, les filles étaient prises en charge et transportées par avion à un monastère abandonné, dans les monts Sangre de Cristo. En ce moment, il y avait là plus de 180 femmes, sans aucun danger que l'une d'elles s'échappe. Un ancien combattant endurci nommé Deke Bauer l'assurait.

Bauer avait attiré l'attention de Quantril vers la fin de la guerre du Vietnam quand Bauer – alors commandant d'infanterie – avait été jugé et condamné pour crimes de guerre contre des civils étrangers. Au cours de l'explosive campagne de presse, on avait appris que Bauer s'amusait pendant les factions solitaires dans la jungle à décapiter de jeunes enfants, aussi bien du Nord que du Sud Vietnam. Il mutilait aussi les vieilles femmes, ordonnait des pendaisons en masse de villages entiers et le bruit courait qu'il avait coupé les doigts des soldats sous ses ordres quand ils ne lui obéissaient pas à la lettre. Malheureusement, aucune des victimes militaires ne vivait pour témoigner contre lui.

Bauer était un homme selon le cœur de Quantril. Employant les gigantesques ressources de Rencontres de Rêve pour faire réviser le procès du commandant et obtenir éventuellement son acquittement, Quantril alla le voir en personne dès qu'il fut relaxé du pénitencier.

— Qu'est-ce que vous pensez des prisons ? lui demanda-t-il.

Le militaire ricana.

— Pas assez dures.

— Faites-m'en une qui le sera, dit Quantril. Une prison dont on ne pourra pas s'évader. Jamais.

Puis il conduisit Bauer au monastère dans la montagne.

Miles Quantril se carra dans son fauteuil. Ce jour-là, la première des filles allait être livrée au premier sélectionné sans méfiance. Il sourit à l'image que lui présenta son esprit. Que ferait le pauvre bougre en découvrant ce singulier cadeau étendu sur son lit ?

Sur le bureau, le téléphone carillonna discrètement. Quantril traversa la pièce sans se presser pour aller décrocher. Il ne prit pas la peine de dire bonjour. Les mots comme *bonjour*, *au revoir*, et *merci* ne faisaient pas partie de son vocabulaire. Pas plus que de celui de Bauer.

— La fille est arrivée à destination.

Quantril raccrocha doucement. Il ressentit un petit frémissement de triomphe au cœur. Il alla se rasseoir, en prenant soin de ne pas abîmer le pli parfait de son pantalon. Le grand jeu commençait. Maintenant, ce n'était plus qu'une question de temps avant qu'il aboutisse à son inévitable conclusion.

CHAPITRE IV

Personne ne savait d'où venaient les Indiens Kanton. Ils avaient simplement surgi un jour des brouillards mouvants accrochés aux sommets de la montagne. Le premier soin de leur chef fut d'emprunter une couverture au berger Hopi surpris qui avait assisté à leur soudaine apparition. Le chef expliqua qu'ils n'avaient pas pensé qu'il ferait si froid dans la montagne mais qu'il ne manquerait pas de rapporter la couverture le lendemain, à la première heure.

Le chef ne rapporta jamais la couverture. Elle devint le premier article d'une liste séculaire interminable d'objets jamais rendus, et de promesses remises à « rien qu'un jour de plus ».

Cette première nuit, les Kantons s'installèrent sur un site de campement abandonné et cuisinèrent leur premier repas avec des ustensiles et des provisions donnés par les gentils Navajos. Les jours suivants, il devint apparent, pour toutes les tribus environnantes, que les Kantons étaient arrivés sans rien du tout, pas même une culture ou un héritage à eux. Leur chef ne cessait de marmonner des histoires de « bagages perdus » et d'un grand envoi de produits de troc, de soieries précieuses et de pierres de même, qui devait arriver dans « juste un jour de plus ». Mais rien de tout cela n'apparaissait jamais.

Les Kantons continuaient donc d'emprunter, surtout parce que les autres tribus avaient du mal à dire non. Les Kantons étaient si charmants, ils avaient le sourire si prompt, ils étaient toujours à rire et à chanter les couplets et le refrain de chansons empruntées depuis peu. Tandis que les semaines devenaient des années, les Kantons continuaient de piller les cultures de leurs voisins. Les paniers furent pris aux Chacos, la poterie aux Navajos tandis que les grands Anasazis offraient tout leur panthéon de dieux. Quant aux Kantons, ils ne faisaient jamais grand-chose que de rester assis au soleil. La vie simple semblait leur convenir et au cours des siècles la tribu se multiplia et prospéra.

Et puis, un matin, les Kantons disparurent aussi mystérieusement qu'ils étaient venus. Ils étaient là et, à la minute suivante le brouillard les avait avalés. Quelques-uns, cependant, restèrent, une demi-douzaine à peine pour perpétuer les grandes traditions des Kantons. Parmi ces six, il y avait la femme qui deviendrait l'arrière-arrière-grand-mère de Sam Loup Timide.

Sam était assis au bord du trottoir, devant la station-service de Harry Payless ; il jetait des cailloux dans la terre sèche et se retournait

parfois pour regarder le châssis de sa jeep sans sièges.

C'était un beau garçon de 25 à 30 ans, avec une longue figure anguleuse et une peau cuivrée étirée sur des pommettes saillantes et un menton proéminent. Il y avait un pétilllement espiègle dans ses yeux noirs. Ses cheveux de même couleur tombaient sur ses épaules, le reste étant caché par un chapeau de paille au bord effrangé. Depuis trois semaines, il n'y avait pas eu un seul client dans le garage de Harry Payless et Sam s'ennuyait. Le sang de ses ancêtres indiens s'échauffait dans ses veines mais il était incapable d'obéir à ses instincts.

Où est l'aventure d'antan ? se demandait-il. Où sont les petits chevaux des montagnes et les feux de camp crépitant au vent du désert ? Sam entra dans la station, prêt à quitter son emploi pour partir explorer des déserts inconnus. Son oncle lisait le journal, assis derrière le comptoir.

— Qu'est-ce que tu veux, crétin ? demanda l'oncle.

— Euh, oncle Harry...

— Tu veux foutre le camp ? Voilà ton salaire.

Le vieil homme fouilla dans sa chausse et brandit quelques billets.

— Il y a une belle campagne, autour d'ici. Un jeune garçon comme toi, il trouverait du travail, s'il voulait.

Sam eut l'air penaud.

— Ben quoi, non, ce que je me demandais, c'est si je pourrais emprunter un coca.

Le sourire d'espoir sur la figure de l'oncle disparut alors qu'il remettait les billets dans la caisse.

— Pas de tripes, grommela-t-il. C'est l'Indien le plus foutrement con que j'aie jamais vu. T'es con et flemmard et lâche par-dessus le marché. Tu te perdrais en faisant le tour du pâté de maisons. Bon Dieu, un aveugle serait plus utile par ici...

— Pour le coca, oncle Harry...

Harry lança une boîte tiède à son neveu.

— Allez, fous-moi le camp.

Sam Loup Timide retourna s'asseoir au bord du trottoir. Une autre tentative de liberté écrasée. Ah, et puis quoi, raisonna-t-il, faut bien être loyal envers sa famille. Surtout quand elle vous fait vivre. Il but longuement le coca tiède et ferma les yeux. Ça n'allait pas si mal, dans le fond. C'était un bon jour pour parfaire son bronzage.

Chiun n'avait pas cessé de se plaindre depuis qu'ils avaient quitté leur chambre de motel à Santa Fe.

— Buse. C'est une insulte.

Remo serra le volant de la Chevy si fort qu'il faillit le casser.

— Petit père ! Je vous l'ai déjà dit cent fois. Nous ne pouvons pas

attendre éternellement dans une chambre de motel. Ce n'est pas pour ça que Smitty nous a envoyés ici.

— Imbécile. C'est exactement pour ça que l'empereur nous a envoyés. Si nous avions attendu quelques minutes de plus, Mona Madrigal serait arrivée. Tu as tout gâché.

— Mais enfin, nom d'un petit bonhomme ! Mona Madrigal ne sait même pas que nous sommes ici !

— Pah ! Dans mon village, quand un Maître de Sinanju apparaît, tout le village est dehors pour l'accueillir.

— Santa Fe n'est pas en Corée.

— L'empereur sera très fâché. Il nous envoie dans ce désert aride pour que Mona Madrigal me soit présentée. Et maintenant, nous avons insulté Sa Grâce en partant si grossièrement.

— Smitty ne sait même pas qui est Mona Madrigal, hurla Remo. Il y a des cadavres partout dans le désert...

— Simple ruse, affirma Chiun avec une patience exagérée. Tu ne vois donc rien ? Ah, je n'aurais jamais dû accepter un élève blanc ! Tu ne comprends rien à rien.

— Je comprends que nous devons aller aux monts Sangre de Cristo, dit obstinément Remo, à quoi la Chevrolet répliqua par quelques pétarades malsonnantes. C'est-à-dire, si ce tacot veut bien nous emmener jusque-là.

À ce moment, dans un fracas métallique et un raclement grinçant, le pot d'échappement tomba sur la chaussée.

— Tu vois ? dit Chiun avec un sourire satisfait.

— Je vois quoi ? Je vois que nous avons perdu ce foutu pot !

À peine Remo avait-il parlé que deux enjoliveurs sautèrent de leurs roues. Dans le rétroviseur, il les regarda tourbillonner sur la route, derrière lui.

— Tu vois ça ! s'écria triomphalement Chiun. Cette automobile est un camouflage !

— Je lui trouverais bien d'autres noms, maugréa Remo entre ses dents.

— Jamais l'empereur Smith n'a eu l'intention de nous la faire utiliser. Cela faisait partie de la ruse. Nous aurions dû attendre dans la chambre du motel. Il est parfaitement évident que l'empereur voulait me faire une surprise.

— Eh bien, il ne me surprend pas. Il a probablement acheté ce tas de ferraille vingt dollars chez un démolisseur, ce foutu fesse-mathieu de...

Le volant se détacha de la colonne de direction. Fou de rage, Remo le jeta sur le siège arrière. Il insinua ses doigts dans la colonne et manipula le mécanisme pour diriger la voiture comme s'il réglait une radio. Chiun ricana.

— Tu vois ? Tu aurais dû m'écouter. Maintenant nous devons retourner au motel. Miss Madrigal est peut-être déjà là.

— Pas question. Nous ne retournons pas. Tout ce qu'il nous faut, c'est une autre voiture.

Le moteur hoqueta. Remo appuya plusieurs fois sur l'accélérateur. La voiture avança par petits bonds.

— C'est à ne pas croire, grommela-t-il. La jauge d'essence est cassée aussi. Je crois que nous tombons en panne sèche.

Chiun croisa les bras.

— Tu devrais peut-être me répéter, ô brillante lumière, la nécessité de cette mission ?

— Pas la peine d'ironiser. Nous sommes dans le pétrin. Nous... Ah, par exemple ! Qu'est-ce que c'est que ça, là-bas devant ?

Remo cligna des yeux. Dans le lointain, il y avait un petit bâtiment avec deux objets rectangulaires sur le devant.

— Ça, par exemple ! répéta-t-il avec soulagement. Une station-service ! Eh bien, nous avons de la veine, après tout.

— Quelle chance remarquable, ironisa Chiun.

Un jeune homme aux cheveux noirs se leva d'un bond quand Remo s'arrêta devant Harry Payless.

— Dites donc, chouette voiture que vous avez là, dit-il en allongeant le bras à l'intérieur pour tâter le tissu des sièges.

Agacé, Remo lui donna une tape sur la main.

— Vous permettez ? Le plein, simplement.

— D'accord, dit aimablement le jeune homme. Je jetais un coup d'œil, quoi, c'est tout. Dites, vous avez une cigarette ?

— Non. Est-ce qu'il y a un marchand de voitures d'occasion, par ici ?

— Rien de tout près. Vous savez que vous n'avez pas de volant ?

— Vous avez vraiment un œil de lynx !

— Je peux l'arranger. Comme neuf. J'en ai pour une seconde.

Remo examina le jeune homme. Il avait l'air assez amical.

— Vous êtes mécano ?

— Je suis indien, répliqua fièrement le garçon. Sam Loup Timide. Vous avez un chewing-gum ?

— Non, gronda Remo, exaspéré.

— Deux ou trois élastiques, peut-être ?

— Pour quoi faire ?

Loup Timide fit un geste vague.

— Ça peut toujours servir. On ne sait jamais.

— Je n'ai rien que de l'argent.

— Ah...

L'Indien baissa les yeux, tout à fait désintéressé.

— Je voudrais acheter une carte.

— À l'intérieur. Voyez Harry.

— Je t'accompagne, dit Chiun. Ces vapeurs d'essence assaillent mes narines. Je serai probablement mort avant l'aube de vapeurs empoisonnées. Mort, sans avoir jamais fait la connaissance de Mona Madrigal. Le charmant et aimable cadeau de l'empereur sera gaspillé. Naturellement, si nous retournions au motel, cela me sauverait sans doute la vie. Mais n'y pense même pas, Remo. Qu'est-ce que la vie d'un pauvre vieillard ?

— Merci de votre générosité, Chiun, dit Remo en entrant dans la station.

Derrière le comptoir, il y avait un vieil homme décharné aux bras semblables à des mouillettes de pain grillé, qui lisait un journal. Il portait une chemise à fleurs de couleurs vives et d'épaisses lunettes qui lui glissaient sur le bout du nez.

— L'appareil à glace est en panne, dit-il en levant les yeux vers Remo. Sera pas réparé avant demain.

Il secoua son journal et reprit sa lecture.

— Je ne veux pas de glace. J'ai besoin d'une carte.

— Pas de cartes. Sam les a toutes empruntées.

— Qu'est-ce qu'il veut en faire ?

— Allez savoir ! C'est un Kanton.

Remo secoua la tête.

— Quelque chose a dû m'échapper, par là.

— Faites pas attention. Ce sera tout ?

— J'ai besoin d'une autre voiture.

— Peux rien pour vous, dit Harry en tournant la page de son journal. Le concessionnaire le plus proche est à Santa Fe.

— Tu vois ? souffla Chiun. C'est le destin.

— C'est encore loin, les monts Sangre de Cristo ?

Harry leva les yeux vers les tubes fluorescents du plafond.

— Peux pas vous dire. Jamais été là-bas. Sam devrait le savoir. C'est un Kanton.

— Vous avez déjà dit ça. Qu'est-ce que c'est, un Kanton ?

— Un Indien, petit. Ils viennent de par là-bas, des Sangre de Cristo.

Le vieil homme sourit soudain, largement, et claqua son journal si fort que ses lunettes lui tombèrent du nez.

— Vous savez de quoi vous avez besoin ?

— Oui. D'une carte.

— Non, d'un guide ! Vous avez besoin d'un guide, un vrai guide indien, traqueur et dépisteur, l'oreille sur la terre, le nez dans le vent. Et j'ai exactement l'homme qu'il vous faut.

— Sam ? dit Remo sans enthousiasme.

— Nul autre ! s'écria Harry en se claquant la cuisse.

— Euh... non, merci. Je crois que vous avez davantage besoin de

lui ici.

— Bon Dieu non ! Enfin, je veux dire, quoi, c'est la morte-saison, n'est-ce pas ? Je peux me passer de lui pendant quelques jours. Alors, monsieur, qu'est-ce que vous en dites ? supplia Harry.

Remo le considéra avec méfiance.

— Je crois que je peux me passer de lui, aussi.

Le vieux poussa un grand soupir.

— Et merde. Je pensais bien que ça ne marcherait pas. Le fait est, c'est mon neveu. Ma sœur a épousé un Kanton et quand elle est morte, j'ai écopé de Sam. Y a vingt-six ans de ça. J'ai jamais pu me débarrasser de lui depuis.

— Qu'est-ce que vous lui reprochez ?

— C'est un Kanton, voilà ce que j'ai à lui reprocher ! glapit Harry. C'est des emprunteurs. Ils n'y peuvent rien. C'est dans leur sang. Mais ça me rend dingue. T'as une chemise ? T'as un sac d'aspirateur ? Tchah ! Vous avez jamais vu le musée des Indiens Kantons ? Y a rien dedans que des reconnaissances de dettes, y en a qui remontent aux seize cents et quelques.

— Vous voulez dire que Sam est un voleur ?

— Bon Dieu non ! Non. L'argent, il s'en fout. Il ne possède rien, il ne veut pas. Mais il vous empruntera vos dents.

— Ma foi, je n'ai rien à emprunter, dit Remo après avoir réfléchi. Et après tout, un guide ne serait pas superflu...

— Tenez, je vais vous dire ! interrompit Harry. Vous me débarrassez de Sam et votre plein, je vous l'offre !

— Nous acceptons, dit vivement Chiun.

— Ouah – ah ! glapit Harry et il bondit derrière son comptoir. Je vais dire à Sam de se préparer.

Quand le vieux fut sorti en courant, Remo se tourna vers Chiun.

— Pourquoi avez-vous dit ça ? Nous ne connaissons même pas ce type-là.

Chiun croisa les bras en glissant ses mains dans ses manches.

— C'est très simple. Maintenant, nous avons de l'essence gratuite. Avec ça, nous pourrions retourner à Santa Fe. Nous offrirons ce Sam à l'empereur, en disant qu'il nous a forcés à quitter temporairement notre chambre de motel. Comme ça, l'empereur Smith ne sera pas offensé que nous n'ayons pas été présents pour recevoir la visite de Mona Madrigal.

Remo se frappa le front.

— Vous plaisantez ? C'est le raisonnement le plus tordu que j'aie jamais entendu !

— Avec les empereurs, tout est dans la subtilité, déclara Chiun.

Un cri aigu de vautour étranglé les fit courir dehors.

C'était Sam Loup Timide. Il était couché par terre, battant des bras

et des jambes, la langue pendante, les mains maigres de Harry serrées autour de son cou.

— Eh bien, qu'est-ce qui se passe ? demanda Remo en soulevant Harry de Sam. Je croyais que vous l'aimiez bien.

— Foutu sale vaurien de Kanton ! glapit Harry. Je me donne du mal, je me ruine pour te donner une chance avec ces types-là et regarde un peu ce que tu fais à leur voiture !

— La voiture ? murmura Remo.

Il chercha des yeux la Chevy et la vit garée à côté d'une jeep.

— J'ai réparé le volant, quoi ! protesta Sam.

Remo regarda avec stupeur l'intérieur de la Chevrolet. Effectivement, le volant avait bien repris sa place. Mais les deux sièges ainsi que le tableau de bord, l'allume-cigares, les essuie-glaces, les poignées de porte, le rétroviseur et les quatre pneus avaient disparu. Ils avaient tous été montés sur la jeep, à côté.

— Il travaille vite, remarqua Chiun, impressionné.

— La police aussi, gronda Remo en retournant à Loup Timide.

— Mais je n'ai fait qu'emprunter ces accessoires, se défendit l'Indien étonné.

— Des accessoires ? hurla Remo. Des pneus, vous appelez ça des accessoires ?

— Doucement, doucement, intervint Chiun. Cette personne a des possibilités.

— Comme un tas de gars de San Quentin.

— Réfléchis, Remo. Nous prenons sa voiture.

Les yeux de Remo allèrent du vieil Oriental à la jeep.

— Pas mal, petit père.

— Hé là ! Non, attendez ! protesta bruyamment Sam. Non, je ne sais pas...

— Je vais t'expliquer, dit Remo à la manière d'un bon maître d'école. Ou nous prenons ta jeep, ou tu passes les deux prochaines années en prison. Alors, qu'est-ce que tu réponds ?

Loup Timide regarda fixement Remo, pendant quelques instants, et puis sa figure se fendit d'un large sourire.

— Eh bien, on dirait que vous venez d'embaucher tous les deux un authentique guide indien ! dit-il en tendant la main.

Remo ne la prit pas et montra la jeep.

— Tu conduis.

Loup Timide se mit au volant.

— Nous pourrions aller en voiture jusqu'aux contreforts des Sangre de Cristo, annonça-t-il gaiement, mais après ça, faudra marcher.

— Ainsi, tu es déjà allé dans ces montagnes ?

— Non, pas vraiment. Un randonneur m'a dit ça, il y a un mois ou deux. Il m'a prêté ces bottes que j'ai là.

— Normal, marmonna Remo.

Sam ne se laissa pas démonter.

— Un type chouette. Il m'a raconté qu'il montait là-haut pour voir un vieux monastère franciscain sur l'un des sommets mais quand il y est arrivé, c'était plein de soldats. Ils l'ont chassé.

— Des soldats américains ?

— Probable. Il a pas dit.

Sam emballa le moteur.

— Un instant, dit Remo. Un coup de fil à donner.

Dans la station, Harry était radieux.

— Alors comme ça, vous allez quand même l'emmener ?

— Ouais. Où est le téléphone ?

Harry montra du doigt.

— Ça ne vous ennuerait pas de sortir une minute ? Cette communication est personnelle.

— Bien sûr, répondit Harry avec un clin d'œil salace. Une petite chérie, hein ?

Remo songea à la figure pincée et citronnée de Harold W. Smith et soupira.

— Pas précisément.

Les ordinateurs de Smith bourdonnèrent et cliquetèrent pendant moins de vingt secondes pendant que Remo attendait sa réponse.

— Il n'y a aucune base militaire américaine dans les monts Sangre de Cristo, annonça la voix acide.

— C'est tout ce que je voulais savoir, dit Remo et il raccrocha.

En montant dans la jeep il déclara :

— Nous allons monter à ce monastère. C'est de quel côté ?

— Plein nord, répliqua Sam avec autorité.

Jubilant, Harry agita la main, sur le seuil de sa station, et Sam fit faire un tour complet à la jeep. Remo se détendit.

— Finalement, c'est une bonne chose de vous avoir, après tout, dit-il à l'Indien. Je ne voudrais pas me perdre dans ces montagnes.

Loup Timide fit un autre tour complet sur la route, puis un troisième.

— Il me semble que nous pouvons arrêter de parader et prendre la route, dit sèchement Remo.

— D'accord, mais y a un truc.

— Quoi donc ?

— C'est de quel côté, le nord ? demanda Sam.

CHAPITRE V

La petite blonde gémit, les mains plaquées sur son ventre.

— Il me faut un docteur, implora-t-elle entre ses dents. Il faut que tu m'aides. Je crois que c'est l'appendicite.

Elle voulut dire autre chose mais la respiration lui manqua et elle se cassa en deux.

Les autres femmes s'animèrent. Dans la journée, les hautes fenêtres de l'ancienne chapelle laissaient pénétrer de la lumière qui révélait les vieux murs de pisé du monastère et son sol de dalles dégoûtantes. Les filles se serraient dans les coins, les unes contre les autres pour se réchauffer, blêmes, l'air apathique. Certaines avaient des blessures récentes, de coups infligés par les gardiens.

Consuelo Madera s'approcha de la jeune blonde. Elles s'étaient réveillées ensemble, avec les sœurs cadettes de Consuelo, dans cet endroit humide et terrifiant. Quand les petites Madera apprirent que leurs parents et leur frère étaient partis, qu'ils étaient probablement morts, les deux plus jeunes devinrent presque folles de chagrin. Leurs sanglots attirèrent les gardes qui arrivèrent avec leurs gourdins et leurs poings.

Consuelo apprit vite à mettre de côté sa propre peur, pour mieux aider les autres. Comme pour se mettre en communication tacite avec la splendide Mexicaine, la jeune blonde nommée Karen l'assista pour soigner les malades et reconforter celles qui désespéraient. Dès leur premier jour ensemble, Karen et Consuelo étaient devenues de ces amies qui feraient n'importe quoi l'une pour l'autre, sans hésiter.

— Qu'est-ce que tu as, Karen ? murmura Consuelo en la prenant dans ses bras pour la soutenir jusqu'au mur. Je peux faire quelque chose ?

— Ça va très bien, chuchota Karen. Ne fais semblant de rien. Essaie seulement de faire venir un garde.

Consuelo obéit immédiatement.

— Garde ! cri a-t-elle. Nous avons besoin d'un médecin ! Cette femme est très malade.

Karen gémit lamentablement. Serrant autour d'elle sa robe grise informe, elle se laissa aller contre le mur et glissa par terre.

— Au secours ! glapit-elle. Je brûle, à l'intérieur !

Enfin Karen entendit du mouvement, le raclement d'une chaise repoussée, un bruit de bottes et, après un instant de silence, le grincement d'une clef tournant dans la serrure. Elle respira

profondément alors que la lourde porte de chêne tournait en grinçant sur ses gonds.

Elle garda la tête baissée quand les pas lourds s'approchèrent du coin où elle était blottie contre le mur de pisé. Les autres femmes s'écartèrent pour laisser passer le garde, en restant par petits groupes. Consuelo récita une prière.

L'homme, un jeune garçon à l'air un peu abruti nommé Kains, hésita en passant devant la jeune Mexicaine. Inconsciemment, il s'humecta les lèvres.

Qu'elle est belle ! pensa-t-il. Ses yeux ternes clignotèrent quand son regard se posa sur les fesses de Consuelo. Il tendit la main pour la toucher mais se retint. Non. Elle est différente des autres, se dit-il.

Consuelo était la seule des nouvelles arrivées qui le regardait en face. Sans crainte, elle avait exigé des pansements et de l'eau pour ses compagnes. Et quand il avait apporté l'eau, elle l'avait remercié. Une vraie dame, pensa Kains.

Pas comme cette autre emmerdeuse qui causait tout le temps des difficultés.

— Qu'est-ce que tu as ? demanda-t-il d'une voix dure en se penchant sur la blonde frissonnante.

— Je suis malade, gémit Karen.

Les sourcils froncés, Kains tirailla la visière de sa casquette. Ses petits yeux renfoncés exprimaient l'incertitude.

— Ma foi, il n'y a pas de médecin. Un des gardes était infirmier, dans le temps. Il pourrait venir te voir.

— Ah, mon Dieu, aïe, geignit Karen.

Elle allongea un bras et saisit celui de Kains, comme pour se soutenir, se relever. Le geste força le garde à s'approcher encore, sous peine de perdre l'équilibre. La crosse de son fusil en bandoulière lui cogna le dos.

— Fumier, souffla Karen.

En s'appuyant contre le mur pour ne pas tomber, elle leva violemment son genou dans le bas-ventre sans protection de Kains. Il laissa échapper son souffle comme un soufflet de forge crevé, se cassa en deux, en plaquant ses mains sur sa virilité meurtrie, et Consuelo lui sauta sur le dos pour nouer ses bras maigres autour de son cou de taureau.

— Prends son fusil ! cria Karen.

Elle se repoussa du mur et se rua la tête en avant dans le ventre mou du garde. Il hoqueta, chancela mais réussit à rester debout. Rabattant son poing en arrière il l'écrasa contre la bouche de la petite blonde.

Consuelo hurla en voyant tomber Karen, le nez et la bouche en sang. Au-dessus des têtes, un crépitement d'arme automatique traça

un pointillé irrégulier sur le mur. Le bruit était assourdissant, mais les armes tiraient trop haut pour blesser les filles. De la poussière tourbillonnait, des plâtras tombaient. Prises de panique, les prisonnières hurlantes couraient en tous sens pour se mettre à l'abri.

— C'est fini ! rugit une voix grave. Que tout le monde se calme et personne ne sera blessé.

Karen leva prudemment les yeux vers l'homme, là-haut sur la galerie. Il avait un fusil-mitrailleur mais avec le canon en l'air comme s'il était certain de ne pas avoir à s'en servir. Une cigarette pendait au coin de sa bouche. Il n'avait même pas pris la peine de l'éteindre.

Pour eux, ce n'est que de la routine, pensa Karen. Ils savaient bien qu'elle et Consuelo, et les autres femmes, n'avaient aucune chance de maîtriser des gardiens, dans cet asile de cauchemar.

— Que ça vous serve de leçon, reprit la voix sévère. Vous n'avez aucun moyen de sortir d'ici avant que nous décidions de vous laisser partir. Si jamais vous tentez encore une connerie de ce genre, fillettes, y aura pas assez de cercueils pour vous fourrer toutes.

Ordures, pensa Karen. Je t'en foutrai, moi, des « fillettes » ! Un jour...

Elle porta une main à sa figure. Ses dents de devant lui faisaient mal mais elles n'étaient pas cassées. Kains, près d'elle, époussetait ses vêtements et rajustait sa casquette au bon angle.

— Garce de menteuse, marmonna-t-il.

Il jeta à Karen un regard noir, tourna les talons et sortit de la salle. Elle ne put se retenir de sourire en voyant sa démarche embarrassée. Consuelo vint s'asseoir à côté d'elle.

— Tu es blessée ? demanda-t-elle doucement.

— Je n'ai rien de cassé.

— Tu as eu de la chance. Cette fois. Ne recommence pas de genre de folie, Karen.

— Il faut que je sorte d'ici, répliqua Karen d'un air buté.

— Nous voulons toutes partir.

— Ça se peut. Mais moi je vais réussir.

Consuelo soupira.

— Alors réfléchis, au moins. Une femme ne peut pas sortir de cette prison à coups de poing et de pied. Tu as besoin d'autre chose que de courage.

— Qu'est-ce que j'ai d'autre ? répliqua Karen en souriant amèrement.

— Tu as besoin d'un plan.

— Quoi, par exemple ? Il n'y a qu'un moyen de sortir d'ici, par la porte.

Consuelo leva les yeux vers le haut plafond voûté et les étroites fenêtres semblables à des meurtrières.

— Tu crois ça ?... Tu m'as l'air rapide, agile. Tu as fait de l'athlétisme ?

— Championne de gymnastique de l'État, dit Karen. Mais c'était au lycée. Voilà deux ans que je n'ai pas fait de compétition.

— Tu crois pouvoir passer par une fenêtre ?

Karen essaya de juger de la largeur.

— Oui, je pense... Mais comment est-ce que je vais monter là-haut ? Nous n'avons pas de corde.

— Nos robes. Chacune de nous n'a qu'à déchirer une bande de dix centimètres, du bas. Si nous le faisons toutes, ils ne remarqueront rien. Nous attacherons tous les morceaux et nous ferons une corde.

Karen posa une main sur le bras de Consuelo.

— Merci d'essayer de m'aider. Mais ce n'est pas en attachant des bouts de chiffon que nous arriverons à quelque chose. Il me faudra un truc quelconque pour accrocher la corde à la fenêtre. Une barre de fer, un manche à balai, quelque chose de solide. Nous n'avons rien...

Consuelo regarda vivement autour d'elle et fouilla sous sa robe-chemise.

— Et ça ? demanda-t-elle en brandissant une matraque.

— Consuelo ! Comment est-ce...

— Elle est à Kains. C'est la pause déjeuner. Il ne va pas s'apercevoir tout de suite qu'il l'a perdue.

— Mais comment...

La jeune Mexicaine pouffa.

— Je l'ai prise pendant qu'ils s'occupaient tous de toi. Mais nous devons agir vite. Kains va bientôt revenir.

— Qu'est-ce qu'il te fera, quand il saura ?

— Probablement rien, répondit négligemment Consuelo. Je lui plais, ça se voit. T'en fais donc pas pour moi. Va chercher du secours et reviens aussi vite que tu pourras, avec la police, d'accord ?

Elle déchira l'ourlet de sa robe.

— Dépêchons-nous !

Karen déchira aussi la sienne et noua le lambeau à celui de Consuelo qui faisait le tour pour rassembler tous les chiffons.

En quelques minutes, la corde de fortune fut prête. Karen attacha une extrémité à la matraque et la lança vers la fenêtre haute. La matraque n'y arriva pas et retomba bruyamment. Instinctivement, toutes les filles se tournèrent vers la grande porte de chêne qui les séparait de leurs gardiens. Elle ne s'ouvrit pas.

Karen fit un nouvel essai, et un troisième. Au quatrième, la matraque passa par l'étroite fissure dans le mur. Tout le monde poussa un soupir de soulagement.

— Vite ! On vient !

Serrant les dents, s'efforçant de rester calme, Karen grimpa

patiemment à la corde. Elle avait les mains moites, les épaules douloureuses, mais elle continuait de se hisser, main sur main, en s'aidant des pieds contre le mur.

— Dépêche-toi ! conjura Consuelo.

Avec effort, Karen lança une jambe par l'ouverture. Puis, à cheval sur la fenêtre, elle fit passer la matraque de l'extérieur à l'intérieur et remonta sa corde.

Lorsque Kains et l'autre gardien arrivèrent, il n'y avait d'autre trace de Karen Lockwood que la matraque posée horizontalement sur le rebord de la fenêtre.

— Qu'est-ce qui se passe ici ? gronda Kains en fixant sur les filles son regard bestial.

Consuelo s'avança. Ravalant la boule dans sa gorge, elle se força à sourire.

— Nous sommes heureuses que vous soyez venu, señor...

Comme par hasard, la manche de sa robe glissa sur son épaule gauche et révéla le renflement d'un de ses beaux seins fermes. Kains le regarda bouche bée. Elle entendit sa respiration oppressée.

La tension fut rompue par le bruit de la matraque tombant sur les dalles en entraînant le flot de chiffons qui avaient servi à faire une corde. Karen s'était évadée !

— Tiens, qu'est-ce que c'est que ça ? demanda le second garde.

Kains alla la ramasser, tâta la dragonne de cuir vide à sa ceinture et s'exclama :

— C'est ma matraque ! Je ne savais même pas que je ne l'avais plus !

— C'est ces salopes qui ont fait ça, marmonna son camarade et il compta les prisonnières. Il en manque une !

Il appuya sur un bouton, à côté de la porte. Une sonnerie d'alarme stridente retentit et le bruit fut suivi par celui des bottes des gardiens fouillant systématiquement le secteur à la recherche de l'évadée.

— C'est la petite morveuse blonde qui s'est sauvée, reprit le second garde en saisissant Consuelo par le bras. Où est-ce qu'elle est allée ?

Kains le repoussa.

— Pourquoi est-ce que tu t'en prends à elle ?

— Elles sont copains comme cochon, ces deux-là. La Mex sait où l'autre est allée. Pas vrai, salope ?

Il la gifla violemment.

— Je te pose une question, salope !

Il la frappa encore. Un filet de sang apparut au coin des lèvres de Consuelo. Kains leva sa matraque et menaça son camarade.

— Fous-lui la paix ! hurla-t-il, les yeux fous.

— Ben quoi, qu'est-ce qui te prend ? T'en pincas pour la pute ou quoi ?

Kains allait frapper quand la lourde porte s'ouvrit et une double colonne d'hommes en uniforme entra. Entre eux marchait un individu de quarante à cinquante ans dont l'uniforme bien repassé portait des insignes de commandant empruntés à l'armée américaine. Il avait un air dur, mauvais, une de ces figures glabres sévères qui semblent l'apanage des fanatiques religieux et des officiers de carrière.

Kains laissa tomber sa matraque pour saluer l'officier.

— Comment est-ce que ça s'est passé ? demanda le commandant.

— On dirait qu'elle a filé par la fenêtre, mon commandant, bredouilla Kains. Elle a fait une corde avec des bouts de chiffon.

Le commandant absorba le renseignement, l'expression amère, en remarquant la petite lueur de triomphe dans les yeux des prisonnières. Il désigna du menton Consuelo Madera.

— Pourquoi est-ce qu'elle a la figure en sang ?

— C'est une amie de la prisonnière qui s'est évadée, mon commandant, j'ai pensé que nous pourrions la faire parler, répondit le camarade de Kains.

— De quoi ? ricana l'officier. Elles ne savent même pas où elles sont. Imbécile. Vous lui avez abîmé le portrait pour rien.

— Excusez-moi, mon commandant.

— Votre nom, soldat ?

— Dexter, mon commandant. Caporal Robert T.

— Vous n'êtes pas ici pour endommager la marchandise, Dexter.

— Non, mon commandant.

— Quel que soit le genre d'ennuis qu'elles causent, vous ne devez pas frapper les femmes sur la bouche, c'est clair ?

— Oui, mon commandant.

— Vous les frappez au corps, comme ça.

Le commandant fit la démonstration, d'un puissant crochet du droit dans le ventre de Consuelo. Elle gémit et la douleur la cassa en deux.

Le commandant Deke Bauer s'épousseta les mains.

— Comme ça, elles gardent leur beauté. Compris ?

— Oui, mon commandant, marmonna Dexter.

— Au fait, où étiez-vous tous les deux, pendant l'évasion ? Vous n'étiez pas de faction ?

— Plus ou moins, mon commandant. C'était la pause déjeuner.

— Ça ne fait rien, caporal.

La figure hagarde de Dexter se détendit.

— Merci, mon commandant.

Bauer dégaina son revolver, un Colt Magnum.

— De rien, dit-il et il tira à bout portant dans la figure du garde.

Quand le cadavre, avec ses yeux encore étonnés, tomba par terre, Bauer lui donna un coup de pied, pour le pousser vers Kains.

— Veuillez à ce que cela ne se reproduise plus, dit-il tranquillement avant de repartir.

Kains sentit le sang refluer de sa figure. En suivant Bauer et ses hommes, il jeta un regard furtif à Consuelo, à quatre pattes à côté du corps de Dexter. Sa tête retombait et elle faisait des efforts pour se relever. Kains aurait voulu l'aider, mais il savait qu'il n'était pas de taille à s'opposer à Deke Bauer.

*

* *

Une demi-heure plus tard, Bauer était assis, les pieds sur un bureau à cylindre jonché de paperasses. Il tira longuement sur son cigare verdâtre, en écoutant au loin la salve saccadée d'un fusil-mitrailleur ponctuer le calme de l'après-midi.

Ses hommes n'avaient pas encore rattrapé la petite Lockwood mais ça ne tarderait pas. Son évasion n'était qu'une bavure mineure, aucun sujet d'inquiétude. Il souffla vers le plafond une spirale de fumée.

Un petit sourire étira ses lèvres minces. Très peu de choses le faisaient sourire. Les détonations d'armes à feu étaient de celles-là.

Dans l'ensemble, il était tout à fait heureux d'avoir de nouveau un commandement. Seulement cinquante hommes, bien sûr, mais il y avait parmi eux quelques-uns des meilleurs soldats à sortir du Vietnam. Bauer lui-même les avait formés à sa manière, pendant un mois entier d'entraînement intensif. Ils étaient bien armés, bien payés et prêts à tout et à n'importe quoi.

Pour le moment, il ne s'était encore rien passé. La faible tentative d'évasion de la petite, ça ne valait même pas la peine d'y penser, de l'avis de Bauer. Ses hommes seraient mis à l'épreuve du vrai combat, le moment venu. Miles Quantril lui avait promis cette chance et Bauer avait confiance en lui, dans un sens un peu pervers. En dépit de la cruauté de Quantril, il y avait quelque chose de presque militaire dans son allure et dans l'autorité de sa voix.

Bauer passa la main le long d'une étagère près de son bureau, pleine de souvenirs de guerre. Il y avait là ses décorations, naturellement. Douze, sur deux rangées bien ordonnées, épinglées sur un fond de velours bleu foncé. À côté d'elles, il y avait un assortiment de coupures de presse et de télégrammes qui jaunissaient dans leurs cadres époussetés tous les jours. Tous ces articles parlaient de la guerre. Il avait jeté tous ceux qu'on avait écrits sur son procès, en les traitant comme l'ordure qu'ils étaient. Des civils à la mie de pain, pensait-il. Ils ne savaient pas ce que c'était que la guerre.

Deke Bauer le savait. La guerre, c'était passionnant. C'était un défi. C'était la seule véritable mise à l'épreuve de la valeur d'un homme. La guerre, c'était la vie.

Le dernier article sur l'étagère était une photo d'un très jeune Bauer, dans une clairière de jungle avec trois hommes, tous en uniforme. Il ne se rappelait pas à quelle occasion la photo avait été prise, mais ça devait être quelque chose de spécial, parce que les trois autres étaient des soldats du contingent, sous ses ordres, et il n'en avait jamais particulièrement aimé aucun. Malgré tout, c'était la seule photo de guerre de Bauer qui avait survécu, alors elle avait pris de l'importance.

— Tabert, Hancock et Williams, murmura-t-il pour lui-même.

Hancock avait cassé sa pipe trois jours après la photo. Bauer n'avait aucune idée de ce qui était arrivé à Tabert. Il avait lu quelque chose sur Williams, il y avait des années. Il était devenu flic, ou quelque chose. Et puis il avait mal tourné et fini sur la chaise électrique. Bauer n'en avait pas été surpris. Il y avait toujours eu quelque chose, chez Williams, qui ne tournait pas rond.

On frappa à la porte. Comme tout le monde, dans la brigade de Bauer, le sergent qui entra était en noir. Il avait une Uzi à la bretelle.

— Nous avons repéré la prisonnière, mon commandant.

— A-t-elle été ramenée ?

— Non, mon commandant. Elle reste près des rochers et de la végétation, mais elle se dirige vers le versant sud de la montagne. On dirait qu'elle va tomber en plein sur une pleine voiture d'intrus.

— Des intrus ?

— Trois hommes, mon commandant. L'un d'eux est oriental. Ils sont à peu près à mi-hauteur.

— Des campeurs ?

— Probablement, mon commandant.

Bauer hocha la tête d'un air songeur.

— Prenez un peloton de huit hommes et allez les éliminer. Et la fille aussi. Ramenez les cadavres ici. C'est compris, sergent Brickell ?

Brickell comprenait. Il comprenait que s'il ne ramenait pas les cadavres, il était inutile qu'il prenne la peine de revenir.

Alors que le sergent sortait en hâte du bureau, Bauer sourit encore. La mort était aussi une des choses qui le faisaient toujours sourire.

CHAPITRE VI

À 1800 mètres, le genièvre et la sauge du Sangre de Cristo laissèrent la place aux épicéas et aux grands sapins majestueux.

Sam Loup Timide emballa son moteur, mais les roues de la jeep patinèrent sur la pente rocheuse abrupte.

— Pas la peine, dit Remo. Nous ferions mieux de descendre et de continuer à pied.

— À pied ? Et qu'est-ce qui arrivera à ma jeep, si je la laisse là ? protesta Sam.

— C'est en plein milieu de nulle part. D'abord, vous avez dit vous-même qu'il nous faudrait la laisser.

— Pas au beau milieu de nulle part. Comment est-ce que nous la retrouverons ?

— Ça, c'est votre problème, dit Remo avec irritation. Vous êtes supposé être le grand guide indien.

— Je le suis ! je suis un Kanton pur-sang ! affirma l'Indien avec une belle conviction. Ces montagnes sont le terrain de chasse de mes ancêtres. Dans mes veines...

— Ah, billevesée ! Depuis que nous avons quitté la station-service de Harry, nous nous sommes perdus huit fois.

— J'y suis pour rien si la mousse pousse du mauvais côté des arbres.

— La mousse pousse toujours sur le côté exposé au nord.

— Seulement la mousse des Blancs, insista dignement Loup Timide.

Remo soupira et se mit à grimper. Le soleil était sur le point de se coucher, la nuit n'allait pas tarder à tomber. En altitude, la température était beaucoup plus froide que dans les contreforts ensoleillés.

Derrière lui, Chiun marchait dignement dans la forêt dense, son kimono bleu voletant à la brise. Sam était encore à la voiture et se débattait pour accrocher sur son dos un sac plein de provisions de bouche.

— Quel sentier prenons-nous ? lui cria Remo d'un éperon rocheux marquant une fourche.

— Euh... celui de gauche, répondit Sam. Non, je crois que nous devrions aller à droite. À vrai dire, les deux se défendent.

— Vous êtes l'individu le plus indécis que j'aie jamais vu ! glapit Remo.

— Je garde simplement l'esprit ouvert.

— Vous n'avez pas une carte ?

— Je n'ai pas besoin de carte. Je suis un Kanton pur sang.

Remo crachota et se força à garder son calme.

— C'est bon, Sam. Comme vous voudrez.

Mais si nous nous perdons encore une fois, je veillerai personnellement à faire de vous un rien du tout pur sang !

— J'ai bien une petite carte, vous savez, dit Loup Timide en plongeant une main dans sa poche. Harry a eu la gentillesse de me la prêter.

Remo la lui arracha.

— C'est une carte routièrre ! cria-t-il. À quoi ça peut nous servir ? La route la plus proche est à trente kilomètres !

— Il y a d'autres choses que des routes, dessus. Regardez, voyez ? Là c'est les monts Sangre de Cristo. C'est là que nous sommes.

— Sans blague ? gronda Remo en roulant la carte en boule pour la lancer aussi loin que possible. Il fait déjà sombre. Jamais nous ne trouverons le chemin du monastère avant demain.

— Écoutez, faut voir les choses du bon côté, conseilla Sam. Nous sommes dans une clairière, ici. Je vais faire un feu et nous cuire un souper. Ensuite, après une bonne nuit de repos, nous grimperons jusqu'au sommet. Nous n'avons pas beaucoup de chemin à faire avant de voir la mission. Hein ? Qu'est-ce que vous en dites ? demanda-t-il en souriant.

— Vous avez besoin d'être toujours aussi gai ? grogna Remo. Ça me porte sur les nerfs.

— Pardon.

Loup Timide disposa des bouts de bois dans un cercle de pierres, pour faire un feu.

— Dites, je peux vous emprunter une allumette ?

Sans un mot, Remo ramassa un petit caillou et le lança vers l'âtre sans feu. Le caillou frappa une pierre, puis une deuxième, une troisième et ricocha ainsi tout autour de la circonférence, en faisant jaillir des étincelles à chaque contact. Le mouvement fut si rapide que Sam eut l'impression que le feu prenait spontanément.

— Mince, ça c'est quelque chose ! s'exclama-t-il. Vous êtes peut-être en partie indien ? Vous croyez que je pourrais apprendre à faire ça ? Parce que je dois l'avoir aussi dans le sang, pas ? Je pourrais...

Inexplicablement, il fit un double saut périlleux en arrière et retomba en position assise. Chiun, près de lui, battait des mains comme pour en faire tomber de la poussière. Il avait une expression tout à fait aigre.

— Garde cette personne hors de ma vue, dit-il.

— Il ne pense pas à mal, chuchota Remo. Et nous lui avons

demandé d'être notre guide.

— Notre guide ? Ha ! Cet imbécile à cervelle de champignon est incapable de se guider sur un timbre-poste. Et il n'arrête pas de parler. Il n'a aucun sens de l'orientation. C'est une pierre pendue à notre cou. Et, rien qu'aujourd'hui, il a voulu m'emprunter soixante-quatre articles.

— Ouais, il est canulant, reconnu Remo.

Il regarda, derrière Chiun, le feu où Sam était accroupi et tournait le contenu d'un ustensile de métal avec un petit bâton, en chantant *Old MacDonald* à tue-tête, avec tout le fond sonore et les cris d'animaux.

— Mais il a quelque chose que j'aime bien...

Loup Timide tourna la tête et annonça avec un grand sourire :

— À la croûte !

— Il sait cuisiner, au moins, dit Remo et, reniflant avec mépris, Chiun le suivit.

— J'espère que vous avez faim, dit Sam en reniflant l'air comme dans un spot publicitaire de la télé. Ça sent pas bon, ça ?

— Qu'est-ce que c'est que cette espèce d'horreur ? glapit Chiun en montrant du doigt le chaudron.

Sam regarda dans le pot, puis leva les yeux vers Chiun.

— Des haricots, dit-il innocemment. Rien que des haricots en ragoût. Très nourrissants, si un peu de gaz ne vous gêne pas.

— Et ces bouts de gras ?

Les longs doigts, du vieux Coréen planaient au-dessus de la concoction mijotante.

— C'est du porc. Ça donne bon goût aux haricots. Tenez, goûtez ça.

D'une claque, Chiun fit tomber le bâton de la main de l'Indien.

— Remo, élimine-le.

— Voyons, Chiun, calmez-vous. Il ne cherche qu'à...

— Non seulement c'est un imbécile sans cervelle et bon à rien mais maintenant il veut m'empoisonner ! Empoisonner le maître de Sinanju avec de la graisse de porc !

— Mince, je ne voulais pas...

Remo fit taire Sam d'un geste. Il tendit l'oreille. Il y avait un bruit, là, qui ne faisait pas partie de la forêt.

Instantanément, Chiun et Remo furent chacun d'un côté de la clairière ; le bruit se répéta ; un faible bruissement de feuilles et le craquement d'une branche morte sous un pied humain.

Silencieusement, Remo s'engagea sous les arbres. Il y eut un petit brouhaha d'activité et un cri étouffé. Quand il reparut, il portait dans ses bras une jeune personne sale, petite et inconsciente.

— Qui c'est ça ? demanda Sam.

Remo la déposa sur le sol.

— Comment voulez-vous que je le sache ? Elle a trébuché et s'est assommée avant que je la rejoigne.

— Le vêtement qu'elle porte est dégoûtant, dit Chiun en fronçant le nez. C'est peut-être une musicienne.

La fille gémit en reprenant connaissance. Dès qu'elle vit les trois figures, elle frappa des deux poings. Remo lui attrapa les deux mains dans une seule des siennes.

— Doucement. Personne ne vous veut du mal.

Elle regarda autour d'elle, avec de grands yeux terrifiés.

— Vous n'êtes pas avec eux ? souffla-t-elle.

— Je ne sais pas qui sont eux, mais nous ne le sommes pas. Vous ne risquez rien.

— Dieu soit loué ! murmura-t-elle et elle enfouit sa figure dans la poitrine de Remo en sanglotant : J'ai réussi ! Je me suis évadée !

Remo la berça doucement. D'où qu'elle vienne, elle avait dû en voir de dures.

— Là, là... Vous pouvez m'en parler ?

— Oui... c'est pour ça que je suis là... Je dois aller chercher du secours. Pour les autres, dit-elle en reniflant.

— Pas si vite. Quels autres ? D'où venez-vous ? demanda Remo.

Elle joignit les mains, les serra pour se maîtriser.

— Je m'appelle Karen Lockwood...

D'une voix mal assurée, elle raconta tous les événements bizarres qui lui étaient arrivés depuis qu'elle avait été prise en stop par un minicar Ecomoline bleu, sur une petite route à l'écart de l'autoroute inter-états.

— La prison est sur cette montagne ?

— Oui. Ça devait être une église ou quelque chose, je crois. Pendant que je m'échappais en courant, je me suis retournée et j'ai vu un clocher.

— On dirait le monastère franciscain, dit Sam.

— En tout cas, il n'y a pas de Franciscains maintenant ! Ces soldats n'ont pas arrêté de me tirer dessus, jusqu'à ce qu'il fasse nuit.

Chiun plissa le front.

— Alors ils sont tout près.

— Nous devons tous nous en aller d'ici et avertir la police, dit Karen. C'est loin, la ville la plus proche ?

— C'est Santa Fe, ça fait bien quatre-vingts kilomètres. Vous pouvez prendre la jeep. Nous resterons ici.

— Oh, dites, vous êtes sûr ? bafouilla Sam. Avec eux qui ont des fusils et tout...

— Bon, bon, vous pouvez partir avec la petite.

Sam retrouva le sourire.

— Je prendrai bien soin d'elle, ne vous en faites pas. Pensez donc, quand mes ancêtres parcouraient cette terre...

— Chut, fit Remo.

Il montra Karen. Elle était appuyée contre un rocher, profondément endormie. Sa figure sale était aussi innocente que celle d'un enfant.

— Elle est épuisée, murmura Chiun. Laissons-la dormir. Il sera temps d'aller à la police demain matin.

— Et ce sera plus facile aussi de retrouver notre chemin, dit le guide indien.

Remo le toisa avec un mépris écrasant.

— Ben quoi, ça arrive à n'importe qui, de se perdre !

— Dormez, ordonna Remo.

— Et ces soldats dont elle parle ?

— Ils ont probablement renoncé aux recherches. Du moins pour ce soir. Je vous réveillerai si quelqu'un vient.

— Vous n'allez pas dormir ?

— Pas si vous continuez à jacasser comme des pies stupides, tous les deux ! glapit Chiun de son coin de la clairière, où il était assis en position de lotus.

— Pardon, dit Loup Timide. Je ne savais pas que vous dormiez. Vos yeux sont ouverts. Ça doit être du zen, hein ? Comme quand on entend le bruit d'une seule main qui applaudit.

Il pouffa, très content de lui.

— Si vous n'êtes pas totalement silencieux d'ici cinq secondes, menaça Chiun, vous entendrez le bruit d'une seule main qui arrache la langue de votre gosier.

Loup Timide se dirigea sans un mot vers son sac de couchage. Remo le lui prit.

— Pour la petite, chuchota-t-il.

L'Indien se coucha en chien de fusil près du feu mourant et Remo porta la fille endormie sur le sac de couchage.

La nuit était silencieuse, à part les murmures de petites créatures des bois. Allongé à côté de Karen Lockwood, Remo la contempla. Elle avait la figure meurtrie et ses bras portaient des traces de coups. Il se demanda ce qu'elle avait subi. Quelles espèces d'hommes tenaient cette prison au sommet de la montagne, et pourquoi ?

Karen disait que toutes les prisonnières étaient des jeunes femmes que l'on avait enlevées. Elles pensaient que leur famille avait été tuée. Ça devait expliquer tous les cadavres trouvés dans le désert, jugea Remo.

Donc l'épidémie de crimes inexplicables qui inquiétait tant Smith n'était que le commencement.

Remo regarda entre les arbres la pente rocheuse de la montagne.

Quelque part au sommet se dressait une forteresse où un fou avait réuni un harem de superbes filles, et puis les torturait et les affamait. Quel que soit cet homme, Remo se jurait de le retrouver. Dès que la petite et l'Indien seraient partis, Chiun et lui entameraient les recherches.

Une brindille craqua. À la légèreté du bruit, Remo fut certain qu'aucun homme ne l'avait causé mais Karen se réveilla en sursaut, les yeux immenses, la bouche ouverte, terrifiée.

— Ce n'est rien, murmura Remo.

Elle gigota, remonta les jambes dans le sac de couchage sans écouter les paroles rassurantes de Remo.

— Ils arrivent !

— Mais non. Je vous assure. Ce n'est qu'une bête ou quelque chose.

Elle transpirait. Il comprit que rien ne la rassurerait à part une preuve tangible.

— Écoutez, je vais vous le prouver, d'accord ?

Il partit sans bruit sous les arbres. Karen écouta. Ce jeune homme aux poignets épais était le silence personnifié. Et puis un arbre s'agita, il y eut un bruissement soudain qui lui glaça le sang et finalement quelque chose bondit hors des fourrés, vers elle.

Karen hurla.

Instantanément, Chiun fut debout, en position de combat.

— Kèkèkça ? bredouilla Sam Loup Timide en clignant des yeux.

— Un raton laveur, répondit Remo en reparaissant. C'est tout ce que c'était, Karen. Un raton laveur.

Pendant qu'il parlait, le petit animal effrayé au masque noir fila à travers la clairière et disparut dans le sentier.

— Vous m'avez réveillé pour un raton laveur ? tempêta Chiun.

— Pardon, dit Remo. Karen a eu peur...

— Silence !

— Ho ! dites, qu'est-ce qui se passe ? demanda Sam en se frottant les yeux. J'ai entendu... ouf...

Il glissa, inerte, le long d'un tronc d'arbre.

— Est-ce que tu souhaites encore parler ? rugit Chiun.

Sam secoua vigoureusement la tête.

— Alors je vais peut-être pouvoir dormir.

Le vieux Coréen retomba avec grâce dans la position du lotus. Remo enlaça Karen et la ramena vers le sac de couchage.

— Excusez-moi, murmura-t-elle. Je suis trop nerveuse.

Une larme coulait sur sa joue.

— Ne pleurez pas, implora Remo. Je ne peux pas le supporter.

— Ah, mon Dieu ! Je ne sais même pas pourquoi je pleure. C'est la fatigue, probablement, et la peur, et il faut que j'avertisse la police, il

y a plus de cent personnes enfermées là-haut et une bande d'idiots qui ont passé la journée à essayer de me tuer...

Elle laissa tomber sa figure dans ses mains. Remo la prit dans ses bras.

— Allons, allons. C'est trop à la fois, pour une petite fille. Essayez d'oublier tout ça pour une minute, vous voulez ?

— Je ne peux pas oublier, il faut que...

Inconsciemment, elle avala une goulée d'air alors que les doigts de Remo se déplaçaient sur ses épaules. Leur contact fut d'abord léger, hésitant, et puis plus ferme pour masser et chasser la tension. Le mouvement avait quelque chose d'apaisant, de réconfortant. Karen sentit ses nerfs se dénouer, une douce chaleur l'envahit, d'abord du bien-être puis du désir.

Elle noua ses bras au cou de Remo. Leurs lèvres se rejoignirent et Karen eut l'impression qu'un brasier la consumait. Elle murmura quelques mots incohérents avant que la partie animale de son cerveau bloque toutes les pensées superflues qui la distraient de l'homme qui éveillait ses sens à la vie. Plus de réflexion. Son corps prenait la relève. Son esprit libéré pour la première fois, elle s'abandonna à son désir. Avec Remo, elle se sentait aussi libre qu'un oiseau planant et plongeant parmi les nuages.

Épuisée, elle s'endormit dans ses bras. Elle était menue et, pour Remo, aussi légère qu'une petite fille.

Et une autre brindille craqua.

— Qu'est-ce que c'est ? souffla Karen, immédiatement réveillée.

— Voyons, vous n'allez pas recommencer !

— Mais j'ai entendu quelque chose.

— Moi aussi. Un autre raton laveur, probablement.

— Ou quelque chose de plus gros, dit Chiun en se relevant comme s'il flottait hors de la terre.

— Ah non ! Arrêtez ! Elle est déjà assez effrayée comme ça, protesta Remo.

— Je vais aller voir.

Le vieil Oriental marcha sans bruit à travers la clairière.

— Bouge pas de là, vieux débris.

Remo et Chiun se tournèrent du côté de la voix inconnue. Quand un homme tout en noir s'avança, Karen hurla.

— C'est eux ! glapit-elle, secouée de violents tremblements.

Le soldat était grand, plus grand que Remo avec de puissantes épaules et une large figure burinée. Sa mitraillette Uzi était braquée sur Chiun.

Du coin de l'œil, Remo distingua sept autres hommes déployés autour du camp. Ils étaient en noir aussi, et tous armés d'une Uzi. Ils se déplaçaient habilement, comme s'ils étaient habitués aux tactiques

de l'embuscade. En silence, ils formèrent un vaste cercle autour des quatre civils, bloquant toutes les issues.

Remo jeta un coup d'œil à Loup Timide. L'Indien gémit dans son sommeil, se retourna et ouvrit les yeux, avec méfiance.

— Ho ! dites, qu'est-ce...

Un des soldats lui braqua son arme dessus. Loup Timide retomba à la renverse sur ses coudes en poussant un petit cri plaintif.

— Du calme, Sam, dit tout bas Remo, sans remuer un muscle, et il demanda aux soldats : Qu'est-ce que vous voulez ?

— La fille. Donnez-la !

— Vous... vous ne pouvez pas faire ça, bégaya Loup Timide.

— Ta gueule, petit con. Si je veux de la connerie, j'ai qu'à te presser la tête, répliqua le chef de la bande en levant son Uzi. La fille. Tout de suite. Autrement, le vieux Chinetoque en prendra entre les deux yeux.

— Elle n'est pas à vous, répliqua Chiun.

— Ah non ? ricana le chef avec un éclair de malice dans l'œil. Vous allez voir !

Il commença à presser la détente. Mais, tout à coup, l'arme n'était plus dans ses mains. Le frêle vieillard se tenait à côté de lui. Le soldat se sentit soulevé dans les airs. Un instant plus tard, une vague de douleur le submergea et puis plus rien. Son corps sans vie glissa au pied de la paroi de granit contre laquelle il s'était écrasé.

Les autres soldats restèrent un moment médusés, incapables de croire à ce qu'avaient vu leurs yeux. Mais ils étaient bien entraînés et leurs réflexes étaient rapides. Celui qui se trouvait à côté de Loup Timide pivota pour lui tirer dans la tête.

Remo vit l'amorce du mouvement dès que les pieds du soldat commencèrent à tourner. Il bondit en diagonale, les pieds en avant, et atterrit en plein sur la poitrine de l'homme. Une fontaine de sang jaillit de sa bouche tandis que l'Uzi s'en allait frapper un tronc d'arbre.

Sans interrompre son mouvement, Remo empoigna Sam Loup Timide et l'envoya dans les airs à l'écart de la ligne de tir. L'Indien suffoqué saisit une grosse branche et se réfugia précipitamment à l'abri contre le tronc.

Un autre soldat voulut s'emparer de Karen. Il la tenait par les cheveux quand une maigre main jaune aux ongles longs lui laboura la figure. Il hurla de douleur et ses mains se plaquèrent sur les orbites sanglantes où il avait eu des yeux. Un autre coup de rasoir de la main délicate de Chiun et l'homme mourut.

Le reste prit ses jambes à son cou. Ils connaissaient la forêt mais Remo était plus rapide qu'eux et il y voyait mieux. En quelques secondes, il brisa la colonne vertébrale d'un homme et fracassa le crâne de deux autres. Il entendit du bruit derrière lui et, en se

retournant, il vit Chiun qui assenait un coup mortel au dernier soldat. Le coup était si parfaitement porté que le mouvement paraissait lent, n'exigeant aucun effort. La main de Chiun, sortant toute raide de la large manche du kimono glissa comme une lame de métal vers la gorge du soldat. Quand elle frappa, les vertèbres cervicales se brisèrent et la tête fit un bond avant de rouler sur le sol dans une fontaine de sang. Le reste du corps tressauta et s'affala sur le tapis d'aiguilles de sapin.

Quand tout fut terminé, le vieil Oriental remit ses mains dans ses manches. Il donna un coup de pied dans l'Uzi du soldat et l'envoya dégringoler bruyamment sur la pente rocailleuse. Quelques instants plus tard, une salve de détonations rompit le silence.

— Marchandise minable, jugea le Coréen.

Remo s'accroupit pour examiner un des corps.

— Du tissu militaire teint en noir. Et ils se déplaçaient comme des soldats.

— Ton gouvernement a peut-être changé la couleur de ses uniformes ? suggéra Chiun. Je ne l'ai jamais trouvée appropriée. Tout ce vert, si proche de la couleur des excréments de singe. Le noir convient mieux à la tenue d'un guerrier.

— Ça se peut, grommela Remo, mais je ne crois pas que ces zigotos appartenaient à une branche quelconque de nos forces armées. Des anciens combattants, peut-être. Des mercenaires, vraisemblablement. Le chef parlait comme un Américain.

Karen arriva derrière Remo et posa la tête sur son épaule. Il la sentit trembler.

— Ne regardez pas, conseilla-t-il en la ramenant vers la clairière. Ça va ?

— Oui. Mais il faut que je parte. Il faut que j'alerte la police.

— D'accord. Sam va vous conduire dans la jeep... Sam ?

Remo regarda de tous côtés.

— Est-ce que quelqu'un voudrait me faire descendre ? gémit une voix chevrotante au-dessus de sa tête.

Il leva les yeux et vit Loup Timide qui lui faisait signe, du haut de la grosse branche de sapin où Remo lui-même l'avait expédié.

Remo exécuta un demi-tour et une seconde plus tard Loup Timide se sentit descendre en vol plané.

— Dites, où est-ce que vous avez appris tout ça ? C'est incroyable, vos trucs.

Chiun le toisa sévèrement.

— C'est Sinanju !

— Dingue, dingue en plein, s'exclama Sam avec admiration. Combien de temps il faut, pour apprendre des trucs comme ça ? J'ai vu ces pubs au dos des magazines, vous savez, Le Moyen Rapide d'être

Vainqueur, Trente Jours pour devenir Maître de Soi, on n'a qu'à envoyer le coupon...

— Il faut une vie entière, trancha Remo.

— Plus longtemps, quand on est blanc, ajouta Chiun.

— Mais moi, je suis *rouge* ! Je parie que j'arriverais à saisir le coup en quinze jours. J'ai bien regardé. C'est dans le poignet, pas vrai ? Alors si simplement je...

— Si simplement tu la bouclais tu pourrais conduire Karen à Santa Fe, dit Remo.

— Non, non, pas question, non. Elle ne risque rien en descendant de la montagne, déclara Loup Timide. Vous pourriez avoir besoin de moi, tous les deux.

— Hautement improbable, grommela Chiun.

— Ah oui ? Et alors, là tout de suite ?

— Quoi, là tout de suite ?

— Là tout de suite avec les soldats...

— Tu étais dans un arbre !

— Je détournais leur attention. Et d'abord, vous avez engagé un guide, pas vrai ?

— Oui, dit ironiquement Chiun. Malheureusement, nous sommes tombés sur toi.

— Sam a raison, intervint Karen. Il ne va pas y avoir de soldats, entre ici et Santa Fe. Mais j'ai besoin de la jeep.

— Holà, minute ! s'écria Loup Timide. Personne a dit de prêter ma jeep. Ni d'un emprunteur qui deviendrait prêteur. Et d'abord, cette piste nord-est va être dure pour le moteur.

Remo soupira.

— La direction de Santa Fe est plein sud.

Il fouilla dans les poches de Loup Timide, en extirpa les clefs et les lança à Karen.

— D'ailleurs, je crois que vous vous débrouillerez mieux sans lui. Ah, au fait. Quand vous verrez la police, ne parlez pas de nous. Dites simplement que vous vous êtes échappée et puis que vous avez volé la jeep près d'un campement désert. Sam ira la chercher plus tard.

— D'accord, dit-elle en venant embrasser Remo. Merci pour tout. Merci à tous.

Quand elle fut partie, Chiun se rassit par terre, les yeux mi-clos.

— Maintenant, peut-être, un pauvre vieillard va pouvoir dormir.

— Moi aussi, dit Remo. Je n'en peux plus.

— C'est malheureux. Parce que quelqu'un doit bien nettoyer les saletés que tu as faites.

— Que j'ai faites, moi ? Je n'ai guillotiné personne !

— Naturellement. Ta technique n'est pas à la hauteur du travail de précision. Mais même un individu comme toi peut avoir son utilité.

Fais disparaître ces déchets répugnants. Ces cadavres insultent le paysage. Et emmène cette créature bavarde avec toi. Réduis-la au silence si tu peux.

Loup Timide suivit Remo vers le premier cadavre. Mais comme la vue du sang lui donnait la nausée, il ne fut guère utile.

— Tu n'es vraiment bon à rien, maugréa Remo alors que l'Indien grelottait par terre après avoir rendu tripes et boyaux.

— C'est ce que mon oncle dit toujours. C'est ce que presque tout le monde dit de moi.

— Ma foi, presque tout le monde a raison.

Remo hissa le cadavre sur son épaule et le porta plus bas sur la pente, où il le laissa dans un petit arroyo.

Quand c'est pas des malles, c'est de la viande froide, pensait-il amèrement. Il avait l'impression de passer la moitié de sa vie à trimbalier des fardeaux d'un point à un autre.

Le grondement d'un hélicoptère retentit au loin. Alarmé, Remo cligna des yeux dans la nuit pour essayer de distinguer ses feux de position. L'hélicoptère tournait apparemment autour de la montagne mais sans descendre aussi bas que leur petit campement. Il se rassura. L'appareil n'avait donc pas encore pu apercevoir Karen. Il cherchait probablement le peloton de soldats qui les avaient surpris.

Le bourdonnement s'éloigna, revint, s'estompa de nouveau. Quel que soit le type qui commande l'opération au sommet de la montagne, pensa Remo en traînant d'autres cadavres vers l'arroyo, il a sa petite armée particulière.

L'appareil tournicotait toujours. Remo avait maintenant les mains moites. Il n'aimait pas le bruit des hélicoptères. Ni des armes à feu. Ni les cris d'enfants. Tout cela lui rappelait la guerre et, plus que tous les autres drames de sa vie, il voulait oublier celui-là.

Mais il ne pouvait pas. Chaque fois qu'il entendait un hélico, il se souvenait.

CHAPITRE VII

Il se souvenait surtout des cadavres.

Ça s'était passé sur une hauteur de la jungle, aux abords d'un petit village du Vietnam. Le peloton de Remo avait épuisé ses rations et se nourrissait comme il pouvait, d'oiseaux au plumage exotique et de légumes à l'aspect préhistorique. Il y avait plus de six mois qu'ils étaient coincés sur cette colline. Le temps semblait s'être arrêté. C'était le moment de partir.

Seulement chaque fois que les vivres manquaient, des hélicoptères arrivaient de Malaisie et de Sumatra avec du ravitaillement. Et avec les hélicoptères éclatait une nouvelle fusillade de francs-tireurs contre le camp.

Remo savait que c'était stupide de rester, le reste du peloton le savait et peut-être toute l'armée. On ne peut pas tenir une côte avec soixante-dix hommes quand on est entouré par une réserve inépuisable de fusils ennemis.

Malgré tout, ils tenaient la hauteur, depuis des semaines, des mois. Et tandis que les hommes étaient abattus un par un, les hélicoptères continuaient d'apporter des vivres aux survivants.

Ils n'amenaient jamais de troupes de remplacement. Les seuls hommes qui venaient parfois dans cet enfer étaient des agents de la CIA, cherchant Dieu savait quoi. Ils arrivaient avec leurs lunettes noires, leurs élégants pistolets, restaient un moment et ne parlaient à personne. Et repartaient par le prochain hélico alimentaire.

Parfois, les soldats demandaient à ces experts de la CIA quand ils quitteraient la hauteur, mais les agents de renseignements n'en savaient rien ou ne voulaient pas répondre. Ils n'avaient pas grand-chose à voir avec l'armée, et ils n'intervenaient pas.

Pas même dans le cas des cadavres.

C'était une idée du commandant.

Ils avaient commencé à apparaître au bout du premier mois. Les hommes étaient déjà épuisés, crasseux, isolés et trop effrayés pour dormir la nuit. La seule chose qui les soutenait, c'était ce genre d'humour noir particulier à ceux qui affrontent trop souvent la mort pour la prendre au sérieux.

Tous sauf le commandant. Tous les matins, il était debout le premier, rasé, habillé et sifflotant. Il dormait comme une souche et se réveillait prêt à tuer. Le commandant était en pleine forme pendant une attaque, surtout quand il pouvait livrer des combats corps à corps.

Plus d'une fois, Remo l'avait vu rejeter la tête en arrière et éclater de rire tout en étranglant un Vietcong de ses mains.

Et puis les cadavres apparurent. Par un matin d'été étouffant, Remo et ses camarades trouvèrent à leur réveil les corps mutilés de six Vietcongs morts suspendus à un fil de fer en bordure du camp. Ils étaient accrochés par les poignets. Leurs yeux ouverts et leurs blessures béantes étaient déjà couverts de mouches.

— Un petit rappel à l'ennemi, les gars, dit le commandant avec un grand sourire, quand ses hommes regardèrent avec stupeur cette exposition. Nous allons entourer le camp avec leurs carcasses. Ça leur apprendra à jouer aux cons avec l'armée US !

Sur ce, il hocha brièvement la tête, l'air sûr de lui, et s'éloigna comme s'il venait de faire à ses soldats un cadeau de prix.

Il y avait alors sur la hauteur un agent de la CIA. Il était arrivé deux jours plus tôt. Il s'appelait MacCleary et il se distinguait de tous les autres qui étaient venus. Pour commencer, il n'avait pas le type de l'espion classique maigrichon, le tout-venant de la CIA. MacCleary était grand et fort, presque obèse, et sa main droite était remplacée par un crochet. Il paraissait capable de devenir méchant s'il le voulait mais, comme tous les autres, il ne se mêlait de rien. Même en voyant les cadavres pendus à leur fil par cette matinée d'août, il ne dit rien.

Dans la journée, Remo l'aborda.

— Tirez-nous d'ici, lui dit-il. Le commandant est fou à lier.

MacCleary cracha sur son crochet et l'astiqua sur son pantalon.

— Je sais. Je n'y peux rien.

Il s'éloigna.

Tous les jours, de nouveaux cadavres s'ajoutaient aux anciens, alors que les premiers pourrissaient et tombaient du fil. De temps en temps, un oiseau emportait une main tombée et la lâchait au bout de quelques mètres, si bien que le camp était jonché de mains et de doigts gris et grouillant d'asticots.

Au début, les seuls cadavres étaient ceux de Viets qui avaient tenté d'attaquer la colline. Mais quand ils battaient en retraite, le commandant envoyait une expédition pour en ramener d'autres. Petit à petit, le camp fut entouré par un rideau de corps en putréfaction qui fondaient et se décomposaient au soleil tropical. La puanteur de la mort était partout et personne ne s'y habituaient. Quand le cercle de cadavres autour de la colline se referma, le commandant fit installer un second fil de fer.

Et il ne cessait de sourire, d'être bien rasé et de siffloter.

Ce fut par une écrasante matinée fétide que Remo vit les premiers venus du second fil. Et les entendit.

Ils n'étaient pas morts.

Deux civils vietnamiens étaient suspendus, comme les cadavres,

par les poignets. L'un était un vieillard aux cheveux blancs, complètement nu, l'autre un garçon de neuf ou dix ans à peine. Il avait une blessure par balle au côté. Le vieux gémissait tout bas. Le petit garçon, tout près de la mort, ne faisait qu'ouvrir et fermer la bouche en haletant.

— Qu'est-ce que vous en pensez, soldat ? demanda le commandant, plus propre que jamais.

Sans un mot, Remo détacha le vieillard et l'enfant. Il porta le garçon dans ses bras ; cet enfant ne devait pas peser plus de vingt-cinq kilos.

— Ces personnes ont besoin d'un médecin, dit Remo.

Le commandant fronça les sourcils.

— Est-ce que je t'entends appeler ces tas d'ordures ambulants des personnes ? Dépêche-toi de les raccrocher, soldat, avant que je te fasse passer en conseil de guerre !

— C'est des civils, mon commandant, dit Remo en sentant la bile lui remonter à la gorge.

— C'est de la merde ! Tu m'entends ? De la merde ! Comme toi, Williams. Alors tu vas me raccrocher ces saletés sinon le conseil de guerre sera trop bon pour toi.

Quelques soldats s'étaient approchés pour voir la cause de l'algarade. Avec eux, il y avait Conrad MacCleary, l'homme de la CIA.

Remo posa le petit garçon par terre.

— Vous pouvez aller vous faire foutre, marmonna-t-il. Mon commandant.

En un éclair, le couteau du commandant quitta son fourreau et menaça la gorge de Remo. Il se tourna et la lame lui entailla la partie charnue de l'épaule. La figure du commandant se durcit en un sourire mauvais.

— Tu vas regretter d'avoir dit ça, soldat, gronda-t-il en repoussant Remo vers les cadavres suspendus.

— Doucement, commandant.

C'était Conrad MacCleary qui intervenait. Son crochet s'appuyait contre la chair molle sous le menton du commandant.

— Vous n'avez aucune autorité ici !

— Ah non ? répliqua MacCleary. Comment appelez-vous ce crochet ?

Il l'enfonça un peu plus dans la gorge de l'officier, qui jeta un regard désespéré vers ses hommes.

— Arrêtez-le ! ordonna-t-il d'une voix étranglée.

Pas un soldat ne bougea.

Au bout d'un long moment, MacCleary le lâcha. L'homme de la CIA alla examiner les deux prisonniers.

— Le garçon est déjà mort, annonça-t-il. Le vieux ne passera pas la

ournée. Faites préparer à vos hommes un coin où il pourra mourir en paix.

Le commandant obéit.

Le lendemain, les cadavres furent décrochés. Le surlendemain, l'hélico du ravitaillement arriva. MacCleary transmit un message par radio et attendit. À six heures du soir, le major reçut des ordres de mutation et le peloton sur la colline celui d'évacuer.

— Je croyais que vous ne pouviez rien faire, dit Remo à MacCleary.

— Qu'est-ce que j'ai fait ? J'ai collé le cinglé à une autre unité. Je ne pouvais pas le faire dégommer. Les types comme ça sont utiles, à la guerre.

— Mais vous nous avez tirés d'ici.

MacCleary grogna.

— Pourquoi ? demanda Remo.

— Parce que je veux vous voir sortir vivant de ce merdier. Je vous ai déjà vu. Je vous ai vu tuer.

Des années allaient s'écouler avant que Remo revoie MacCleary et apprenne que l'homme pour qui l'agent travaillait à la CIA s'appelait Harold W. Smith. Et que MacCleary était venu sur cette colline pour chercher un orphelin nommé Remo Williams, parce que les ordinateurs de Smith l'avaient désigné comme un candidat possible pour le rôle de bras armé de CURE.

Remo ne sut jamais ce qui était arrivé au commandant. Il essayait de ne jamais penser à cet épisode sur la colline. Mais parfois le mauvais sourire, la terrifiante figure bien rasée venaient le hanter, par exemple lorsqu'il entendait le bruit d'un hélicoptère.

Le commandant Deke Bauer. Ce nom était aussi profondément gravé dans sa mémoire que l'image des cadavres suspendus.

CHAPITRE VIII

Deke Bauer avait la patience indispensable à tout bon soldat, mais ça commençait à bien faire. Il regarda pour la centième fois de la nuit la pendule sur sa cheminée.

Où diable étaient passés Brickell et ses hommes ? Il y avait des heures qu'ils étaient partis. Ils auraient dû être déjà de retour, avec les cadavres des trois intrus.

La pendule sonna minuit. Bauer repoussa sa chaise, alla à la cheminée pour ranimer son feu, se ravisa et sortit en ramassant au passage son Uzi et une paire de jumelles infrarouges. Il irait se rendre compte lui-même de la situation. Sans ça, il ne dormirait pas.

— Je sors un moment, dit-il à la sentinelle, à la porte principale. Si Brickell et son peloton reviennent avant moi, dites au sergent de m'attendre dans mon bureau. Quelle que soit l'heure.

— Bien, mon commandant, répondit promptement le factionnaire.

Pour rien au monde, pensa-t-il, il ne voudrait être en ce moment à la place de Brickell. Le vieux l'avait sec et quelqu'un, probablement Brickell, allait le payer cher. Malgré son épaisse capote, la sentinelle frissonna. La solde était de première bourre et n'importe quel mercenaire aurait sauté sur l'occasion de travailler là, mais Bauer était un mec avec qui on ne déconnaît pas.

Un vent froid soufflait sur le sommet. Des lambeaux de brouillard s'accrochaient aux immenses sapins. Le commandant suivit l'étroit sentier, celui-là même que les moines avaient taillé au flanc de la montagne un siècle plus tôt. Quand il avait pris le commandement du monastère, Bauer avait envisagé de débroussailler le sentier. Et puis il pensa qu'il valait mieux le laisser tel qu'il l'avait trouvé. Les broussailles et les hautes herbes étaient un bon camouflage. Pourquoi faire savoir qu'il y avait un chemin facile pour monter ou descendre sur cette montagne ?

Il sentit une odeur de fumée. Grâce à ses jumelles de nuit, il distingua les braises d'un feu de camp. Trois formes étaient couchées à côté.

Des morts ?

Il observa pendant un quart d'heure. Une des silhouettes bougea. Donc les intrus vivaient encore.

Bauer contourna la clairière où se trouvait le feu et fit le tour pour être sous le vent. Deux périodes de service au Vietnam lui avaient appris qu'il valait mieux arriver par la direction d'où on était le moins

attendu.

Il se promit de donner à Brickell et à son équipe, quand il les trouverait, une leçon qu'ils n'oublieraient jamais. Il leur avait donné l'ordre d'accomplir leur mission et de remonter tout de suite. L'ordre avait été bien compris. Ils n'avaient aucune excuse pour ne pas y avoir obéi à la lettre.

Bauer grimpa sur un rocher et se laissa tomber sans bruit dans un petit arroyo. Sa botte s'enfonça dans quelque chose de ferme mais élastique. Dans le ciel, la lune rejeta une écharpe de nuages. Bauer voyait maintenant clairement le sentier. Et il vit qu'il avait mis le pied sur un ventre.

— Brickell, souffla-t-il en contemplant ce qui restait de la figure de l'homme.

Le chef du peloton... Non, bon Dieu ! Le peloton tout entier. Les cadavres déchiquetés étaient empilés comme les canapés rassis d'une soirée où personne n'est venu. Le commandant se laissa retomber sur le rocher.

— Dieu de Dieu, souffla-t-il en apercevant quelque chose, à quelques mètres.

Il se leva pour aller l'examiner. C'était une tête coupée coincée entre deux pierres, dont les yeux grands ouverts semblaient le regarder. Bauer insinua sa main entre les pierres pour la déloger mais elle glissa et roula en rebondissant sur la pente pour aller s'arrêter contre les pieds de Brickell.

— Qu'est-ce qui a bien pu se passer ? se demanda tout haut Bauer.

Il se souvint d'avoir entendu une salve de détonations, une demi-heure environ après avoir envoyé le peloton en mission. Il avait conclu que ses hommes avaient liquidé les intrus. Mais ce n'était pas du tout ce qui s'était passé. Il donna un coup de pied dans la pile de cadavres en bouillie et s'aperçut, avec un frisson, que ses hommes n'avaient pas été abattus par balle. Une espèce de... de *chose* les avait littéralement mis en pièces.

Il écarta immédiatement les trois civils. Si le peloton avait été tué à coups de fusil ou de pistolet, il les aurait soupçonnés. Mais il savait bien que trois types, aussi habiles qu'ils soient, ne pouvaient massacrer un groupe de combattants bien armés et bien entraînés.

Il ne pouvait rien faire, là. Il se promit d'envoyer une corvée d'enterrement le lendemain à la première heure. Son arme automatique dans les bras, il repartit prudemment vers le feu de camp.

Au bout d'une heure, Bauer abaissa lentement ses jumelles de nuit. Il avait les jambes ankylosées d'être resté si longtemps accroupi sans bouger. Il ne comprenait pas ce qui se passait et c'était ce qu'il détestait le plus. Deux types et un vieux Chinetoque. Comment diable

auraient-ils pu massacrer huit solides gaillards armés, sans se servir d'armes à feu ?

Le plus curieux, c'était qu'il croyait reconnaître l'un des types. Le garçon brun aux pommettes saillantes. Le port de tête, les épaules avaient quelque chose de familier, comme si Bauer le connaissait bien. Mais il n'arrivait pas à le remettre.

Il écarta la question irritante. Depuis plus d'une heure, son index le démangeait de presser la détente, d'achever d'une bonne salve ces trois intrus. Mais si c'était aussi simple, se rappela-t-il, c'est ce que Brickell aurait fait. À la guerre, on ne passait pas commandant en répétant les erreurs des autres. Particulièrement quand ces autres étaient morts.

En silence, Bauer remonta vers le sommet, en quittant un moment le sentier pour contourner le campement le plus loin possible. Il avait besoin de temps pour réfléchir, pour élaborer un plan quelconque. Il savait, instinctivement, que les intrus allaient grimper au monastère, probablement aux premières lueurs du jour. Cela ne lui laissait pas beaucoup de temps.

Une embuscade ?

Non. Il avait déjà perdu huit bons éléments. Il ne pouvait se permettre d'autres pertes. Il lui fallait quelque chose de plus subtil et de bien plus fort en même temps. Ce coup-ci, pas question de prendre des risques. Plus question de sous-estimer l'ennemi.

Son cerveau commença à jouer avec une idée, d'abord vague... et brusquement définie avec une clarté lumineuse.

Ça marcherait.

Pas moyen que ça ne marche pas.

Lentement, la bouche dure de Bauer s'étira. C'était le genre d'idée qui le faisait sourire.

CHAPITRE IX

Les premiers rayons du soleil matinal chassèrent la brume traînant au sol et réchauffèrent l'atmosphère. Des oiseaux se poursuivirent entre les sapins majestueux et plongèrent sur les buissons de mûres et d'airelles. Une brise légère soufflait, fraîche et odorante. En un mot, un temps idéal pour faire de l'escalade.

Chiun fut le premier à se lever. Il alla ranimer le feu et fit chauffer de l'eau pour le thé. Une vingtaine de minutes plus tard, Remo ouvrit l'œil.

— Vous avez bien dormi ? demanda-t-il en venant s'accroupir à côté du vieux Coréen.

— Dormir ! grommela Chiun sur un ton accusateur. Même les morts n'auraient pu dormir avec ce vacarme. Ata-tata-tat !

— C'était un hélicoptère, expliqua Remo. Mais je ne pense pas qu'il nous ait vus.

Avec force grognements et gémissements, Sam Loup Timide se leva et s'approcha du feu en clappant de la langue. Il bâilla, repoussa son chapeau de paille et se gratta la tête.

— Quelle heure qu'il est ? Je savais que vous vouliez partir de bonne heure, mais ça, c'est ridicule !

L'Indien s'accroupit près du feu et se versa une tasse du thé de Chiun.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

Il considéra avec un certain dégoût le liquide verdâtre fumant. Chiun lui fit tomber la tasse des mains.

— Ce n'est pas pour toi, dit-il sèchement.

— Je voulais seulement en emprunter un peu.

— Va emprunter un bâillon et attache-le sur ta bouche. Nous partons dans dix minutes.

— Est-ce qu'il est toujours comme ça le matin ? chuchota Loup Timide à Remo quand Chiun fut hors de portée de voix.

— Seulement les bons jours. En général, c'est pire.

Ils se mirent en marche tous ensemble, Remo en tête. La matinée était le moment de la journée qu'il aimait le mieux. Il aimait cette fraîcheur, la caresse du soleil, la paix du monde avant qu'il soit réveillé, avant qu'il retourne à sa pollution. Remo sourit. La voix de Chiun montait vers lui, récitant un long poème Ung sur un papillon.

— Voilà le sentier ! s'exclama Loup Timide en grim pant sur un rocher. Voyez ? Là où il y a plein de broussailles ?

Chiun se hissa à côté de lui.

— Les miracles ne cesseront-ils jamais ? murmura-t-il. Pour une fois, tu as raison.

La figure de Sam s'illumina.

Au même instant, comme si le ciel s'était déchiré, une monstrueuse explosion les jeta tous les deux par terre. Au-dessus d'eux, la montagne grondait et gémissait. Une seconde plus tard, le soleil fut caché par une muraille de douze mètres de terre et de pierre qui s'abattait sur eux.

L'air était plein de poussière étouffante, aveuglante. Le bruit épouvantable était partout, un terrifiant hurlement alors que la terre s'écroulait sur les trois marcheurs. Remo se débattit pour garder son équilibre, détendit tout son corps au lieu de se crispier, se laissa aller comme le lui avait appris Chiun. Il se repoussa vers le ciel, en se taillant un passage dans l'avalanche de terre et de rochers.

Pendant un moment, il crut que ce sombre torrent n'aurait pas de fin mais, tout de même, il arriva à émerger au-dessus de la poussière tourbillonnante. Il battit des paupières pour dégager ses yeux des détritiques et s'accrocha aux branches d'un sapin déraciné. Le grondement menaçant de l'éboulement s'estompa mais il ne voyait toujours qu'à un mètre ou deux devant lui.

Quand il reprit enfin haleine, l'air commença à s'éclaircir. Les ravages causés par le glissement de terrain étaient stupéfiants. C'était comme si une main géante avait creusé un trou béant dans la montagne, avait pris une poignée de trois kilomètres carrés de terre et l'avait jetée sur ce qu'il y avait en dessous. Le campement disparaissait sous un monceau de poussière fine comme de la cendre, de trente mètres de haut. Des sapins immenses avaient été cassés comme des allumettes, et leurs troncs déchiquetés hérissaient le paysage, à des angles bizarres. Tous les points de repère avaient disparu. Il n'y avait plus rien au-dessous d'eux qu'un amas de terre grisâtre, aussi mort et silencieux qu'au jour de la création du monde.

Une seule pensée sauta à l'esprit de Remo.

Chiun !

La dernière fois qu'il avait vu le vieil Oriental et l'Indien, ils traversaient une ravine, un long fossé à sec serpentant à mi-hauteur. Il savait que ce mur de terre et de rochers avait pu le remplir en quelques secondes. Chiun aurait eu bien moins de temps pour sauter à l'écart, d'autant moins qu'il était encombré de Loup Timide.

Remo se mit à transpirer. Il se força à respirer lentement, pour se détendre, mais ça ne marchait pas. Il pensait l'inconcevable... que Chiun et Loup Timide n'avaient pu se mettre à l'abri. Qu'à cause de leur position, ils étaient enterrés sous des tonnes et des tonnes de terre

et de pierre.

Il se mit à creuser, frénétiquement, sans but, dans les nuages de poussière qui tourbillonnaient encore.

— Ne bouge pas, grinça Chiun entre ses dents.

Il sentit le gigantesque rocher basculer imperceptiblement alors qu'il le tenait en équilibre sur le bout de ses doigts. Il ne voyait rien, dans les ténèbres opaques. Il n'entendait rien, au-dessus de lui. Les seuls bruits étaient ceux de sa propre respiration soigneusement mesurée et le gigotement et les halètements de l'Indien à ses pieds, dans la petite poche d'espace qu'ils occupaient.

— Cesse tout mouvement, chuchota-t-il.

Sa voix était à peine audible mais le ton fit immédiatement cesser les tortillements de Sam.

— Très bien, dit Chiun. Je ne veux pas te tuer. Imagine l'embarras si moi-même je ne survivais pas.

Cette simple pensée fit frémir Chiun. Pas la peur de la mort, ce n'était que le portail du paradis. Mais partager une tombe avec un blanc commun à la peau rouge, d'intelligence douteuse ? Est-ce qu'il le traînerait pour lui présenter ses ancêtres ? Une telle perspective était effroyable.

Par conséquent, conclut Chiun, il ne devait pas mourir.

Et d'abord, c'était la faute de l'Indien. Chiun aurait très bien pu les porter tous les deux en sécurité si cet imbécile ne s'était pas entêté à courir dans la mauvaise direction. Chiun avait donc perdu la fraction de seconde nécessaire pour les transporter à l'abri au-dessus des rochers. Le vieux monsieur aurait pu se sauver facilement. Après tout, se dit-il, que valait ce crétin tremblant au-dessous de lui, comparé au Maître de Sinanju ? Mais le sort en avait décidé autrement, la fraction de seconde perdue. Et maintenant Chiun savait qu'il devait vivre ou mourir par ce décret.

— Qu'est-ce qui se passe ? chuchota l'Indien.

— Rien ne se passe, répliqua Chiun d'une voix sifflante. Quand il se passera quelque chose, tu le sauras sûrement. Ou bien les rochers nous écraseront, ou nous serons sauvés. Tout autre choix est hautement improbable.

— Comment ça se fait que nous ne sommes pas déjà morts ?

Chiun soupira. Peut-être devrait-il tuer cet imbécile, après tout. Qui le lui reprocherait ?

— Parce que, expliqua-t-il patiemment, je retiens les rochers qui menacent de nous aplatir. Si je ne le faisais pas, je serais incapable de répondre à tes questions stupides.

— Pardon, marmonna Loup Timide. Simple curiosité.

Chiun sentit de nouveau basculer imperceptiblement le poids

effroyable de son fardeau. Remo, devina-t-il, devait être quelque part au-dessus. Si les pierres étaient correctement déplacées, tout irait bien. En revanche, si elles étaient incorrectement déplacées, il ne pourrait absolument rien faire pour se sauver, lui et l'Indien. De la terre noire et des pierres prendraient la place de l'air qu'ils respiraient, s'enfonceraient dans leur bouche et leurs narines. Même dans ces conditions, Chiun savait qu'il pourrait survivre encore quelques heures, mais l'Indien serait expédié dans le Vide en quelques secondes. Tout ça parce que des pierres auraient été déplacées d'une façon au lieu d'une autre.

Chiun faisait un avec le rocher dans ses mains. Remo serait-il à hauteur de la tâche ? se demanda-t-il... Il avait bien instruit le gamin. En dépit de sa peau pâle, il n'y en avait jamais eu un autre, pas même un Coréen, pour apprendre et maîtriser si vite l'art de Sinanju. Mais Chiun ne savait que trop que cet apprentissage était un processus qui ne finirait jamais. Remo continuerait d'apprendre tous les jours de sa vie, la perfection, le but impossible à atteindre, restant toujours un peu hors de sa portée. Cela devait être ainsi. Autrement, Sinanju ne serait pas Sinanju.

Le vieil Oriental entendit la voix de Remo au-dessus de lui.

— Chiun ! Vous m'entendez ?

Ce n'était guère plus qu'un léger murmure dans la brise.

— Bien sûr que je t'entends, murmura Chiun. Arrête de pousser des cris de paon et tire-nous de là.

Au-dessus de lui, il sentit les pierres se déplacer avec méthode. Remo travaillait bien.

Le rocher qu'il soutenait dans ses mains se mit à trembler. Un mince ruissellement de poussière tournoya. Il sentit les infimes particules sur sa joue parcheminée.

« Vite mais lentement », se dit-il. Chaque souffle, chaque battement de cœur devaient être correctement exécutés. Une poignée de terre mal placée et les ténèbres se refermeraient sur eux. Remo n'échouerait pas. Chiun le savait et cette certitude allégeait le rocher.

— Comment est-ce que Remo nous a trouvés ? chuchota Loup Timide.

— Parce qu'il est Remo, répondit Chiun.

L'Indien resta longtemps immobile et silencieux. Enfin, il dit :

— Ça doit faire du bien de savoir qu'il y a quelqu'un sur qui on peut toujours compter.

— C'est cela qu'est un fils, dit Chiun d'une voix très douce.

Un fils. Il en serait toujours ainsi.

« Mon fils », pensa-t-il. Il y avait des mots, il le savait, qui étaient destinés à être ressentis et jamais prononcés.

CHAPITRE X

Miles Quantril occupait le siège du passager dans l'hélicoptère qui survolait le versant sud de la montagne.

— Faites demi-tour, ordonna-t-il au pilote. Et descendez un peu plus bas.

À côté de lui, le pilote acquiesça en amorçant un grand virage autour de la désolation du versant effondré. Ses mains tremblaient légèrement sur les commandes. Il avait toujours les nerfs à vif quand il transportait M^r Quantril.

— Qu'est-ce qui s'est passé là-dessous, bon Dieu ?

La figure de Quantril était collée contre la bulle de plexiglas comme s'il avait l'intention de s'y creuser un passage avec les dents.

— On dirait un glissement de terrain, monsieur, dit le pilote.

— Je le vois bien, imbécile. Comment est-ce arrivé ? Pourquoi ?

Le pilote se mordilla la lèvre inférieure.

— Je ne sais pas, monsieur.

Quantril sentit la rage bouillonner en lui à la vue du gigantesque éboulement de terre et de pierres, d'arbres tordus et brisés et de rochers hérissés en vrac. C'était une surprise et Quantril avait horreur des surprises. Tout ce qu'il n'avait pas projeté lui-même, estimait-il, ne devait pas arriver. Et si l'imprévu arrivait, le sentiment d'impuissance qu'il éprouvait le rendait fou de rage.

— Conduisez-moi au monastère.

— Bien, monsieur, répondit promptement le pilote en se disant qu'une fois qu'ils auraient atterri, M^r Quantril passerait sa colère sur quelqu'un d'autre.

L'hélicoptère se posa sur le toit plat du couvent. Le pilote arrêta le moteur mais Quantril resta assis. Il regardait droit devant lui, ses mains soignées jouant distraitement avec un mince stylo d'or.

— Nous sommes arrivés, monsieur, hasarda le pilote.

Miles Quantril se tourna vers lui.

— Ce détail ne m'avait pas échappé, répliqua-t-il sèchement. Savez-vous de quoi j'ai envie, quand j'affronte une déviation flagrante d'un plan soigneusement ourdi ?

— Non, monsieur, bredouilla le pilote soudain très inquiet.

— J'ai envie de tuer quelqu'un. Peu importe qui. C'est l'acte par lui-même qui me sert d'exutoire. Je crois à la nécessité des exutoires. Pas vous ?

Le pilote essuya quelques gouttes de sueur sur son front.

— Mr Quantril, je suis père de famille, dit-il. J'ai une femme et quatre enfants.

— Qu'ai-je à faire de votre famille ?

Le pilote garda le silence.

— Franchement, dit Quantril d'une voix douce, je ne vois aucune raison de ne pas vous tuer dans trente secondes. Et vous ?

Il sourit. Le pilote se dit qu'il plaisantait ; c'était évident, le patron plaisantait. Malgré tout, il était incapable de maîtriser le tremblement de ses mains. Sous ses fesses, le siège de plastique était humide et poisseux de sueur. Sa gorge lui paraissait pleine de cendres.

— C'est... c'est très drôle, monsieur, dit-il en réussissant à sourire faiblement.

Quantril plongea une main dans la poche de sa veste de toile blanche et en retira un revolver de chrome et de nacre.

— Vingt secondes, dit-il avec le sourire.

— Mais je suis pilote. C'est justement. Je suis pilote. Si vous me tuez, il n'y aura personne pour vous ramener à Santa Fe.

Les quelques secondes suivantes furent les plus longues de la vie du pilote.

— Excellent, dit enfin Quantril. Vous avez trouvé une raison. Vous ne cédez pas sous la pression. Vous êtes un bon soldat.

Le pilote ferma les yeux, de soulagement.

— Malheureusement pour vous, reprit Quantril en armant le revolver, je suis moi-même pilote breveté, d'hélicoptère et d'avions légers. Votre temps est écoulé.

Il tira. La porte s'ouvrit et le corps du pilote tomba sur le toit. Quelques instants plus tard, Quantril l'enjamba d'un pied léger et se dirigea vers le comité d'accueil d'hommes rangés au garde-à-vous.

Deke Bauer le salua, sans un regard pour le cadavre ensanglanté du pilote.

— Que signifie ce glissement de terrain, là en bas ?

— C'était une avalanche, monsieur, répondit Bauer. Une avalanche provoquée.

Quantril fut intéressé.

— Vraiment ? Les explosifs sont un de mes passe-temps. Expliquez-moi tout ça.

Bauer parla des trois hommes qui avaient été aperçus en train de gravir la pente, après l'évasion de la fille... Il raconta à Quantril qu'il avait envoyé un peloton et qu'il avait ensuite découvert lui-même les restes de ce détachement. Il donna le signalement du Blanc, de l'Indien et de l'Oriental. Puis il commença à sourire en révélant comment il avait placé les explosifs qui avaient provoqué le glissement de terrain. Il riait presque quand il en vint à l'explosion elle-même et à l'éboulement catastrophique déclenché contre les civils qui osaient

s'aventurer dans la montagne.

— Tout ça pour trois personnes seulement ? s'étonna Quantril.

— Oui, monsieur. Si vous aviez vu à quoi ressemblaient mes hommes, vous auriez fait la même chose. C'est un massacre qui a eu lieu là en bas.

Quantril plissa les yeux.

— Quel genre d'armes avaient-ils ?

— Justement, c'est le plus bizarre, dit Bauer. Il n'y a pas eu de fusillade.

Quantril sursauta.

— Qui sont ces gens ?

— Des inconnus, monsieur. Mais j'ai envoyé une équipe récupérer les cadavres des intrus.

— Et la fille ? Elle était avec eux ?

— Non. Elle ne les avait sans doute pas rejoints, au moment où s'est produit l'éboulement. Elle était à pied. Mais elle est morte, à présent.

— Tant mieux. Comment est-ce qu'elle a pu sortir d'ici, d'abord ? Je croyais que la sécurité était hermétique.

— Certainement, monsieur. Mais elle a eu de la chance, c'est tout. Pour un petit moment. Une Mexicaine l'a aidée à s'échapper. Je suis en train de m'occuper d'elle.

Quantril, alarmé, regarda fixement Bauer.

— Vous ne...

— Je ne touche pas à leur figure.

Les lèvres de Quantril esquissèrent un sourire cynique.

— Mais vous aimeriez bien, hein, Deke ?

Bauer s'épanouit. Le patron était au poil. Un peu malade, peut-être, mais sous la surface, ils faisaient la paire, tous les deux.

— Un petit peu, avoua-t-il et tous deux s'esclaffèrent.

Quantril mit un bras autour des épaules de Bauer.

— Dites-moi, Deke, chuchota-t-il, j'aimerais faire un peu l'inventaire du stock, si vous voyez ce que je veux dire.

— Je crois le savoir.

— Après tout, on ne peut pas faire de cadeaux sans examiner d'abord la marchandise, n'est-ce pas ?

— Non, monsieur.

Les yeux de Quantril firent le tour du toit.

— Que diriez-vous d'un petit défilé de mode ? Ici sur le toit, Deke.

— Tout de suite, monsieur.

— Sans mode, précisa Quantril en clignant de l'œil. Compris ?

— Je comprends, monsieur.

Le commandant courut dans l'escalier de la prison.

Elles apparurent en file indienne, comme une vision de rêve. Cent quatre-vingts jeunes femmes sensationnelles, complètement nues, au corps admirable, défilèrent devant la ligne de gardes armés.

Quantril les considéra avec attention, quand elles formèrent une rangée, en s'arrêtant devant chacune pour tâter un sein, un ventre.

— Un peu sales mais acceptables, approuva-t-il.

— Elles ont été parfaitement soignées, assura Bauer.

Quantril arriva devant Consuelo Madera.

— Celle-ci est particulièrement belle, dit-il en passant une main dans les épais cheveux noirs brillants. Oui, particulièrement. Je la garderai peut-être pour moi.

Consuelo se redressa.

— Qu'est-ce que vous avez fait de Karen ? demanda-t-elle.

— De qui ?

— Karen Lockwood, intervint Bauer. La petite blonde qui s'est échappée. Celle-ci est la salope de Mexicaine qui l'a aidée.

Quantril haussa les sourcils.

— Et elle n'a pas été punie ?

— Des coups au corps, monsieur, dit Bauer en riant.

Quantril remarqua alors les marques sur l'abdomen de Consuelo et les caressa. Cela l'excita.

— Ah oui, bon travail, Bauer... Je suis heureux que vous n'ayez pas touché à sa figure. J'ai horreur des femmes laides.

— Qu'est-ce que vous avez fait d'elle ? glapit Consuelo.

Quantril lui tira les cheveux, en lui rabattant violemment la tête en arrière.

— Tu parleras quand on t'interrogera, c'est compris ? Est-ce que je dois t'apprendre la politesse ?

Il tira encore les cheveux. La douleur fit monter des larmes aux yeux de Consuelo, qui continuait de le défier du regard. Cette vue fit palpiter l'érection de Quantril. Il se rapprocha d'elle et chuchota :

— Ton amie est morte. Et tu es à moi !

Consuelo lui cracha à la figure. Avec un hurlement de rage et de dégoût, Quantril lui envoya son poing en travers de la bouche. Elle tomba à la renverse, écorchant son dos sur le carrelage fissuré du toit.

— Salope d'étrangère dégueulasse !

Il tira de sa poche son revolver chromé et fit lever Consuelo, par les cheveux.

— On va voir de quoi ta gueule aura l'air, après ça !

Il arma le revolver et le tint tout contre un œil. Elle tremblait de peur. Son odeur excita de nouveau l'homme.

— À la réflexion, je connais un autre moyen plus intéressant. Bauer ?

— Monsieur ?

— Conduisez la jeune dame au mur.

Bauer traîna Consuelo vers les créneaux entourant le toit. Avec la crosse de son Uzi, il la força à se placer dans un des créneaux.

Au-dessous, c'était une plongée de 450 mètres dans la vallée. Le vent sifflait dans les cheveux de Consuelo. Elle frissonna lorsque Quantril s'approcha derrière elle.

— Tu vas sauter, *muchacha*, taquina-t-il. Quand nous en aurons fini avec toi, tu voudras sauter.

Il retourna vers Bauer et ordonna :

— Dites à vos hommes d'apporter des pierres.

— Des pierres, monsieur ?

— À peu près grosses comme une balle de base-ball, ou plus petites. Bien rondes, des pierres à lancer.

Un large sourire gourmand fendit la figure du commandant.

— Bien, monsieur !

Il envoya six hommes, dont le caporal Kains, le gardien des femmes. Mais alors que les autres se précipitaient vers l'escalier, Kains resta immobile, les yeux baissés.

— Vous attendez une invitation particulière, caporal ? tonna Bauer.

Kains battit rapidement des paupières.

— Ce n'est pas bien, mon commandant. Il veut la lapider.

Bauer se hérissa.

— Il, c'est M^r Quantril et tout ce que veut M^r Quantril, M^r Quantril doit l'avoir, d'accord ?

— Pas par moi, mon commandant.

Le regard bestial de Kains était effrayé mais buté. Quantril s'approcha.

— Je vais le mettre au pas, monsieur, dit Bauer.

Quantril l'écarta d'un geste.

— Laissez donc. Votre homme a simplement des principes. Pas vrai, soldat ?

Kains transpirait abondamment.

— Je ne sais pas, monsieur. Je sais seulement que je ne vais pas contribuer à torturer Consuelo.

— Ainsi, c'est Consuelo, maintenant ? C'est peut-être quelqu'un de spécial, pour vous ?

Kains rougit.

— Tiens, tiens. On dirait que nous avons là un vrai Romeo, Bauer. Qu'est-ce que vous en pensez ?

— Il n'a pas cessé de nous causer des ennuis, monsieur. C'est Kains qui a laissé échapper la petite Lockwood.

— Tiens, tiens, répéta Quantril, en s'approchant du créneau où se trouvait Consuelo pour se pencher sur le précipice. C'est une longue

chute pour arriver en bas. Le caporal Kains voudra peut-être montrer à sa belle comment sera le voyage ? Bauer ! Une escorte pour le caporal !

Bauer aboya un ordre. Quatre hommes à la figure impassible de tueurs professionnels s'avancèrent pour empoigner Kains par les bras. Ses pieds raclèrent les dalles quand il essaya de résister aux soldats qui l'entraînaient. Quand il arriva au parapet, il leva les yeux vers la fille horrifiée au créneau et ils se remplirent de larmes.

— N'ayez pas peur, Consuelo, cria-t-il d'une voix brisée en tentant de se retenir au mur.

Mais les soldats lui firent lâcher prise, le poussèrent et il tomba en battant des bras, ses cheveux volant au vent.

Il ne poussa pas un seul cri.

Consuelo se détourna en sanglotant. On entendit des pas précipités dans l'escalier. Cinq soldats apparurent, portant des casques remplis de pierres.

— Ce n'était que le lever de rideau, déclara Quantril comme un maître de cérémonie et il prit une pierre pour la soupeser. Et maintenant, mesdames et messieurs, l'attraction vedette !

Il visa et lança la pierre. Elle frappa Consuelo au pli d'un genou et le fit fléchir. Les autres femmes retinrent leur respiration alors qu'elle vacillait au bord du parapet et s'efforçait de reprendre son équilibre. Dès qu'elle fut rétablie, Quantril lança une autre pierre qui la frappa au milieu du dos.

— À vous, mes amis !

Quatre soldats et Bauer prirent des pierres dans les casques. Le commandant poussa un cri de joie quant une des siennes atteignit Consuelo à la nuque et fit couler un flot de sang.

Elle se cassa en deux, en tremblant pitoyablement, alors que les pierres pleuvaient sur elle.

Aucune des femmes n'osait parler. On n'entendait que les cris rauques des six hommes qui lapidaient la malheureuse comme si elle n'était qu'une cible inanimée et le bruit sourd des pierres frappant son corps meurtri.

— Tu ne vas pas sauter, salope ? cria Bauer. Nous aurions peut-être dû la laver, avant. Ces foutus Mexicos sont si sales que leurs pieds collent à tout.

Les hommes éclatèrent de rire. Bauer recula, leva le bras pour bien viser mais il vit alors une sentinelle arriver et s'approcher de lui.

— Tu veux t'amuser aussi ? lui dit-il, les yeux brillant d'un éclat fiévreux, en lui tendant sa pierre. Tiens, fais voir ce que tu sais faire !

— Sentinelle au rapport, mon commandant, dit le jeune soldat. Trois hommes s'approchent de la mission. Des civils, mon commandant.

Bauer ressentit une brusque appréhension.

— Ils ont l'air de quoi ? demanda-t-il avec méfiance.

— Il y a un blanc, assez grand, mince. Un Indien ou quelque chose comme ça. De longs cheveux noirs. Et puis le troisième est un vieux Chinetoque, il a au moins cent ans, on lui soufflerait dessus, il tomberait.

Quantril lâcha la pierre qu'il tenait.

— Est-ce que ce n'était pas pour ces hommes que vous avez fait sauter la montagne ?

La figure de Bauer se convulsa. Il se tourna vers la vallée.

— Ça ne peut pas être eux, monsieur. Ils sont morts, c'est forcé. Ils sont sûrement morts...

CHAPITRE XI

— Vous êtes vraiment quelqu'un ! s'exclama Sam Loup Timide pour la centième fois, alors qu'ils approchaient du sommet.

Depuis qu'ils avaient failli être enterrés vifs et avaient échappé à ce triste sort, Chiun était devenu un héros pour l'Indien, plus grand que jamais.

— Je n'en reviens pas, dit-il. Ce machin de Sinanju c'est super. Faut que vous m'appreniez ça, Chiun. D'accord ?

— N'insulte pas la source solaire des arts martiaux en t'associant avec elle, rétorqua durement le vieux Coréen mais l'Indien ne se laissa pas démonter.

— Si vous me donnez des leçons, je vous les paierai plus tard, promit-il. Comme qui dirait que ce serait comme si je vous empruntais un peu d'explications.

— L'art de Sinanju exige plus qu'un peu d'explications, ô cervelle de lard, dit Chiun. Il n'empêche que tu as raison. J'ai été tout à fait remarquable. Soutenir ce rocher comme je l'ai fait, c'était une prouesse de discipline extraordinaire, aussi bien mentale que physique. Sans ma respiration parfaite et mon chronométrage impeccable, jamais nous ne serions sortis vivants des entrailles de la terre.

Il polit ses ongles sur la manche de son kimono pendant que Remo protestait.

— Dites donc, attendez voir ! C'est moi qui vous ai sortis de là !

— Ah oui, reconnut Chiun. Tu as été adéquat... pour une chose blanche.

— Pour une...

— Regarde mon kimono. Il est en loques. Remo, fais-moi penser à en acheter d'autres à notre prochain voyage à Sinanju.

— Vous voulez dire que ça existe vraiment ? s'écria Loup Timide. Je peux y aller ?

— Certainement pas, répliqua Chiun. Je serais la risée et la honte de mon village si je t'y emmenais. D'ailleurs, tu t'arrangerais pour te perdre en chemin.

Pour la toute première fois, l'Indien parut navré.

— J'ai quand même trouvé le sentier, pas vrai ? marmonna-t-il, tête basse.

— Pas de panique, Sam, lui dit Remo. Sinanju n'est pas précisément un paradis terrestre.

— Mais je veux le voir. Je veux apprendre ce que vous faites tous les deux. Je sais...

— Bouge pas ! Qu'est-ce que c'est, là-haut ?

Au-delà d'un tertre herbeux se dressait le clocher du monastère. Au centre de la muraille d'enceinte croulante, il y avait une haute porte à double battant, en bois massif et larges bandes de fer. Bien que cette bâtisse ait jadis abrité de saints hommes, elle avait l'air d'une forteresse. L'analogie fut encore plus flagrante quand les trois hommes virent une dizaine de soldats en uniforme noir se déployer au sommet du rempart. Le soleil se reflétait sur le canon de leurs armes.

Et il y avait autre chose aussi, là-haut. Remo cligna des yeux au soleil.

— On dirait qu'il y a une femme, debout sur le parapet.

La petite silhouette nue serrait ses bras autour d'elle.

— Où ça ? Où ça ? demanda vivement Loup Timide en écarquillant les yeux.

— Elle a été battue, déclara Chiun. Ce doit être cet endroit que tu cherches, Remo.

Dans les hautes herbes du fond de la vallée, une sourde plainte se fit entendre.

— Essayez d'entrer dans le monastère, dit Remo à Chiun. Sam, mets-toi à couvert. Je crois que nous avons été repérés.

Il s'avança, dans l'herbe jusqu'à la taille, en cherchant la source du bruit. Il faillit avoir le souffle coupé quand il vit Kains, ou ce qu'il en restait. Ses bras et ses jambes étaient immobiles, dans des positions anormales. Des esquilles d'os de ses flancs et de ses bras perçaient l'uniforme noir. Il toussa et un flot de sang s'échappa de sa bouche.

— Dieu de Dieu, souffla Remo.

— Pardonnez-moi, mon père, parce que j'ai péché, murmura Kains dans un souffle.

Remo essaya d'extraire des tréfonds de sa mémoire des paroles de réconfort. Il avait été élevé dans la religion catholique, à l'orphelinat, mais il ne se rappelait plus rien de ce qui rendait la mort plus facile.

— Il te pardonne, assura-t-il.

Remo n'avait guère de pitié, mais il ne pouvait croire que Dieu serait capable de regarder un homme aussi démolí que Kains et lui tourner le dos.

— Merci, murmura Kains. Je l'ai fait pour Consuelo.

— Bien sûr, petit.

Remo disposa les membres du jeune soldat pour leur donner une apparence plus normale.

— Mais Quantril va la tuer quand même.

Remo dressa l'oreille en entendant ce nom, qui était à la fois trop peu courant et trop célèbre.

— Qui est Quantril ?

Kains remua les lèvres et fit un effort.

— Le patron... Très riche...

— *Miles* Quantril ? Le grand industriel ?

— C'est un tueur, monsieur. Vous devez l'arrêter... Ah, Consuelo...

— Doucement, doucement...

— Elle était si belle.

— Chut, ne parlez pas.

— C'était tout ce que je pouvais faire.

Remo contempla le mourant.

— Ça a suffi. Elle est en vie.

Kains sourit comme s'il regardait quelque chose, au loin. Un gargouillement monta de sa gorge. Un faible spasme l'agita et il mourut. Remo lui ferma les yeux.

Avant qu'il ait le temps de se relever, une grenade explosa à ses pieds et lui fit faire une violente cabriole.

Il plongea pour se mettre à couvert dans un fourré. Une balle siffla et souleva un petit panache de poussière près de sa figure. Cinq autres coups de feu furent rapidement tirés et firent sauter des éclats d'un gros arbre, près de lui. Au créneau du monastère, l'unique femme nue fut remplacée par une horde d'hommes en noir grouillant comme des araignées le long du parapet.

Baissant la tête sous l'averse de balles, Remo aperçut Chiun. Le vieil Oriental était près de la porte du monastère et marchait avec une grande dignité, d'un pas cérémonieux. Loup Timide se glissait derrière lui en essayant de se cacher dans son ombre.

Il détourne le feu de moi, pensa Remo. C'était la chose à faire. Remo avait besoin d'une voie libre.

Comme des corbeaux blessés, une pluie de grenades à main noires tombèrent du rempart du monastère, sur Chiun et sur l'Indien. Sans aucun effort, Chiun les renvoya en l'air d'une chiquenaude, jusque de l'autre côté du parapet.

C'était à Remo d'entrer en scène. Il se braqua sur la muraille et s'y élança à toute vitesse. Alors qu'il approchait de la forteresse il sentit la force de gravité tirer ses joues et ses lèvres.

Au-dessus de lui, sur le toit, il entendait des cris de femmes. Mais c'étaient des cris de terreur, pas de douleur, et ils venaient du côté opposé du toit où Chiun renvoyait les grenades.

Le vieux Coréen avait réfléchi à tout, pensa Remo. Lorsqu'il arriva au mur, c'est tout juste s'il ne volait pas. Ses jambes continuèrent leur mouvement à la même cadence exactement quand il quitta le sol pour escalader le mur, emporté par son élan, sans qu'il ralentisse du tout.

Remo pouvait grimper à une façade lisse départ arrêté, mais cela exigeait un équilibre délicat et on ne pouvait monter que lentement,

en faisant glisser les mains et les pieds à la surface. Cette lenteur aurait fait de lui une cible bien trop facile. Avec sa façon de grimper actuelle, les soldats aux créneaux ne virent que du flou quand il sauta par-dessus le parapet. Avant même d'atterrir, il frappa des deux poings et sentit deux cous se séparer de deux torsos.

Remo n'avait pas besoin de voir. Depuis l'instant où il avait commencé sa course dans la vallée, toutes ses sensations étaient bloquées, remplacées par un sentiment d'espace occupé. Il était lui-même un objet de cet espace, tout comme les soldats qui l'entouraient. Ils étaient tous des unités de poids et Remo sentait ces poids alors qu'ils s'agitaient et tournaient autour de lui. Il rua en arrière, pas parce qu'il entendit le pas furtif du soldat ou le frôlement de l'arme mise en position de tir contre l'uniforme, mais parce qu'il eut conscience d'un espace occupé, derrière lui. Son pied frappa l'homme à l'abdomen et, au craquement étouffé des vertèbres, qu'il sentit sous la plante de son pied, il sut qu'il avait fracturé une colonne vertébrale.

Sans effort, sans réflexion, il leva un coude dans un mouvement rapide comme l'éclair. Le coude atteignit un autre soldat en noir à la mâchoire et fit pivoter la tête dans un sinistre bruit de craquement. Les bras de Remo s'agitaient continuellement. Alors que l'espace devant lui commençait à se dégager, il perçut les râles des mourants et le martèlement des talons d'un homme convulsé par les derniers spasmes de l'agonie.

À ce moment, la fusillade éclata. Il s'aperçut qu'il n'avait fait que traverser la première ligne de défense. Forçant ses yeux à fonctionner, il put voir un groupe de soldats avec des armes automatiques, alignés contre le parapet sur trois côtés du toit. Sur le quatrième, derrière lui, se serraient les femmes nues hurlantes.

Il ne pouvait laisser les soldats lui tirer dessus. Lui-même pouvait facilement éluder les balles, s'il le devait, mais les filles ne le pouvaient pas.

Le chef des soldats armés s'avança et les hommes alignés sur les trois côtés convergèrent vers Remo.

— Épaulez, ordonna le chef.

Les soldats firent un autre pas.

Remo vit alors un bout de brocart bleu voleter derrière eux et comprit que rien ne pouvait l'arrêter, maintenant.

Il se souleva du toit par un bond si bien contrôlé que cela fit l'effet d'un exercice de lévitation, puis il entama sa descente en vol plané et en diagonale. Ses pieds se plantèrent fermement dans la poitrine du chef des assaillants. Le soldat hurla et son Uzi lui sauta des mains. La violence du coup le fit partir à la renverse vers un créneau où il bascula, fit comme par magie un saut périlleux et plongea la tête la première dans la vallée.

Les autres, surpris par la singulière trajectoire de leur caporal hésitèrent un instant avant de tirer.

L'instant suffit. Chiun tourbillonna comme une toupie dans le rang bien formé, par une parfaite attaque de l'intérieur, en tuant chaque homme à tour de rôle à mesure qu'il louvoyait entre eux. Il se déplaçait si vite que Remo lui-même ne pouvait suivre le mouvement de ses mains et de ses pieds. Mais il savait au bruit sec, rythmé, terrible des coups que chacun était parfait.

Pendant que Chiun travaillait, Remo rassembla les filles et les poussa le plus discrètement possible vers l'escalier. Une d'elles était tellement couverte de plaies et de bosses qu'elle pouvait à peine marcher. Ses longs cheveux noirs étaient poissés de sang. Elle avait la figure enflée, meurtrie mais, malgré cela, Remo reconnut qu'elle était d'une grande beauté.

— C'est vous, Consuelo ? demanda-t-il en la soulevant avec précaution dans ses bras.

Elle hocha la tête en s'efforçant d'ouvrir ses paupières bouffies.

— Il y a dans la vallée un mort qui vous aimait, lui dit Remo et tout à coup il s'arrêta net.

Il venait d'entendre un bruit, de l'autre côté du clocher, un bruit aussi incontestable pour lui que le cri d'un bébé ou le bruit d'une fusillade. Celui d'un hélicoptère.

Oubliant la fille qu'il portait dans ses bras, il fit quelques pas pour regarder au-delà de la tour. L'hélico était un gros Grunman peint en bleu vif et deux hommes y montaient. Le premier portait un élégant costume de ville, l'autre le même treillis noir que les gardes du monastère. Le civil s'insinua dans l'hélicoptère sans un regard derrière lui. L'autre jeta un bref coup d'œil par-dessus son épaule, se détourna et puis se figea et tourna de nouveau la tête. Il avait reconnu Remo.

Et Remo se souvenait aussi de la gueule du soldat. C'était une figure de mort et de torture, de mains coupées et d'enfants agonisants. Pour Remo, le commandant Deke Bauer avait le visage de la guerre.

L'esprit de Remo devint tout à coup un chaos d'images et de sensations bannies : un oiseau embroché, rôti, ses plumes blanches volant au vent sous l'averse, dans la jungle ; une rangée de cadavres suspendus à un fil qui paraissaient exécuter à l'aube une danse macabre, la puanteur de la chair en putréfaction.

Un sourd gémissement lui échappa. Les réflexes surhumains inculqués par dix ans d'entraînement de Chiun disparurent. Il n'y avait plus de Sinanju pour lui. Il n'y avait rien que la guerre et l'éternelle et vaine comédie de la Colline.

Comme dans un film au ralenti, il regarda Bauer épauler son Uzi.

« *Un hélicoptère arrivera demain avec des rations...* » dit une voix lointaine dans son souvenir.

« J'ai pris la Colline et je m'en vais la garder et je me fous que vous creviez tous pour elle, bande de petits salopards... »

« Installez un second fil. Ça leur apprendra à ne pas déconner avec l'armée US... »

— Couchez-vous !

La voix, forte et terrifiée, arracha Remo à sa torpeur alors qu'il tombait par terre avec la fille glapissant dans ses bras. Ceux de Sam Loup Timide étaient encore tendus. Alors Remo entendit les balles et l'Indien tomba sur lui et la fille dans une gerbe de sang.

— Ah mon Dieu, souffla-t-il. Sam...

Les pales du rotor brassèrent l'air. L'hélicoptère se souleva gracieusement, plana un moment et vira pour disparaître à l'horizon.

Chiun acheva son dernier soldat et s'approcha. Il souleva le grand Indien de Remo et Consuelo. Le bras de Sam avait été presque arraché à l'épaule. Chiun fit rapidement un garrot avec une bande de brocart déchirée de son kimono.

— Il vivra, annonça-t-il. Pour un temps. Combien de temps, je ne peux pas le dire. Mais il ne peut pas descendre de la montagne, même si nous le portons.

Remo restait où il était tombé, la mine égarée. Il sentit vaguement la fille glisser hors de ses bras.

— Il nous a sauvés, dit Consuelo. Sans lui, les balles...

— Oui, j'ai vu, dit Chiun en baissant les yeux sur l'Indien. Je savais qu'il avait en lui de l'étoffe de héros, murmura-t-il.

Les lèvres de Loup Timide esquissèrent un sourire. Il ouvrit lentement les yeux.

— J'ai entendu, souffla-t-il. Vous croyez que vous pourrez m'apprendre Sinanju, maintenant ?

Chiun lui posa une main fraîche sur le front.

— Mon fils, un courage comme le tien dépasse toute discipline.

Remo se détourna. Il avait vu la figure d'un homme et ce regard avait probablement coûté la vie à Sam Loup Timide. C'était un péché impardonnable et il l'avait commis. Il avait oublié Sinanju.

C'était l'hélicoptère, se répéta-t-il. Le foutu hélicoptère...

Et voilà qu'il l'entendait encore, menaçant, inexorable, l'hélicoptère de son esprit qui le pousserait à la folie.

Mais ce n'était pas dans son esprit. Consuelo se lança dans une volée d'espagnol rapide en tendant le bras vers l'horizon, à l'est.

Remo le vit aussi. Il arrivait du côté opposé où avait disparu celui de Bauer. Et, à mesure qu'il approchait, on put constater que l'immatriculation était différente. C'était un hélicoptère de la police.

— Karen ! s'écria Consuelo. Elle a dû contacter la police avant de mourir !

Chiun sourit.

— Votre amie aux cheveux jaunes est avec eux.

— Comment pouvez-vous voir aussi loin ? s'exclama la jeune Mexicaine ahurie.

— Faut pas demander, dit Loup Timide.

Chiun était déjà debout.

— Nous devons faire vite. La police te trouvera des remèdes et un endroit pour te reposer, mon fils. Mais tu ne dois absolument pas dire que Remo et moi étions avec toi.

— Pourquoi ? Vous avez...

— C'est le souhait de notre empereur que nous demeurions anonymes. Dis aux autorités que tu as agi seul, ordonna Chiun et il jeta un dernier coup d'œil à Consuelo. Et faites rhabiller ces personnes. C'est une honte.

Il souleva Remo par le torse et le propulsa vers l'escalier. Quand l'hélicoptère de la police se posa et que Karen Lockwood et les agents en descendirent, Remo et Chiun étaient loin, tout au fond de la vallée, hors de vue.

CHAPITRE XII

À la tombée de la nuit, Remo et Chiun étaient dans les contreforts de la chaîne de montagnes. Remo n'avait pas dit un seul mot depuis que les balles de Deke Bauer avaient sifflé sur le toit ensoleillé du monastère. Ces balles avaient presque tué Sam Loup Timide, et il en était lui-même responsable.

Comment ai-je pu oublier ? se demandait inlassablement Remo. Comment ai-je pu ignorer toute la discipline et l'entraînement de Sinanju par la faute d'un souvenir fugace ?

La vue de la figure de Bauer lui avait fait perdre le contrôle de lui-même. Mais il avait laissé cela se produire. Au moment où il avait eu le plus besoin de ses talents et de son assurance, il les avait perdus. Et Sam Loup Timide en avait payé le prix.

Au pied d'une petite colline aride, au bord d'un ruisseau, Chiun lâcha enfin le bras de son élève et lui dit de s'asseoir. Remo obéit ; sa figure était un masque de dégoût de soi-même.

Chiun fit un feu. Avec une pierre, il creusa un morceau de bois, façonna un bol et le remplit de l'eau du ruisseau. Tirant de la ceinture de son kimono une petite bourse de soie, il en dénoua les cordons et vida le contenu dans l'eau du bol, puis il le posa sur le feu.

— C'est du riz, murmura-t-il. Même les Maîtres de Sinanju doivent se nourrir.

Remo se leva et s'éloigna.

— Et toi aussi, que tu penses ou non le mériter !

Remo s'appuya contre un arbre, les yeux dans le vague, en pleine rétrospection, et y resta pendant que le riz cuisait. Finalement, il revint s'asseoir près du vieux Coréen.

— Je veux que vous me rendiez un service, murmura-t-il si bas que sa voix n'était qu'un souffle.

— Ainsi, l'homme blanc parle enfin ! Naturellement, c'est pour me demander un service ! Mais je m'y attendais. Je t'écoute.

— Je veux que vous alliez dire à Smitty que j'ai fini.

L'expression de Chiun ne changea pas du tout.

— Parce que tu as commis une faute ?

Remo baissa la tête. Un rire amer lui échappa.

— Ouais. Une petite. C'est à cause de moi que Sam a perdu un bras.

Chiun se servit du riz.

— Pour une fois, mon garçon, je suis d'accord avec toi. Tu as été

lamentable.

Remo s'attendait à ce qu'il en dise davantage.

Comme le vieux Coréen continuait de manger en silence, il se leva.

— Bon, alors voilà, c'est tout. Je vais vous quitter ici.

Chiun hocha la tête.

— Oui, oui. Mais avant que tu partes, Remo, permets que je te pose une question. Est-ce que tu n'as jamais échoué ?

— Pas comme ça.

— Ah !

Chiun mâcha longuement une nouvelle bouchée de riz. Au bout d'une éternité, Remo demanda :

— Qu'est-ce que ça veut dire, « Ah ! » ?

— Rien. Seulement qu'une grande leçon t'a été donnée. Mais évidemment, tu as choisi de ne pas l'apprendre.

— Qu'est-ce que vous racontez ? cria Remo. J'abandonne tout ce qui a de l'importance pour moi !

— Pourquoi ?

— Parce que je ne le mérite pas, bon Dieu !

— Ah ! répéta Chiun. C'est bien ce que je pensais.

Remo respira profondément.

— Je suppose que vous saviez que j'allais abandonner...

— Naturellement.

— Oh, excusez-moi, ricana méchamment Remo. Je sous-estimais vos pouvoirs de prophète !

— Pas de prophète. D'historien.

— Ça n'est encore jamais arrivé !

— Pas à toi. Mais à un autre. Veux-tu que je te raconte l'histoire, ou es-tu trop pressé d'aller courir sans but dans l'obscurité ?

Remo lui jeta un regard écoeuré mais s'assit.

— J'espère que ce n'est pas encore une histoire des Maîtres de Sinanju qui ont dû aller se louer comme assassins pour nourrir les villageois affamés !

— Si, si, dit gaiement Chiun.

Remo leva les yeux au ciel. Mais ce serait la dernière fois, se dit-il. Même si c'était une histoire que Chiun lui avait racontée un nombre incalculable de fois, il avait envie de l'entendre encore.

— D'accord, allez-y.

— Je ne t'ai encore jamais raconté toute l'histoire du Grand Wang, le premier véritable Maître de Sinanju. Tu sais seulement que c'est celui qui a sauvé son village en proposant ses services d'assassin à des monarques étrangers. Mais tu ne sais pas comment l'idée est venue à Wang. Vois-tu, c'était le Maître lui-même qui avait provoqué le malheur qui avait détruit le village et fait mourir de faim les villageois...

— Wang ? Je croyais que c'était le chevalier sans peur et sans reproche de l'Orient !

— Alors écoute, mon fils.

Le vieil homme disposa son kimono autour de lui. Au clair de lune, sa peau parcheminée parut s'illuminer, alors qu'il racontait la vieille légende.

— Wang n'est pas devenu Maître avant d'être bien entré dans sa cinquième décennie. Mais il était un héros du peuple depuis qu'il était tout jeune homme. Adolescent, il utilisait la discipline de Sinanju, qu'il avait lui-même élaborée, pour protéger le village des soldats envahisseurs d'un prince cupide. Les villageois le vénéraient pour ses exploits. Ils ornaient sa maison de guirlandes et le couvraient d'honneurs. Ils l'appelaient Wang l'invincible.

« Tous les ans, une grande fête était organisée en son honneur. Au cours de cette fête, tous les jeunes gens du village mesuraient leur force et leur ruse contre le puissant Wang. Ils ne pouvaient pas le vaincre, naturellement, parce que même en ce temps-là les talents de la Maison de Sinanju étaient incomparables. Mais Wang feignait de se débattre contre ses adversaires et tous s'en allaient contents d'eux-mêmes. Les villageois qui ne participaient pas aux combats vendaient des babioles, dansaient et festoyaient et la fête de Wang l'invincible était une journée de grande joie pour tous.

« Mais une fois pendant une fête – la dernière – un petit enfant s'éloigna du village, vers le bord de la mer. Il y avait beaucoup de vent, la mer était agitée et les vagues lançaient beaucoup de jolis coquillages sur les rochers couverts d'algues de la côte. Le petit garçon vit les coquillages et, comme il était seul, il grimpa sur les rochers pour jouer avec. Mais les rochers étaient glissants et l'océan tumultueux. L'enfant fut noyé.

« Quand Wang apprit le drame, il alla rendre visite aux parents en deuil. Ils avaient habillé le petit garçon de ses plus beaux habits et l'avaient allongé sur son lit en attendant de l'enterrer. Ce fut là que Wang remarqua qu'il avait les doigts écorchés jusqu'à l'os. Il comprit que ce petit n'avait pas été noyé rapidement, mais qu'il s'était cramponné à la vie jusqu'à son dernier souffle, accroché à un rocher glacé. Et il comprit aussi que l'enfant avait crié et appelé au secours durant toutes les heures terribles où il était resté cramponné au rocher mais que personne n'avait pu l'entendre dans la musique et les rires de la fête. Personne n'écoutait, tu comprends, pas même Wang dont le devoir était de protéger les gens du village.

— Mais... Mais ce n'était pas sa faute ! protesta Remo.

— Non ? Pour le plaisir d'un après-midi, Wang avait permis qu'une vie soit inutilement emportée dans le Vide. N'était-il pas à blâmer ?

Remo garda un moment le silence et finit par demander :

— Qu'est-ce qu'il a fait ?

— Ce que tu veux faire. Comme pénitence pour sa négligence, il est allé se retirer dans les grottes de Sinanju, où il a vécu dans la solitude pendant trente ans, sans avoir même le son d'une autre voix pour le reconforter.

Remo hocha la tête. C'était une peine sévère mais il en reconnaissait la justice.

— Pendant ce temps-là, les armées d'invasion mirent en pièces le village de Sinanju, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de récoltes, plus de commerce, pas même un poisson dans la mer. Le prince conquérant savait que sans Wang les villageois n'opposeraient aucune résistance alors il prit ce qu'il voulait de Sinanju et laissa le village mourir. Les villageois devinrent si pauvres qu'ils durent renvoyer leurs enfants à la mer parce qu'il n'y avait rien pour les nourrir.

« Alors, dans sa cinquante-septième année, Wang retourna à Sinanju. En voyant les ruines de son village, il comprit que les trente années qu'il avait passées pour expier sa faute avaient été gâchées. Car pendant ces trente années l'enfant noyé n'était pas revenu à la vie et Wang n'avait pas été là pour se battre pour son village.

« Plein d'angoisse, il descendit vers l'océan et demanda au Dieu de la Mer « Pourquoi as-tu ordonné cela ? Le sacrifice de trente ans de ma vie a été vain. Il n'a apporté qu'un surcroît de détresse et de honte à mon cœur. » La mer gronda. Le ciel s'obscurcit. Enfin, la voix du Dieu de la Mer résonna dans un coup de tonnerre : « Est-ce que ça a suffisamment apporté, alors ? » Et Wang comprit enfin que parfois le seul moyen d'apprendre est d'échouer !

« Ce jour-là, Wang partit pour des terres lointaines, échangeant ses talents contre de l'or pour nourrir le peuple affamé de Sinanju. Pour accomplir cela, il dut mettre de côté sa honte du passé, au nom de l'avenir. Car il savait que s'il n'était pas un homme parfait, il ferait quand même de son mieux sans jamais regarder en arrière. C'est alors, alors seulement, que Wang est devenu Maître. Il était le premier et le plus grand de tous. Ne penses-tu pas, mon fils, que l'échec de Wang fait autant partie de lui que ses succès ?

Remo hocha lentement la tête.

— Merci, petit père, chuchota-t-il.

— Prends du riz. Mais ne mange pas tout.

CHAPITRE XIII

Le début de la soirée était, pour Al Meecher, le meilleur moment de la journée. Surtout la demi-heure entre six heures et six heures et demie. Il avait fini de dîner, la vaisselle était lavée et essuyée. Il se versait alors une seconde tasse de café et l'emportait dans le living-room, où il lisait le journal, buvait son café et se détendait. Pendant un bref moment, il pouvait oublier son affaire qui battait de l'aile, son ex-femme et son requin d'avocat et la pile croissante de factures sur la table du vestibule.

La femme de Meecher l'avait quitté un an plus tôt en emportant jusqu'au dernier centime des économies et du compte courant commun du ménage. Elle avait emmené aussi le chien, un cocker nommé Bingo. Il n'avait fallu que quelques semaines à Meecher pour s'apercevoir que son chien lui manquait plus que sa femme. Le chien était loyal, gai et obéissant, tout ce que n'était pas Ethel.

Meecher s'installa dans son fauteuil capitonné et but une gorgée de café. Peut-être, pensa-t-il en dépliant son journal, devrait-il acheter un autre chien. Il n'avait certainement pas les moyens de prendre une autre femme. Mais un chien serait bien plaisant. Il laissa l'idée vagabonder dans sa tête pendant quelques secondes. C'était exactement le genre de compagnie peu exigeante dont il avait besoin. Quelqu'un qui partagerait avec lui ce grand appartement vide. Quelqu'un qui s'assiérait avec lui sur le balcon et regarderait passer le monde. La seule vue que le balcon offrait était celle de l'immeuble monolithique de Rencontres de Rêve de l'autre côté de la rue, mais pour Meecher et son chien cela suffirait.

Maintenant que l'idée s'était enracinée, Meecher était sûr qu'elle était bonne. Ethel et le requin d'avocat allaient probablement le saigner à blanc mais ils n'auraient pas son chien, pas cette fois. Il était si content, à la perspective d'un nouveau Bingo, que, pour la première fois depuis des années, il posa son journal sans le lire. Il alla dans sa chambre, mit une veste de sport et prit son portefeuille dans la commode. Le chenil de Sunrise Avenue était encore ouvert.

Meecher partit le cœur joyeux. C'était peut-être ce qu'il lui avait toujours fallu, un autre but dans la vie, si humble et petit soit-il. Ce serait un tournant de son existence. Un chien l'aiderait peut-être à remettre sa vie sur ses rails. En sifflotant joyeusement il alla à la porte. Sa main grasse était sur le bouton quand on sonna. Probablement Morty, du bout du couloir, pensa-t-il. Et il se promit de l'inviter à

l'accompagner. Morty serait vraiment ravi de l'aider à choisir Bingo II.

En souriant, Meecher ouvrit la porte. Il y eut un petit *pop* étouffé quand une seule balle d'un Colt équipé d'un silencieux se logea dans son cœur. Il tomba d'abord à genoux, puis sur le tapis du palier.

— Tirons-le à l'intérieur, dit Bauer. Pas la peine de déranger les voisins.

Quantril approuva. Il saisit un des bras du mort, Bauer prit l'autre et ils traînèrent Meecher jusqu'à la chambre où ils le calèrent contre la commode.

— Je me demande quel est le loyer, ici, dit Bauer.

Quantril pouffa.

— Je ne sais pas. Mais je crois qu'ils viennent d'avoir un appartement à louer.

Bauer rit avant de disparaître par une porte. Pistolet au poing, il fit le tour des pièces. Il n'y avait personne. Apparemment, Al Meecher vivait seul.

Quand il revint dans le living-room, Quantril était sur la terrasse grande comme un mouchoir de poche.

— Une vue splendide, dit-il en montrant de la tête l'immeuble de Rencontres de Rêve, en face.

Le gratte-ciel de verre et d'acier avait soixante étages. Au sommet, un feu clignotant rouge signalait un avertissement aux avions et aux hélicoptères.

Accoudé à la balustrade, Bauer leva les yeux vers le toit d'en face.

— Cette fois, il faut que ça marche, dit-il nerveusement.

— Ça marchera. On a veillé à tous les détails. Tous mes dossiers seront détruits et l'histoire irritante de ces deux imbéciles sera réglée dans la foulée.

— Et s'ils ne viennent pas à l'immeuble ?

— Où voulez-vous qu'ils aillent ? cria Quantril, exaspéré. Vos sentinelles les ont vus arriver de ce côté, n'est-ce pas ?

Bauer acquiesça.

— Et la police n'était pas avec eux ?

— Non. Ça doit être des dingues, amateurs de sensations fortes, ou quelque chose. Pas de flics dans les parages.

— Alors c'est simplement une question de temps avant qu'ils se fassent tuer.

— Puisque vous le dites, marmonna Bauer.

— Je le dis ! Vous croyez que je les veux en vie ? J'ai subi une grosse perte, vous savez. Toute l'organisation du monastère est foutue et j'ai toutes ces femmes à remplacer.

Quantril retourna dans le living-room et se jeta dans le fauteuil de Meecher, en soupirant.

— Ça marchera, répéta-t-il. Ils ne pourront pas se tirer de ce coup-

là. C'est impossible.

Bauer avait les nerfs à vif ; il ne tenait pas en place. Il fit le tour du living-room, ramassa distraitement le journal et puis le rejeta par terre sans le déplier.

— Arrêtez de marcher comme ça ! cria Quantril. Ça m'énerve.

Bauer se força à s'asseoir.

— C'est simplement...

— Simplement quoi ?

— J'ai reconnu ce type sur le toit. Il s'appelle Remo Williams. Il a servi sous mes ordres au Vietnam.

— Et alors ?

— Il est censé être mort. J'ai lu ça il y a longtemps. Une histoire de drogue. Williams a été condamné à la chaise.

— Il m'a fait l'effet d'un cadavre bien gaillard.

— C'est le même type. Je sais que c'est lui.

— Vous êtes sûr de ne pas l'avoir touché, au monastère ?

— Ouais. Ce gosse aux cheveux longs s'est mis en travers.

— Vous auriez dû, gronda Quantril. Cette faute va être déduite de votre solde.

Un long silence plana. Enfin Bauer murmura :

— Je n'arrive pas à comprendre.

— Ah, nom de Dieu ! Quoi encore ?

— Leur façon de se battre. Williams et ce vieux. Il doit être aussi vieux que Mathusalem ! Et Williams est censé être *mort*. Ah merde, ça me flanque les foies, c'est tout.

— Enfin quoi, c'est pas un fantôme ! Croyez-moi, y a simplement quelqu'un qui a déconné, quelque part. Quant à l'autre, il paraît peut-être simplement plus vieux qu'il ne l'est. Y a rien de surnaturel là-dedans. Et maintenant, foutez-moi la paix. J'ai à réfléchir.

— Bien, patron, dit Bauer et, pendant cinq minutes, il se rongea l'ongle du pouce. Vous êtes sûr que ça va marcher ?

— Votre gueule ! Je vais le répéter pour la dernière fois. Ces deux-là sont sans doute de bons combattants mais ils ne peuvent pas voler, n'est-ce pas ?

— Peuvent pas... Non, sans doute.

— Y a pas de doute. Et maintenant, nous allons juste observer un petit moment jusqu'à ce que la rigolade commence. Et puis nous filerons. Mon bureau croit déjà que je suis en vacances dans les Alpes.

Bauer s'étonna.

— C'est là que nous allons ?

Quantril le regarda d'un air sournois et secoua la tête.

— Non. Nous allons à environ cinq cents kilomètres au sud d'ici, dans un patelin appelé Bayersville.

— Une ville ? Vous êtes sûr qu'on sera en sécurité ?

— Plus qu'en sécurité. Croyez-moi, vous n'avez jamais rien vu comme Bayersville.

On frappa à la porte. Bauer dégaina son Magnum et alla se plaquer sans bruit contre le mur. Quantril se dirigea vers la porte.

— Paquet recommandé.

La voix était nasillarde, avec un fort accent mexicain. Quantril hocha la tête à Bauer et ouvrit.

Immédiatement, il eut un couteau à la gorge.

— Jetez votre flingue, Bauer, dit Wally Donner.

— Faites-le, conseilla Quantril.

Le Colt tomba bruyamment.

Wally Donner repoussa Quantril dans l'appartement et claqua la porte d'un coup de pied.

— Bon, écoutez, je ne veux pas d'ennuis, M^r Quantril. Je veux simplement mon argent.

— Quel argent ? bredouilla Quantril en jetant un coup d'œil affolé à Bauer.

— L'argent pour garder le silence à votre sujet. Vous avez vu les journaux ?

Ahuri, Bauer ramassa le journal sur le tapis et le déplia. À la une, il y avait une photo de Karen Lockwood, ainsi que celle du monastère maintenant abandonné des Sangre de Cristo.

— Elle a vendu la mèche à la police, expliqua Donner. Elle a décrit votre petite combine dans tous les détails. Elle a donné votre signalement, Bauer, et je vous ai reconnu, de toutes les fois où vous avez réceptionné la marchandise au lieu de rendez-vous, quand je livrais les filles. Seulement elle ne connaissait pas votre nom. Moi si.

— Quel rapport avec moi ? s'exclama Quantril d'une voix étranglée.

— J'ai fait carburer le cigare. Depuis le début, ça me turlupinait, cette histoire de filles. Qui est-ce qui voudrait deux cent quarante-deux bonnes femmes pour les enfermer dans la montagne ? Et puis quand j'ai vu les journaux, je me suis posé une autre question. Pourquoi ici, près de Santa Fe ? Et tout à coup, ça m'est venu. Rencontres de Rêve. J'ai fait le rapprochement avec Rencontres de Rêve. J'ai surveillé l'immeuble jusqu'à ce que Bauer en sorte. Et devinez qui était avec lui ?

Quantril essaya de rire.

— C'est ridicule ! Il n'y a aucune preuve pour me mêler à tout ceci.

— Allez, ah ! Vous n'y êtes pas. Je ne suis pas un flic, moi. Je me fous des preuves, pas besoin. C'est de l'argent que je veux. Un million de dollars, rien de moins...

Deke Bauer releva brusquement un coude dans la tête de Donner et l'envoya s'écraser contre le mur. Et avant que Donner se remette assez

pour ramasser son couteau, le commandant lui marcha sur la main droite. Il enfonça son talon et sentit avec satisfaction le craquement de petits os. Donner hurla de douleur. Bauer le ramassa par la peau du cou et la ceinture et le traîna sur le balcon. Une fois là, il le hissa et le balança par-dessus la balustrade.

Une longue plainte aiguë fut suivie d'un drôle de bruit de rebond. Bauer se pencha.

Donner n'était pas tombé sur le trottoir. Il était accroché par un bras et une jambe à une hampe de drapeau, à mi-hauteur de l'immeuble.

— Incroyable, murmura Quantril d'une voix rauque.

Bauer retourna en courant dans le living-room pour récupérer son Magnum, mais Quantril le retint.

— Je vais simplement l'achever, d'une seule balle, expliqua Bauer.

— Ne faites pas le con. Il y a déjà des badauds qui se sont arrêtés.

Dans la rue, une femme glapit :

— Regardez ça !

— Faut nous tirer d'ici, déclara Quantril. Tout de suite.

— Et lui, alors ? Il va parler.

— Il tombera avant.

— Les flics...

— Ils seront occupés. Rappelez-vous.

CHAPITRE XIV

— Je crois que nous devons tourner à droite, ici, dit Remo en levant les yeux vers la plaque de la rue dans le centre de Santa Fe. Ouais, c'est ça. Et voilà le siège de Rencontres de Rêve.

Il désigna de la tête un gratte-ciel en verre.

— Quel nom écoeurant pour une entreprise commerciale, dit Chiun.

— C'est l'opération de Quantril. Et si ce soldat avait raison, il fait bien plus que d'arranger des mariages.

Le hall de l'immeuble, vu de la rue, était brillamment illuminé et ultramoderne, décoré au centre d'une énorme sculpture d'acier et de bronze.

— Il n'y a pas de valets, là, se plaignit Chiun.

— C'est dimanche soir. L'immeuble est fermé. J'ai pensé que ce serait le meilleur moment, pour jeter un coup d'œil aux dossiers de Quantril. Malgré tout, il devrait bien y avoir quelqu'un, par là.

Remo colla son nez à la vitre. Il s'appuya contre une des grandes portes de verre, pour juger de son poids, et fut tout étonné quand elle s'ouvrit.

— Comprends pas, bougonna Remo. Il n'y a même pas un gardien de sécurité en vue.

Leurs pas se répercutèrent dans le vaste hall caveux. Remo marcha sans bruit sur le revêtement de marbre poli pour aller consulter le tableau de l'immeuble. Rencontres de Rêve occupait tout le « penthouse », les deux derniers étages. En face de ce tableau, il remarqua un ascenseur marqué « Penthouse seulement ».

La porte ouverte et l'absence de gardien éveillèrent la méfiance de Remo. Il ne put éviter de penser que leur arrivée était prévue. Et il se demanda quel genre de surprises lui réservaient Quantril et son petit copain, le commandant Deke Bauer.

— C'est l'accès au toit, annonça-t-il en montrant l'ascenseur privé. Montons jeter un coup d'œil.

Il appuya sur le bouton. La porte d'inox coulissa sans bruit. Trois hommes attendaient dans la cabine. Ils tenaient tous une batte de base-ball.

— Bonne surprise, dit l'un d'eux en sortant.

Il était si grand qu'il dut se voûter pour passer la porte. Remo prit note du cou de taureau et des bras gonflés de muscles. L'homme portait une chemise à fleurs de couleurs criardes et un jean vert

chartreuse. Son crâne rond était rasé et luisant. Sur une de ses mains étincelait un rubis, clignotant comme un stop routier.

— On va s'entraîner un peu au base-ball, les gars ? dit Remo.

— Ouais, répondit le colosse. Tu seras la balle.

Il tapota le creux de sa main avec sa batte. Les deux autres sortirent de l'ascenseur et prirent position de part et d'autre du chauve. Un était noir, l'autre de type hispanique.

— C'est comment, le nom de votre équipe ? demanda Remo. Les Repousse du Goulot ?

— Très drôle, dit Chemise-à-Fleurs. Regarde-moi rigoler.

Il balançait puissamment sa batte à la tête de Remo. Le seul problème, c'est que lorsqu'elle arriva à l'endroit où était Remo, il n'y était plus. La batte frappa le mur de marbre avec un fracas horrible et vola en éclats.

— Comment est-ce que vous avez fait ça, merde ? demanda le Noir.

— Comme ça, répondit Remo.

Il bougea un poignet. Le Noir vola dans les airs. Il poussa un grand cri lorsque son corps massif entra en collision avec la sculpture d'acier et de bronze. Sa batte de base-ball s'en alla valser dans un coin.

— Un point pour moi, dit Remo.

Le membre hispanique de l'équipe s'avança d'un pas.

— Willy a dû glisser, dit-il et il leva sa batte. Tu vas payer ça, merdeux.

La matraque de hickory fendit l'air avec un bruit sifflant. Cette fois, Remo ne bougea pas. Un instant avant que la batte entre en contact avec son cou il leva une main et saisit l'extrémité avec deux doigts. Il poussa et la batte glissa entre les mains de l'hispanique comme un couteau graissé pour aller s'enfoncer profondément dans sa poitrine.

— Et de deux, dit Remo.

Le chauve à tête ronde, seul maintenant, cligna rapidement des yeux. Une ride de perplexité se creusa en travers de son front alors qu'il ramassait la batte du Noir.

— Gare au numéro trois, avertit Remo en lui donnant une petite tape sur l'épaule.

Le géant pivota et vit Remo nonchalamment accoté contre la porte ouverte de l'ascenseur.

Boule-de-Billard lui fonça dessus, les mains bien écartées sur la batte. Il l'abattit sur la gorge de Remo, de toute la force de ses bras puissants.

Remo souffla et la batte se cassa en deux comme un cure-dents.

Les morceaux tombèrent alors que l'homme serrait ses bras autour du cou de Remo.

— Espèce d'enfoiré, marmonna-t-il.

De près, son haleine sentait la viande et le gros vin bon marché. Ses doigts épais cherchaient le larynx. Ses petits yeux porcins brillèrent quand ses mains se refermèrent sur la gorge de Remo.

— C'est ce genre de vilain mot qui donne mauvaise réputation au sport, lui reprocha Remo.

Il fit un demi-pas, tourna son poignet et le chauve disparut à travers le plancher de l'ascenseur. Remo entendit un cri aigu et puis un choc sourd, tout en bas.

— Hors-jeu ! cria-t-il par le trou.

Ils montèrent à pied au dernier étage. Le vestibule était décoré de photos grandeur nature de couples se tenant par la main, courant sur une plage ou se regardant tendrement dans les yeux. Aucune des personnes de ces photos n'avait l'air d'avoir besoin de secours pour trouver des partenaires. Dans la pièce de réception déserte il y avait un grand bureau de bois exotique et, derrière, une double porte en verre décorée de l'emblème doré de Rencontres de Rêve. Remo foula l'épaisse moquette crème et alla pousser la porte. Comme celle du rez-de-chaussée, elle n'était pas verrouillée.

— Je ne comprends vraiment pas, dit-il.

— Qu'est-ce qui est si difficile à comprendre ? Ma réputation m'a précédé, évidemment. Les deux hommes que tu cherches, sachant qu'ils ont rendez-vous avec la mort, ont fui la boutique.

Remo secoua la tête.

— Je ne sais pas. S'il n'y a personne ici, pourquoi ont-ils pris la peine de poster le comité d'accueil en bas ? Ces trois zigotos n'attendaient pas dans l'ascenseur histoire de s'entraîner.

Remo s'interrogeait toujours sur la situation en suivant Chiun par la porte de verre. Ils passèrent sous une ouverture voûtée dans une vaste salle entourée de bureaux. Sur chacun, il y avait un petit terminal d'ordinateur et un tableau de bord. Il y avait des portes ouvertes sur la droite. Remo alla passer la tête. Il vit une installation vidéo, un autre petit ordinateur, deux fauteuils confortables et une table basse jonchée de brochures aux couleurs vives.

— C'est probablement là qu'ils amènent les clients, supposa-t-il.

Chiun tapa sur un des appareils vidéo jusqu'à ce qu'il tombe en poussière.

— Cet homme doit mourir, déclara-t-il.

— Hein ? Mais qu'est-ce que vous faites ? Nous ne sommes pas là pour casser la baraque !

— La personne que tu cherches est sadique. Il a rempli toute une salle avec des postes de télévision et il n'y en a pas un seul qui ait seulement un bouton pour changer de chaîne.

— Il y a d'autres portes, par ici.

Remo passa devant le vieux Coréen, dans une nouvelle salle. L'atmosphère y était tout à fait différente. Le mobilier fonctionnel ultramoderne était remplacé par des fauteuils de cuir, des tables anciennes, des tableaux dans des cadres sculptés.

— Je crois que nous nous rapprochons du bureau du patron.

Ils poussèrent une porte marquée « privée ».

— Je parie que nous y sommes, dit Remo.

Il contempla la pièce élégante. Elle ne contenait qu'un seul bureau de chrome et de verre mais elle était plus grande que toutes celles qu'ils avaient traversées. Remo alla fouiller dans la pile de lettres bien en ordre, sur le bureau.

— Rien...

Il examina les livres reliés de cuir, sur des étagères, l'ordinateur énorme, la fenêtre panoramique géante avec la vue de toute la ville.

— Je n'y comprends rien. Pas un dossier, pas un agenda, pas un carnet d'adresses. Ça n'a pas de sens.

Tout à coup, l'ordinateur s'anima en bourdonnant, de petits voyants clignotèrent sur toute la console. Des panneaux d'acier glissèrent et recouvrirent les portes, la fenêtre, toutes les issues possibles. En même temps, la moquette se mit à grésiller. Des volutes de fumée et de petites flammes dansantes jaillirent dans plus de dix endroits différents.

— Maintenant, ça a un sens, dit Remo.

CHAPITRE XV

Une nappe de feu recouvrit le tapis, avec la soudaineté d'un incendie de forêt attisé par le vent. Une épaisse fumée bleue remplit la pièce et les enveloppa d'un nuage tournoyant.

— Chiun ? appela Remo.

— Garde l'air de tes poumons. Tu vas en avoir besoin.

Remo ralentit sa respiration. Mais la fumée continua de lui brûler les yeux et de l'aveugler. Il tourna en rond, dans l'espoir de distinguer les portes d'acier donnant sur le vestibule et l'escalier. Mais la fumée était si dense qu'il n'arriva qu'à se désorienter.

— Attendez d'entendre ma voix, petit père. Je vais passer à travers une de ces plaques d'acier, dans la pièce voisine. Je crois que l'incendie est contenu ici.

Avant que Chiun puisse protester, Remo se jeta les pieds en avant vers ce qu'il espérait être la porte. Il comprit dès que ses pieds touchèrent une surface lisse volant en éclats qu'il avait trouvé l'immense baie vitrée.

Le verre se brisa vers l'extérieur dans une gerbe de feu. Pendant un instant, Remo se trouva en suspens dans les airs, comme tout objet avant de tomber. À travers la fumée, il aperçut la rue, à soixante étages au-dessous de lui.

Aussitôt, il se contracta en une boule serrée et déplaça légèrement son épaule gauche vers l'immeuble. Le mouvement lui donna juste assez d'élan pour allonger un bras et saisir un des coins de la fenêtre enfoncée. Le verre brisé lui coupa la main mais il se força à rester cramponné jusqu'à ce qu'il puisse balancer ses jambes à l'intérieur.

Il y avait moins de fumée, à présent, mais les flammes montaient de plus en plus haut. Des vagues de chaleur déformaient la vue. Il faisait si chaud qu'il sentit ses cheveux grésiller. Une petite main osseuse toucha la sienne et y déposa un tampon de soie pour arrêter le saignement.

— Nous montons, dit Chiun.

Levant un bras, le vieux Coréen se ramassa sur lui-même en pivotant un peu. Sa concentration était telle qu'il ne respirait presque plus. Puis il s'élança en spirale vers le plafond, qu'il creva par un déploiement de force pure. Quand l'averse de plâtras de sa sortie fut retombée, Remo pivota sur son pied droit et suivit Chiun par l'étroite ouverture.

Tous deux se trouvèrent alors sur un toit de gravier, heureux de

respirer de nouveau normalement. Au-dessus d'eux le ciel s'étendait, silencieux et constellé d'étoiles. Trop silencieux.

— Vous savez ce qu'il y a de drôle ? demanda Remo.

— Le moment est mal choisi pour faire de l'humour.

— Ce qu'il y a de drôle, c'est qu'aucun système d'alarme ne se soit déclenché. Quantril doit vouloir laisser brûler son propre immeuble.

— Trouve un autre moment pour réfléchir aux excentricités des imbéciles, grommela Chiun. Descendons de cet endroit inconfortable.

Il balança ses jambes à l'extérieur mais une colonne de flammes jaillit à côté de lui et il battit vivement en retraite vers le milieu du toit. D'autres flammes montèrent et les encerclèrent tandis que le vent attisait l'incendie à des hauteurs vertigineuses.

— Il n'y a qu'une solution, déclara Chiun.

— Le mur volant ?

— Jamais ! Il y a des automobiles dans la rue. Nous serions tués. Ce qu'il faut, c'est quatre mouvements différents. D'abord, un simple plongeon en diagonale.

— Vers quoi ?

— L'immeuble d'en face.

— Je ne le vois même pas !

— Il est là. Ensuite, un demi-tour. Rapide, pour freiner la vitesse. Et puis tu passes lentement au vol plané du faucon. Tu te souviens quand je t'ai entraîné au plongeon de la falaise ? C'est ça. La dernière partie est délicate. Tu dois t'aplatir contre l'immeuble au moment de l'inspiration.

— Qu'est-ce qui se passe si j'expire ?

Chiun rit tout bas.

— Ne cherche pas. Suis-moi.

Le vieux monsieur étendit les bras et sauta dans les flammes.

Remo le suivit. Il sentit la chaleur sur sa figure et sa poitrine. Il ferma les yeux. L'intérieur de ses paupières était d'une couleur orangée vive.

À l'apogée de son plongeon, quand il se sentit perdre de la vitesse, Remo exécuta son demi-tour et s'arrêta dans le vide. Puis il inspira profondément et plana dans un vol de faucon parfait, le dos rigide, la tête levée.

Il détendit tout son corps lorsque l'espace en face de lui se remplit par la forme d'un autre immeuble. Chiun avait raison. Il devait être là. Remo inspira au moment de l'impact. Son corps fut secoué comme un saule dans le vent. Sa main coupée lui transmet une vague de douleur quand elle se plaqua contre le mur, mais elle tint bon.

En tâtant des pieds, il trouva le rebord d'une fenêtre. C'était un immeuble ancien, avec de vrais rebords. La descente serait facile. Remo respira plus à l'aise.

Il n'avait pas échoué, cette fois.

Tout en bas, une foule de badauds s'était assemblée. Des sirènes de pompiers commençaient à ululer dans le lointain. Les cheveux blancs de Chiun oscillaient au niveau du sixième ou septième étage. Mais il y avait quelque chose entre lui et Chiun, quelque chose qui le fit secouer la tête alors qu'il descendait, et il se demanda s'il avait une hallucination.

Au douzième étage, un homme avait l'air d'être suspendu à une hampe de drapeau. En s'approchant, Remo entendit ses cris désespérés.

— Au secours ! lui criait-il.

Il essaya d'agiter le bras, comme si cet homme qui descendait inexplicablement le long de la façade risquait de ne pas le voir.

— Bougez pas, lui cria Remo. Je viens vous chercher.

— Ils ont voulu me tuer ! Je ne sais pas pourquoi ils voulaient les filles. Tout ce que je voulais, c'était de l'argent.

— Vous me raconterez ça plus tard. Écoutez, quand je serai près de vous, vous n'aurez qu'à vous cramponner à mon épaule de votre main libre.

— Je ne peux pas, gémit l'homme, elle est cassée !

— Manquait plus que ça, grogna Remo. Bon, ne bougez pas. Je viens vous chercher.

Il descendit calmement, en bifurquant vers l'homme suspendu. Le sang de sa main coupée laissa une longue traînée derrière lui. Quand il atteignit enfin l'homme, il tâta avec précaution, trouva un point particulier dans son dos et d'un mouvement souple, il l'arracha à la hampe de drapeau et le jeta sur son dos. L'homme hurlait comme un possédé.

— Du calme, bon Dieu, dit Remo. Nous sommes presque arrivés.

— Que... que...

Lentement, l'homme ouvrit les yeux et s'étonna, ahuri de se trouver sur le dos de Remo.

— Je ne suis pas tombé... C'était si vite... comment avez-vous fait ça ?

— Je ne révèle pas les secrets du métier, alors pas de questions.

Remo déposa l'homme sur le trottoir. La foule applaudit. Chiun s'inclina bien bas, en souriant avec sérénité. Un camion portant le sigle d'une chaîne de télévision arrivait dans la rue à vive allure.

— Allons-nous-en, petit père, conseilla Remo.

— Holà ! Attendez une minute ! cria l'homme que Remo avait secouru, en chancelant sur des jambes en pâté de foie. Il faut que je vous parle.

— Gardez vos remerciements.

— S'agit pas de remerciements. C'est au sujet de Quantril et de

Bauer. Je crois que vous êtes les types dont ils voulaient se débarrasser.

— Quantril et Bauer ? Vous savez où ils sont allés ?

La figure de l'homme se transforma. Au lieu de l'individu dépenaillé et terrifié qui était certain de mourir d'une mort horrible, il y avait maintenant devant Remo une créature cauteleuse au sourire onctueux, prête à traiter un marché.

— Peut-être, répondit-il sournoisement.

— Comment ça, peut-être ? cria Remo, si fort que sa voix se brisa.

— Causons, dit l'homme en souriant franchement.

Ses jambes ne flageolaient plus du tout.

Wally Donner les conduisit par un dédale de ruelles vers un immeuble d'apparence anodine. À l'intérieur, il ouvrit la porte d'un appartement, petit mais très bien meublé.

— Asseyez-vous, proposa-t-il aimablement.

— Non, merci. Qu'est-ce que vous voulez ?

— Je crois que j'aimerais un yacht, dit Donner, tout songeur. Une villa sur la Riviera. Une salle de bains en marbre noir. Peut-être un petit pied-à-terre à Paris.

— Où est-ce que vous vous croyez ? Dans un jeu télévisé ?

— Vous voulez savoir où sont Quantril et Bauer ?

Remo toisa l'individu.

— Comment est-ce que vous pouvez le savoir, d'abord ?

Donner alluma une cigarette.

— Ils étaient dans l'immeuble par où vous êtes descendu. Ils ont tué le type qui habitait l'appartement, rien que pour pouvoir vous regarder brûler. Je les ai entendus quand ils faisaient leurs projets. J'étais derrière la porte. C'est comme ça que je sais où ils vont. Et je vais vous le dire... si le prix me convient.

— Je viens de vous sauver la vie ! s'exclama Remo avec indignation.

— Oui. Et n'allez pas croire que je ne l'apprécie pas. Mais faut bien vivre, vous savez ?

— Casse-lui les coudes, suggéra Chiun.

— Alors je ne parlerai jamais. Et ils seront de nouveau après vous.

Remo soupira. L'ingrat parlerait, c'était sûr. Mais Remo avait chaud, il était sale et pas du tout d'humeur à briser des coudes, même pour une bonne cause. Il tira de sa poche une liasse de billets.

— D'accord. Combien voulez-vous ?

— Un million de dollars, répondit Donner.

— En voilà huit cents. À prendre ou à laisser.

Donner hésita à peine une seconde avant de les arracher de la main de Remo.

— Vous pourrez peut-être construire une salle de bains en

parpaings, avec ça, dit Chiun.

— Il y a autre chose, dit Donner en comptant les billets. Une promesse. Vous avez l'air d'un homme de parole.

— Je le suis, assura Remo.

— Alors je veux votre parole que vous ne me tuerez pas.

— Pour reprendre l'argent, vous voulez dire ? Vous l'avez.

— Vous promettez ?

— Nous promettons tous les deux, dit généreusement Remo.

Donner recula avec précaution vers la porte.

— Très bien. Ils sont en route vers un patelin appelé Bayersville, à environ cinq cents kilomètres au sud d'ici. C'est une ville fantôme.

— Vous y avez été ?

— J'ai lu un truc là-dessus une fois, dans un magazine de cinéma. On y tournait des tas de westerns de série B, dans les années cinquante.

La ville appartient à Quantril, maintenant. Il s'en sert pour ses vidéo-clips des Rencontres de Rêve.

Donner ouvrit la porte pour partir.

— Encore un instant ! dit Remo. Rien que pour satisfaire ma curiosité... Comment connaissez-vous Quantril ?

Donner sourit.

— Je crois que je travaillais pour lui. Je faisais passer illégalement des gens par la frontière mexicaine.

Remo sentit le sang refluer de sa figure.

— Des filles ?

— Celles que je gardais étaient des filles, oui.

Avec un dernier sourire éblouissant, Donner sortit à reculons en fermant la porte après lui.

Remo serra les dents. Il venait de découvrir l'homme qui avait assassiné 300 personnes dans le désert. Et l'avait laissé filer.

CHAPITRE XVI

Les phares de la voiture de location glissèrent sur un panneau indicateur. « Bayersville », annonçait-il en lettres décolorées par le soleil, à la peinture écaillée. « Admirez notre croissance. » En dépit de cette proclamation optimiste, la seule croissance que voyait Remo était celle des herbes folles et des fleurs sauvages qui envahissaient la vieille route défoncée.

Quand ils arrivèrent au sommet d'une côte, la ville apparut au clair de lune. Quatre pâtés de maisons dont une église, une banque, un saloon, quelques magasins. De loin, Bayersville avait tout à fait l'air d'une ville fictive du vieux Far West. C'était seulement de près que l'on voyait que les maisons n'étaient que des façades, des bâtisses battues des vents sans aucun souffle de vie.

En longeant les constructions vétustes, quelque chose s'éveilla dans les souvenirs de Remo. Il comprit soudain. C'étaient les films de Sainte-Thérèse.

À l'orphelinat où Remo avait été élevé, le plus grand plaisir que les religieuses avaient à offrir était le cinéma une fois par mois. Tous les enfants se réunissaient au sous-sol, trépignant d'impatience, pendant que sœur Marie-Agnès préparait le vieux projecteur.

Les films qu'ils regardaient étaient donnés par le propriétaire du cinéma local, alors c'était rarement les plus récents et les meilleurs de Hollywood. Ils devaient aussi être approuvés par le code sévère de sœur Bridget, à côté duquel les censeurs du Hays Office n'étaient qu'une bande de libertins et de débauchés. Ils voyaient donc le plus souvent des westerns, des vieux où les justiciers avaient un grand chapeau blanc et les méchants un grand chapeau noir. Les intrigues étaient rudimentaires. Le bien contre le mal, purement et simplement. Et à la fin, même si parfois il s'en fallait d'un cheveu, les bons gagnaient toujours. Pendant un moment, quand il était vraiment tout petit, Remo avait cru que c'était ainsi qu'était le monde, tout blanc ou tout noir, sans rien entre les deux.

Le Vietnam et la police de Newark avaient définitivement sonné le glas de ces illusions. Malgré tout, Remo éprouvait une joie enfantine en roulant dans ce village silencieux. Il y avait le saloon où Red Ryder s'était battu contre les faux-monnayeurs et, en face, l'écurie où John Wayne avait sauté en selle du haut du fenil. Bayersville était une ville fantôme, uniquement hantée par les ombres des héros d'antan.

Et par deux hommes bien vivants. Et dangereux.

Remo gara la voiture devant la façade de planches de l'Empire Hôtel.

— Autant commencer par ici, dit-il.

Dès que leurs pieds se posèrent dans la rue poudreuse, ils furent aveuglés par une lumière blanche éblouissante. Il n'y eut pas d'explosion, rien qu'un léger sifflement, le *pschitt* d'une bouteille de soda, pour rompre le silence. La ville et tout le reste disparurent dans la pure lumière blanche.

Tout aussi brusquement qu'elle avait jailli, la lumière s'éteignit, laissant la place à des ténèbres absolues.

— Bienvenue à Bayersville ! cria une voix venant du toit au-dessus d'eux, et Remo reconnut celle de Deke Bauer. Je ne pensais pas que vous viendriez jusqu'ici mais quand j'ai aperçu la voiture, je me suis dit que vous arriviez peut-être pour une brève visite. Vraiment brève.

Il éclata de rire.

Tu m'as surpris une fois, se dit Remo. *Ça ne se reproduira pas.*

— Causez toujours, Bauer !

Le commandant rit de plus belle.

— Franchement, je suis content que vous soyez là. Maintenant je peux terminer ce que j'ai commencé. À moins que vous ayez amené quelqu'un pour se jeter devant vous quand la fusillade éclatera. C'est votre style, pas vrai, Williams ?

— Non, ne..., voulut dire Chiun.

Mais la rage de Remo était plus forte que sa raison. Il bondit à l'aveuglette vers la voix. Au moment précis où il quittait le sol son équilibre fut brisé par une musique tonitruante. C'était une marche militaire au volume de son insoutenable, les tambours et les clairons plus assourdissants que l'onde de choc d'une explosion.

Remo, son contrôle perdu, s'écrasa contre le toit et bascula à la renverse dans la rue défoncée. La musique couvrait tous les autres bruits. Il ne voyait pas Bauer dans l'obscurité subite et il ne l'entendait pas non plus. Il tendit l'oreille, s'efforça de percevoir un bruit de pas mais c'était impossible. Tout était noyé par les coups de cymbales et les notes stridentes de plus d'une dizaine de clairons et de trompettes.

Remo se força à se détendre et au bout de quelques instants, ses yeux s'adaptèrent à l'obscurité. Mais il ne vit autour de lui que la voiture et des bâtisses abandonnées. Chiun avait disparu.

Il voulut partir à la recherche du vieux Coréen mais une brusque douleur lui transperça l'épaule. Une fraction de seconde plus tard, il entendit la détonation.

— Bauer, souffla-t-il.

Toute la haine qu'il avait éprouvée pour cet homme lui remonta à la gorge. *Non !* se dit-il. *Ne le laisse pas t'avoir encore une fois !* Le passé était le passé, aussi mort que les fantômes de cette ville. Rappelle-toi

qui tu es *maintenant*. C'est *maintenant* qui compte. Rien d'autre.

Il sentit le flot de sang épais filtrer entre ses doigts. Un autre coup de feu claqua et la balle ricocha sur la voiture pour repartir en sifflant.

Autant que pouvait en juger Remo, elle avait frappé à quelques centimètres à droite de sa tête. Il roula sur lui-même en tentant désespérément de distinguer la silhouette de Bauer sur un des toits obscurs.

L'idée lui vint qu'il pourrait bien mourir dans ce coin perdu. Quelle façon stupide de disparaître, pensa-t-il en écoutant la marche militaire. Il serra les dents de douleur quand l'air pénétra dans sa blessure. Pourquoi Bauer ne l'achevait-il pas tout simplement ? Le salaud arrogant jouait au chat et à la souris. Mais aussi, se dit Remo, il aurait bien dû se douter que Bauer profiterait au maximum de la situation. Il se rappelait les cadavres sur le fil.

— N'y pense plus, s'ordonna-t-il tout haut comme si les mots pouvaient calmer sa peur. Il n'y a que maintenant. Maintenant.

Il se releva et partit dans la rue, en rasant les façades de bois. Si Bauer voulait le tuer, il devrait se donner du mal pour ça.

Soudain, la musique se tut. Remo secoua la tête pour dégager ses oreilles bourdonnantes. Il entendit, assez loin, le craquement d'une planche sous le poids d'un pied lourd.

Il s'aplatit contre le côté d'un bâtiment. Il y avait une enseigne, « Magasin Général », et Bauer était à l'intérieur. Les pas allaient dans une direction, dans une autre, exploraient. Enfin, ils se rapprochèrent de la rue.

Et Remo était prêt. *Maintenant. Seulement maintenant.*

Au premier frémissement de la porte battante, il s'élança, passa au travers et fit sauter l'arme des mains de Bauer.

Bauer frappa sans hésitation. Son poing s'enfonça dans la blessure de l'épaule. Remo hurla et chancela à la renverse. Bauer le suivit et lui balança un grand coup de pied entre les jambes. Alors que la douleur cassait Remo en deux, Bauer ramassa son Colt et s'approcha de lui sans se presser.

— Tu sais ce que je vais faire ? demanda-t-il calmement, avec un rictus mauvais. D'abord, je vais te tirer dedans... sans te tuer, Williams, juste de quoi te conditionner... Et puis je vais installer un fil de fer. Tu te rappelles le fil de fer, Williams ?

Il recula d'un pas et fit sauter le cran de sûreté.

Maintenant... seulement maintenant... rien d'autre.

— Je me souviens, dit Remo, trop bas pour être entendu.

Et le coup de feu claqua mais Remo n'était plus là et l'instant d'après la figure de Bauer se convulsa de surprise alors qu'un pied surgissait il ne savait d'où et l'envoyait s'écraser contre un poteau qui se fendit et se cassa sous son poids.

Et Remo fut sur lui pour le ramener dans la rue, le jeter à terre, serrer ses mains autour du cou de taureau.

— Non, gargouilla Bauer. Ce n'est pas...

— Où est Quantril ?

De la mousse apparut au coin des lèvres de Bauer.

— Le saloon... souffla-t-il, implorant Remo de ses yeux exorbités mais la pression des doigts autour de son cou ne se relâcha pas. Sois juste... souviens-toi...

— Je me souviens, répliqua sèchement Remo. C'est ça l'ennui. Ses doigts se rejoignirent.

— Chiun ? chuchota Remo.

Pas de réponse.

Laissant le cadavre de Bauer dans la rue, il marcha jusqu'au saloon. En s'approchant, il entendit la petite musique aigrette du piano mécanique. Et un bruit de voix.

Le saloon était éclairé par des becs de gaz dans des globes multicolores. Remo hésita un moment avant d'entrer, parce que la salle lui paraissait pleine de monde. Des filles voluptueuses avec de hauts chignons, leur longue jupe retroussée à la cheville sur des bottines à boutons, dansaient avec des hommes barbus en costumes désuets. Mais il comprit bientôt que ce n'étaient que des images projetées sur les murs. La salle était déserte, à part un homme solitaire assis à une table près de l'escalier du fond.

— Quantril ? dit Remo en s'approchant de lui.

L'homme hocha la tête avec élégance.

— Je n'aurais jamais cru que vous arriveriez si loin. Vous êtes un homme tout à fait remarquable.

— Où est Chiun ?

— Qui ? Ah, votre ami oriental. Il va bien.

— Je ne vous demande pas comment il va. Je veux savoir où il est.

Quantril ne répondit pas à la question mais écarta les bras pour embrasser toute la salle.

— Que pensez-vous de ma ville, Mr Williams ?

— J'en connais où j'aimerais mieux être.

— Le saloon est un des décors de fantasme les plus appréciés des Rencontres de Rêve.

— Les Rencontres de Rêve sont de l'histoire ancienne, Quantril.

— Ridicule.

— Il y a une petite affaire de deux cents femmes que vous reteniez prisonnières.

Quantril secoua la tête comme un père indulgent s'adressant à un enfant.

— On ne peut pas me reprocher cela. C'était l'opération de Deke

Bauer. Il est mort, je présume ?

— Oui.

— Excellent. Vous m'avez évité cette peine.

— Vous avez piégé votre propre immeuble.

— C'est ce que vous dites. D'après tous les indices, votre vieil ami et vous y êtes entrés par effraction, vous avez tué les trois gardes de sécurité et vous avez mis le feu aux étages supérieurs, détruisant tous mes dossiers. Ils étaient dans l'ordinateur, dit Quantril et il éclata de rire. Si la police cherche quelqu'un, c'est vous !

Remo poussa un soupir bruyant. Quantril était exactement le genre de criminel contre qui CURE avait été créée. La loi, la police ne pouvaient le toucher. Remo le pouvait. Mais pas avant d'avoir retrouvé Chiun.

— Et le type qui nous a envoyés ici ? Vous l'avez laissé pour mort. Vous croyez qu'il ne parlera pas ?

— Wally Donner ? Ne me faites pas rire. Il a un casier judiciaire long comme d'ici à après-demain. Un fou homicide. Dès qu'il montrera son nez, il sera conduit à l'hôpital psychiatrique.

— Wally Donner, hein ?

Remo se rasséréna. Au moins il avait un nom, à présent. Mais il allait devoir bluffer dur.

Il prit un air indifférent.

— Je vois que vous vous tirerez d'affaire, Quantril. Vous ne serez pas arrêté.

— Merci.

— Parce que je vous tuerai avant.

— Pas si vite, répliqua Quantril en souriant. Il y a un petit détail. Voyez-vous, depuis des années, les explosifs sont ma passion et mon passe-temps. Ça m'occupe les doigts. Je me suis beaucoup exercé ici.

Remo sentit son estomac se crispier.

— J'ai même piégé toute la ville de Bayersville pour qu'elle explose comme une fusée dans... soixante secondes, déclara-t-il après un coup d'œil à sa montre.

— Je ne le crois pas, dit Remo. Vous n'avez pas l'air d'un candidat au suicide.

— Oh, je n'ai pas du tout l'intention de mourir. Ça gâcherait tous mes plans, mes projets d'avenir. Vous n'avez fait que les interrompre. Vous n'avez rien changé, en réalité.

Remo croyait entendre son horloge interne égrener les secondes.

— Où est Chiun ? demanda-t-il.

— Je vais vous le donner. Tout ce que je vous demande, c'est une courte tête d'avance.

— Et cette prétendue bombe ?

— Je la désamorcerai dès que vous aurez dit oui.

Remo réfléchit.

— Vous mentez, dit-il.

— Onze secondes, Mr Williams. Dix. Neuf. Huit...

Remo ne pouvait courir le risque.

— D'accord.

— Sage décision.

Quantril prit une clef dans sa poche, la glissa dans une petite boîte, sur le mur près de l'escalier, et la tourna. Les images projetées disparurent des murs. La musique aigrette se tut. Quantril monta par l'escalier.

— Et votre partie du marché ? cria Remo.

— Observez, répondit Quantril de l'obscurité du palier.

Un panneau dans le mur du fond coulisssa et révéla le vieux Coréen, bâillonné et ligoté sur une chaise.

— Chiun !

Au-dessus d'eux, un hélicoptère vrombit. Chiun arracha frénétiquement ses liens.

— Imbécile ! Tu l'as laissé partir !

— Il allait tout faire sauter et vous avec !

— Tu es encore plus ignorant que ce que je croyais ! cria Chiun en s'élançant dans l'escalier. Est-ce que tu crois qu'un bout de ficelle peut retenir le Maître de Sinanju ?

— Ça m'en avait tout l'air, pourtant, dit Remo en le suivant.

— Crétin ! je n'ai laissé ce gandin parfumé m'attacher que pour qu'il fasse taire cette infernale musique. Nous devons nous dépêcher. Plus vite, Remo !

— Nous n'avons aucune chance d'arrêter un hélicoptère, Chiun. Nous devons simplement traquer Quantril...

— Où ? Au Paradis ?

— Qu'est-ce que vous racontez ?

Chiun soupira.

— Comme tous les criminels, il a éprouvé le besoin de se vanter. Alors pendant que je le laissais m'attacher, j'ai écouté ses bavardages. Je voulais savoir s'il y en avait d'autres. La bombe n'était pas activée quand tu es entré.

L'escalier aboutissait à une trappe. Remo la repoussa et se hissa sur le toit.

— Donc, il est menteur, dit-il.

L'hélicoptère de Quantril commençait à se soulever.

— Oui. Elle a été activée quand il a arrêté les images de cinéma.

— Les... Ah, Dieu de Dieu !

Remo se rua vers l'hélicoptère et s'accrocha aux patins.

— Sautez ! cria-t-il à Chiun alors que l'appareil le soulevait. Sautez, Chiun !

En faisant un saut périlleux en arrière, Remo enfonça la porte de l'appareil. L'élégance de Miles Quantril l'abandonna quand Remo l'arracha à son siège de pilote et le tint à l'extérieur par la portière ouverte.

— Vous ne pouvez pas faire ça ! hurla-t-il. Je suis Miles Quantril ! C'est de la barbarie !

— C'est ça le business, trésor, dit Remo en le lâchant.

Quantril exécuta un parfait plongeon la tête la première par la trappe du toit. Remo sauta une seconde plus tard, en se retournant pendant sa chute de manière à tomber dans les hautes herbes, à côté de Chiun, au-delà de l'unique rue de Bayersville.

L'hélicoptère abandonné piqua du nez et son moteur cala. Il s'écrasa au sol à grand fracas puis il explosa en flammes.

— S'il y a réellement une bombe, elle va sauter maintenant, dit Remo. Nous ferions bien de courir aussi loin que possible.

Tous deux se précipitèrent à toute vitesse vers une colline éloignée. Ils venaient de passer devant le panneau délavé de Bayersville quand l'explosion se produisit.

La terre parut s'ouvrir dans un grondement assourdissant et tous les bâtiments du village fantôme volèrent en éclats dans un monstrueux spectacle de destruction en Technicolor.

Le cœur de Remo était plus douloureux que sa blessure à l'épaule, alors qu'il contemplait l'écroulement et la disparition dans une mer de feu du vieux décor de cinéma de son enfance.

Ça n'a jamais vraiment existé, se dit-il. Red Ryder et John Wayne n'existaient qu'au cinéma et leurs aventures n'étaient qu'une façon inoffensive de passer le temps dans un orphelinat. Mais une partie de l'esprit de Remo se rappelait les héros qui jadis suivaient l'unique rue poussiéreuse sur leurs magnifiques chevaux pour châtier les méchants et remettre de l'ordre dans le monde, et cette partie de son esprit lui faisait mal.

— Allons-nous-en, marmonna-t-il.

Il se sentait soudain vieux. Il n'y avait rien de plus à voir à Bayersville. Quand l'incendie s'éteindrait, il n'en resterait rien, à part quelques pierres et du bois calciné, ainsi que les splendides fantômes de son passé.

CHAPITRE XVII

Wally Donner sortit du bar en titubant, s'appuya contre une voiture en stationnement et vomit dans le ruisseau. Sa tête tournait et son estomac faisait des cabrioles à la suite des deux douzaines de Scotches qu'il avait consommés dans ce bar minable de Mexico où il venait de passer cinq heures. Il avait dans la gorge un arrière-goût âcre et un petit orchestre de mariachis jouait dans sa tête.

Le plus horrible c'était que cet orchestre jouait de la musique mexicaine. C'était déjà assez emmerdant d'avoir à entendre les guitares et les maracas à tous les coins de rue et voilà qu'à présent son propre cerveau le trahissait.

Donner serra les dents et s'essuya la bouche d'un revers de main. Il avait horreur de la musique mexicaine. Il avait horreur de la cuisine mexicaine. Il avait horreur des sombreros et des sandales découpées dans de vieux pneus. Mais, plus que tout, il avait horreur du Mexique et c'était là qu'il allait devoir vivre pendant quelques années, s'il voulait éviter de passer encore plus de temps dans une prison américaine.

— Retourne dans ta chambre d'hôtel, se commanda-t-il tout haut.

Mais c'était trop difficile de réfléchir avec cet orchestre qui jouait dans sa tête. Il respira profondément et chancela sur la chaussée. Il apercevait son minicar neuf étincelant, de l'autre côté de la rue.

Donner avait presque traversé quand une vieille Ford tourna au coin et l'envoya valser au milieu de la circulation. Durant la fraction de seconde avant que la mort l'emporte, il eut le temps de voir la minuscule Vierge Marie sur le tableau de bord, entre deux petits drapeaux.

— Mexico ! hurla-t-il.

Et, soudain, l'orchestre se tut.

Remo, Chiun et Harold W. Smith étaient assis à une table éclairée aux chandelles, dans un des meilleurs restaurants de Santa Fe.

— Nous sommes ici sous le nom de Hossenfecker, annonça Smith, toujours aussi parano.

— Ah ! très bien, empereur. C'est beaucoup moins marquant que Smith.

Smith tripota les papiers qu'il avait devant lui.

— C'était le nom de ma mère, marmonna-t-il et il s'éclaircit la gorge. Enfin bref, j'ai les renseignements que vous m'avez demandés.

José, dit Wally Donner. Récemment décédé à Mexico.

— Quoi ? s'écria Remo sans vouloir y croire.

— Accident d'automobile. Il avait en sa possession un Ruger Blackhawk correspondant aux balles extraites des cadavres dispersés dans le désert. Euh... beau travail, vous deux.

— Un acci...

— Ce n'était rien, dit vivement Chiun en décochant un coup de pied à Remo, sous la table. Quand la fortune vient de ton côté, ouvre-lui la porte, ajouta-t-il en coréen.

— Pardon ? fit Smith.

— Un peu d'indigestion, empereur, dit suavement Chiun.

— Ah ! Bon ! La seconde personne dont vous vouliez avoir des nouvelles. Samuel P. Loup Timide...

— Oui ? dit Remo.

Smith fit une grimace.

— Je ne crois pas que ce soit l'homme en question. Les renseignements sur lui sont très maigres. D'après mes fichiers, cette personne n'a jamais travaillé.

— C'est lui.

Chiun se pencha avidement vers Smith.

— Oui. Racontez-nous ce qu'est devenu ce jeune brave !

Cette fois, ce fut Remo qui rua dans les tibias de Chiun.

— Notez que nous ne le connaissons pas, Smitty. Il ne nous a jamais vus. Après tout, nous ne pouvons pas laisser de témoins.

— Je l'espère bien ! s'exclama Smith. Eh bien, il semble que M^r Loup Timide ait eu de la chance, lui.

— Ah, épatant ! dit Remo.

Smith plaqua ses papiers sur la table.

— Il ne faisait vraiment que passer par là, n'est-ce pas ? Selon la déposition qu'il a faite à la police, il est arrivé au monastère alors que tout était terminé et il s'est blessé accidentellement en ramassant une arme à feu abandonnée.

— C'est ça, approuva Remo. Absolument.

Smith lui jeta un regard soupçonneux.

— Alors pourquoi vous intéressez-vous tant à lui ?

— J'ai vu sa photo dans le journal, répliqua Remo sans se troubler. Il m'a semblé qu'il pourrait être un de mes cousins éloignés.

Les lèvres de Smith se pincèrent mais il laissa passer.

— Très bien. Une fois que ce Loup Timide s'est remis de sa blessure, il a épousé une personne appelée Consuelo Madera, à Las Vegas. Deux jours après le mariage, il a emprunté une pièce de vingt-cinq centimes au portier d'un des casinos, il l'a glissée dans une machine à sous et il a gagné approximativement un million neuf cent mille dollars.

La figure de Remo se figea.

— Quoi ?

— En ce moment, il se renseigne pour la création d'une banque dans une réserve indienne. Le Crédit-Épargne Kanton.

Smith replia ses papiers et les fit soigneusement brûler dans le cendrier.

— C'est tout ce que vous vouliez ?

— Que le bon Dieu me patafiole..., murmura Remo.

Chiun poussa alors une exclamation étouffée, repoussa sa chaise et se plaqua une main sur le cœur. Remo bondit, alarmé.

— Chiun ! Vous ne...

— C'est elle ! souffla-t-il en pointant un ongle long vers l'entrée de la salle où apparaissait une grosse blonde outrageusement maquillée. Mona Madrigal ! Merci, ô très gracieux et très généreux empereur ! dit-il en se levant.

Smith suivit des yeux le vieux Coréen qui se faufilait entre les tables.

— Euh... de rien, murmura-t-il à retardement.

Lorsque Chiun se fut éloigné vers la blonde, Smith se tourna vers Remo.

— Qui est cette Mona Madrigal ?

— Une bonne femme que Chiun croit que vous lui avez donnée.

Pendant ce temps Chiun, en pleine extase, s'inclinait devant l'actrice. Le destin avait voulu cette rencontre alors elle se produisait.

— C'est moi, annonça-t-il joyeusement.

— Écarte-toi, quart-de-botte, répliqua Mona d'une voix grave éraillée par le whisky.

Chiun se retourna. Qui que soit ce Quart-de-Botte, il avait apparemment battu promptement en retraite.

— Chiun, Maître de Sinanju, vous offre le tribut de son indéfectible adoration.

— Sans blague ? Hé, Walt ! Walt ! cria-t-elle en agitant un bras.

Le maître d'hôtel se précipita.

— Madame ?

Elle pencha la tête du côté de Chiun.

— Soyez gentil, mon chou, et videz-moi cette carcasse.

L'homme en habit toisa furieusement Chiun.

— Monsieur, on vous demande peut-être à votre table.

— Oh, ça n'a pas d'importance. Ils attendront, répondit aimablement Chiun. Miss Madrigal, je contemple votre physionomie chaque jour dans « Ainsi tourne la planète ».

Elle éclata d'un rire strident.

— Quoi ? Cette vieille connerie merdeuse ? Ils ne voulaient pas que je montre seulement un robert dans cette roustissure ! Ça a failli

bousiller ma carrière.

Chiun recula, bouche bée.

— Je... je... je...

— De l'air, pépé, dit-elle en passant devant lui.

Le vieil Oriental resta un long moment cloué sur place, ses cheveux blancs pendant comme un cornet de glace qui fond. Enfin, après avoir soupiré, il revint vers la table. Remo souffrait pour lui.

— Je suis désolé, petit père, murmura-t-il.

Chiun haussa les épaules.

— C'est une déception, mais le monde est un endroit souvent indifférent.

— C'est ça, courage ! dit Remo en lui tapant dans le dos.

— Cependant, il me faut écrire immédiatement à Miss Madrigal.

— Après ça ? Pourquoi diable ?

— Mais pour lui apprendre qu'il y a dans sa ville une horrible femme grossière qui tente de se faire passer pour elle, voyons !

— Quoi ?

Chiun se pencha sur la table et chuchota :

— Manifestement, cette femme est au service d'une puissance étrangère déterminée à briser ma sérénité et à aigrir mon caractère.

Remo le regarda un moment, en clignant des yeux.

— Manifestement, bredouilla-t-il enfin.

— Il se peut que ce soit une conspiration. Est-ce que vous voudriez approfondir vous-même cette affaire, empereur ?

Harold Smith s'étrangla sur son eau.

— Euh... oui, bien sûr. C'est ça. Je vais voir ce que je peux faire.

Le vieux Coréen sourit de satisfaction et prit sa tasse de thé.

— Cela réchauffe le cœur, dit-il, de fréquenter des hommes raisonnables.

Le livre copié pour cette édition numérique
a été :

*Achevé d'imprimer en avril 1987
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)*

— N° d'édit. 11614. – N° d'imp. 869. –
Dépôt légal : mai 1987.

Imprimé en France